ERNEST BILODEAU

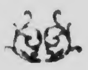
UN CANADIEN ERRANT...

LETTRES PARISIENNES. CROQUIS CANADIENS.
CHRONIQUES. VOYAGES ET FANTAISIES.

... personnifier une littérature essentiellement nationale, s'inspirant du sol canadien, de la nature, de la physionomie, des mœurs et des idées canadiennes.

ARTHUR BUIES.

PRÉFACE
M. l'abbé THELLIER de PONCHEVILLE



QUÉBEC
L'ACTION SOCIALE LIMITÉE
103, rue Ste-Anne, 103
1915

Can Bilodeau, Ernest

ERNEST BILODEAU

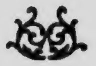
UN
CANADIEN ERRANT...

LETTRES PARISIENNES. — CROQUIS CANADIENS.
CHRONIQUES, VOYAGES ET FANTAISIES.

... personnifier une littérature essentiellement nationale, s'inspirant du sol canadien, de la nature, de la physionomie, des mœurs et des idées canadiennes.

ARTHUR BUIES.

PREFACE
M. l'abbé THELLIER de PONCHEVILLE



QUÉBEC
L'ACTION SOCIALE LIMITÉE,
103, rue Ste-Anne, 103
1915

A MA MÈRE,

AFFECTUEUSEMENT.

PRÉFACE

D'un marche-pied de train sanitaire,

Plaines de la Marne,

16 octobre 1914.

Bien cher monsieur,

Au lendemain du départ de votre lettre et de vos épreuves, la guerre éclatait, la formidable guerre qui met l'Europe en feu. J'ai dû, comme la plupart de mes confrères de France, me mettre aussitôt en campagne, et, comme le très grand nombre des messages transatlantiques, votre envoi n'a pu m'arriver. Ce n'est qu'une conséquence infime de la grande conflagration. Elle n'en est pas moins très désagréable pour vous, qui avez dû attendre impatiemment ma réponse. Elle est surtout pénible pour moi, qui eus joyeusement charmé mes loisirs dans cette lecture de votre œuvre. Je n'ai reçu aucun des feuillets annoncés par cette lettre, déjà vieille de trois mois, qui m'est remise seulement aujourd'hui.

A cette heure, le cher volume a déjà paru sans doute. Puis-je vous en demander un exemplaire, même sans y avoir mis ces lignes amicales que je me faisais un devoir et une joie de vous envoyer ? Ma préface sera remplacée par la réclame que je ferai, de mon mieux, en faveur des vos Croquis *canadiens et parisiens.*

Les jours douloureux où nous sommes ne rendent guère le public attentif à de tels ouvrages. Mais la paix reviendra, et le goût des choses de l'esprit que brutalise si lourdement le poids glorieux des armes, et la sympathie du public français pour la jeune littérature canadienne. La guerre aura fait ici œuvre bienfaisante. Elle nous a jeté à profusion les preuves courageuses et touchantes de l'affection que votre pays garde au nôtre. Il ne se passe pas de jour sans que la presse ne nous signale un nouveau don du Canada à la grande cause dont l'Angleterre comme la France ont l'honneur d'être les champions : don de ses fils, de son or, de ses lits pour nos blessés, don de son âme, surtout, toujours parente de notre âme, et qui se sent plus unie à nous en cette violente épreuve. Tout cela fait grand bien à la cause que vous servez de votre plume. Vous en recueillerez vous-même le bénéfice par cette faveur que rencontrera parmi nous le livre où cette communauté de nos pensées et de nos affections s'exprime en pages charmantes. J'en parle avec assurance, ayant lu déjà quelques feuillets délicats que vous avez détachés pour nos journaux de jeunesse.

Avec mon regret de n'avoir pu tenir ma promesse, et mes vœux les plus sympathiques pour le succès de votre recueil, je vous prie d'agréer, cher monsieur, l'assurance de mon fidèle souvenir.

L'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE.

1ère Section d'Infirmiers militaires,
train 4, armée de Paris.

DEUX MOTS:

Mon cher lecteur, j'ai réuni ici à votre intention des lignes écrites sans art et sans apprêt, mais qui sont canadiennes tant qu'elle peuvent. Elles ont paru déjà, pour la plupart, dans les colonnes de l'"Action Sociale", dont l'extrême bienveillance à mon égard ne s'est jamais démentie. Elles m'ont valu alors des amitiés nombreuses, connues ou inconnues, qui me sont très chères.

C'est pour les conserver, c'est pour retrouver les amis fidèles du "Canadien errant" des années dernières, que j'ai rassemblé ici ces feuilles dispersées, dont le seul mérite est d'être sincères et de rapporter de leur mieux des évènements, canadiens ou parisiens, qui n'étaient pas sans intérêt. Heureux, si elles peuvent contribuer encore, sous cette forme nouvelle, à faire aimer davantage nos deux patries incomparables : le doux et riant pays de France, endeuillé, ces temps-ci, mais toujours glorieux, et la France nouvelle, qui, fondée par Champlain aux bords du Saint-Laurent, a rayonné depuis sur tous les points de la terre d'Amérique.

Il m'est doux de remercier ici l'apôtre prestigieux qu'est M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE *des paroles trop bienveillantes qu'il a eu l'extrême bonté de m'adresser du théâtre même de la guerre actuelle, où il continue noblement de servir à la fois le Christ et la France ; et M. Amédée* DENAULT, *le distingué et dévoué secrétaire de* l'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE, *qui n'a rien épargné pour m'aider à mener à bonne fin l'œuvre présente, plus difficile et compliquée que je ne l'aurais cru au moment de l'entreprendre.*

ERNEST BILODEAU.

PROPOS MÉTAPÉDIENS

VISION MÉTAPÉDIENNE

LE PASSANT QUI PASSE

A mon ami E. Alf. Charron.

Le passant qui passe vient de refermer derrière lui la porte vitrée par où la lumière s'échappe et saute dans la nuit ; mais avant qu'il l'ait fermée, on a pu entendre le ronflement gai du poêle, le tintement familier des assiettes qu'on lave, et la chanson qui voltige sur les lèvres de la jeune ménagère ; on devine un de ces intérieurs canadiens où il fait bon revenir, au sortir de la nuit noire d'automne, ou de la tourmente glacée de l'hiver.

Le passant a mis les mains dans les poches de son paletot, confortablement ; il s'en va dans l'ombre épaisse, avec la démarche régulière et lente de ceux que nul but ne hâte et qui ne veulent que jouir de l'heure que Dieu a faite, et se pénétrer du charme qu'elle dégage. Il fait presque chaud, malgré la mi-octobre, et le brouillard épais et gris qui flotte partout ne porte.pas de frissons sur son aile silencieuse; mais il atténue et rend plus vague la lumière crue que jettent toutes les fenêtres ; et les groupes joyeux, attablés, qu'on voit à travers ces fenêtres, ressemblent, grâce au brouillard et à la nuit, à ces tableaux de Rembrandt, où le clair et l'obscur se combattent l'un l'autre avant de se confondre.

En arrière, là-bas, sur la colline d'où s'élance le clocher paroissial, la cloche achève paisiblement de sonner l'*Angelus* ; et l'heure est indiciblement calme, douce et mélancolique.

***

Le passant continue sa lente promenade, et sa silhouette mince apparaît et disparaît tour-à-tour, selon que les maisons qui bordent le trottoir sont obscures ou éclairées ; elle apparaît nettement devant la façade brillante du magasin, qui est rempli, comme tout bon magasin de campagne canadien, de fumeurs et de causeurs ; et elle s'efface dans la nuit comme il passe vis-à-vis la haute colline coupée à pic derrière laquelle coule silencieusement la Métapédia. Par-dessus la colline s'estompent, à l'horizon prochain,les tuyaux jumeaux de la scierie,qui laissent échapper deux torrents noirs presqu'invisibles à cause de la nuit. Malgré l'heure, les halètements de la vapeur frappent sourdement le brouillard ; les «moulins» de la Métapédia sont comme les grandes villes des États-Unis : ils ne connaissent point le sommeil.

Le passant a tourné l'angle droit que forme le village, et son pas résonne à peine sur le trottoir humide. Par instants, il s'arrête, comme pour mieux s'imprégner de la poésie intense de l'heure et de la saison ; au loin, les collines sans nombre qui entourent le village semblent des bêtes préhistoriques accroupies et endormies ; elles affectent toutes les formes, et quelques-unes s'avancent hardiment jusqu'au milieu du village, comme ces bons chiens

fidèles qui sont de la maison, et qu'on ne repousse pas au dehors. Et sur les croupes énormes, sur les maisons aux gaies fenêtres, sur les grands moulins empanachés, sur tout ce paysage métapédien, la nuit et le brouillard s'épandent et règnent silencieusement.

***

La garc est sise à l'extrémité du village, et toutes ses fenêtres sont éclairées brillamment, de même que la longue plateforme, où causent des groupes nombreux. Nombreux aussi sont les causeurs dans la salle d'attente, car c'est le rendez-vous unique et quotidien des habitants du « faubourg », que la station à l'heure du Mixte. La bonne humeur canadienne s'y donne libre cours, et la conversation est générale. On cause de tout : de la récolte, qui est bonne, des labours, qui se font bien, de l'épinette, qui ne se vend guère, du bois de pulpe, dont le marché s'annonce mal, et des « sleepers » de chemin de fer, dont on a tant fait l'hiver dernier. Les jeunes gens, en chapeaux mous et bottes ferrées, ne parlent que chantiers, chevaux et billots ; quoi qu'ils aient dit et promis, au printemps dernier, ils subissent l'appel impérieux de la forêt, et ils n'y résisteront pas...

Mais un grondement sourd annonce l'approche du train, et c'est une ruée joyeuse vers la porte, qui n'en peut mais. Puis, c'est l'énorme masse soufflante et haletante, le tonnerre de ferraille qui finit par s'arrêter, le brouhaha de la foule à travers laquelle descendent et montent les passagers, les appels des employés, la cloche d'alarme, le « all-aboard »

formidable du vieux conducteur, et tout cela s'enfuit bruyamment en crachant des flammes dans la grisaille du brouillard.

A mesure que les chars défilaient, les passagers à l'air ennuyé ont regardé à travers les petites fenêtres brillantes, et sur le fronton rouge de la station, ils ont pu épeler en passant le mot court et bizarre : « *Amqui* ».

***

Et, par la nuit épaisse et le brouillard flottant, le passant qui passe retourne pensivement vers la porte vitrée où l'attendent le tintement joyeux des verres qu'on lave, le ronflement paisible du poêle, et la chanson qui voltige sur les lèvres de la jeune ménagère que Dieu a mise à son foyer.

CHRONIQUE LOINTAINE

Respectueusement dédiée à l'écrivain distingué

M. LÉON DE TINSEAU

A l'occasion de son passage au Lac Saint-Jean.

Voici qu'octobre nous est revenu, tout souriant cette année, et généreux comme jamais de ses journées fraîches et claires, de ses forêts multicolores, et d'un soleil qui inonde la nature de rayons vigoureux ; voici que les moissons sont terminées, que les oiseaux sont envolés, que les écoliers sont à l'ouvrage ; en un mot, c'est l'automne qui s'est installé sournoisement dans le calendrier, et qui n'en sortira que pour faire place au vieillard poudreux et grelottant qu'on nomme Hiver. Et ensuite, brrr !

***

Je vous écris ces lignes du fond de la Vallée de la Métapédia, où le soleil lance en ce moment ses derniers feux sur la physionomie tourmentée de ce coin curieux de la province. Tout à l'heure, je suis allé faire une promenade sur l'un des côteaux assez

élevés qui entourent ce bon village d'Amqui. De cette éminence, je dominais toute la campagne environnante. Eussiez-vous été là, je vous aurais montré, à gauche, très loin, la route qui suit la rivière Humqui, le long de laquelle est bâtie la paroisse nouvelle et prospère de Saint-Léon. Puis, plus près, au confluent de cette petite rivière avec la Métapédia, qui est plus considérable, vous auriez vu deux ou trois scieries mécaniques qui lançaient dans l'air pur les halètements de leurs machines et le grincement sec de leurs scies mordant dans le cèdre et l'épinette. En face de moi, s'étendait le village, compact, populeux et actif, se mirant partout dans la rivière, et la suivant fidèlement dans tous ses méandres. Vous vous seriez étonnés comme moi de l'étrange conformation de ces campagnes, des ondulations capricieuses du terrain, lequel n'offre aux regards qu'une succession de vallons et de collines qu'on dirait se poursuivre les uns les autres, et qui donnent assez vivement l'illusion d'une mer soulevée par la tempête et qui aurait été arrêtée tout à-coup dans son élan, figée, solidifiée par un mot bref du Créateur, et gardant, malgré son immobilité soudaine, l'apparence de la vie et du mouvement. Telle est notre Vallée : très belle comme paysage dès qu'on s'élève sur les hauteurs, mais étroite et manquant d'horizon, sitôt que l'on redescend aux bords de la rivière.

***

Vous autres, heureux riverains du Lac Saint-Jean, vous jouissez d'une nature plus uniforme, et votre

vie s'écoule comme un beau rêve dans une contrée calme et tranquille comme une élection par acclamation. Placés par une Providence généreuse au bord d'une nappe d'eau incomparable, sur une terre fertile et peu accidentée, votre regard peut planer au loin dans toutes les directions, et vous ne connaissez pas les sourdes révoltes que l'on peut éprouver contre une montagne qui vous bloque l'horizon à dix arpents de distance, et vous escamote le soleil, chaque soir, vingt minutes plus tôt qu'ailleurs !

***

Pour bien apprécier les beautés du Lac Saint-Jean, il faut y avoir vécu, en être parti, et y revenir. Il faut y avoir balbutié ses premiers mots, s'y être éveillé les premiers matins au son grave et berceur des vagues du grand Lac, il faut s'y être assis craintivement sur quelque roche, par ces jours de *nordais* où la grande voix des eaux se fait entendre, et y avoir écouté pendant des heures les harmonies sauvages et furieuses du Titan en colère. Il faut avoir mesuré, presque en tremblant, la hauteur énorme des vagues les plus lointaines, les avoir suivies de l'œil dans les caprices de leurs transformations ambulantes, dans la rage grondante de leurs bondissements, jusqu'au bord, où le vent les pousse en hurlant, et où elles arrivent, roulant et se tordant à travers les aulnes, se brisant enfin contre les roches du rivage, avec un bruit de tonnerre et des ruissellements de cataracte. — Il faut avoir vu cela, écouté cela, s'être laissé enivrer cent fois par cette poésie sauvage et grandiose... et partir ! Partir ! dire adieu

à ces choses aimées, changer de climat, de nature, troquer la majesté d'un Lac Saint-Jean pour la simplicité pastorale d'une Métapédia !

Et puis, après des mois d'exil, revenir !

***

Revenir ! Subir durant une longue journée la fatigue et la monotonie du trajet en chemin de fer. Se sentir emporté, cahin-caha, entre d'immenses montagnes dont la vue vous écrase, regarder tristement des forêts calcinées qui passent, se sentir oppressé par tant de sauvagerie et de tristesse muette, et puis, sentir tout à coup s'élargir l'horizon, respirer un air plus pur, une brise plus fraîche, découvrir soudain à un détour de la voie, en un dilatement indicible de la poitrine et du cœur, cette admirable mer intérieure, clapotant à perte de vue sous le ciel bleu, parsemée gaiement d'îles verdoyantes, sillonnée peut-être par l'élégant « Mistassini » qui, là-bas, rentre majestueusement au port...

Et, se prélassant coquettement sur son divan de verdure, s'étendant paresseusement le long de la rive, reflétant mille fois les feux du soleil couchant, attirant tous les yeux et toutes les admirations, faisant battre mon cœur et s'embrumer mes yeux, quel est là-bas ce joyau par excellence, si ce n'est Roberval ?

Je vous l'ai dit, pour apprécier le Lac Saint-Jean, il faut y avoir vécu, en être parti, et y revenir, un jour, en bénissant Dieu !

Amqui, P. Q., le 16 oct. 1906.

APRES LA NOËL

CAUSERIE

Amqui, janvier 1906.

Passé, Noël, encore une fois ! Cette journée-là met un temps interminable à arriver, mais la prestesse avec laquelle elle s'en va est encore plus surprenante. C'est comme ces baisers du Jour de l'an, auxquels les jeunes gens rêvent six mois à l'avance, et qui vous leur fondent sur la bouche en moins de temps qu'il n'en faut pour dire : « Ashuapmouchouan ». *Sic transit gloria mundi*, comme dirait Shakespeare, voulant dire, en canadien, que le bonheur terrestre est fragile et éphémère comme la fumée des cigarettes " Gloria ".

Une chose qui m'étonne et me choque de plus en plus chaque année, c'est le contraste immense qui existe entre ce que j'appellerai les journaux d'avant-Noël et ceux d'après Noël. Deux semaines au moins avant le grand jour, nos bons journalistes embouchent quotidiennement leur trompette la plus sonore, et ce ne sont qu'articles ronflants et gravures pastorales où, partout, le mot Noël s'étale, rutile, brille, resplendit ! Et ce n'est rien encore, si l'on compare ce beau tapage au tintamarre auquel ils se livrent bientôt dans leur inévitable numéro de Noël. Là,

tout ce qu'ont chanté sur ce sujet les antiques troubadours, tout ce qu'ont conté les conteurs et chroniqué les chroniqueurs, est reproduit avec largesse, et d'un couvert à l'autre, comme disent les Américains, ce ne sont que contes de Noël, cantiques de Noël, chroniques de Noël, gravures de Noël, toute la lyre en un mot, vibrant aux accents de toutes les Muses. C'est, par toute la presse, un entrain, un enthousiasme mystiques auquels on se laisse prendre inconsciemment, et qui vous amènent, tout pâmé de bons sentiments, jusqu'à cette soirée si pieusement impressionnante qu'est toujours la veillée de Noël, terminée, couronnée par la Messe de Minuit, ce morceau de ciel descendu sur la terre.

— Mais c'est beau, tout cela, me direz-vous, et nos grands journaux ne s'emploient pas toujours à si bonne œuvre ! Que trouvez-vous donc à leur reprocher ?

Ah ! voilà justement le point. Certainement, que c'est beau, et justement je trouve cela tellement beau que je voudrais que cela durât plus longtemps. En effet, la pauvre fête n'est pas plutôt passée, qu'on n'en parle plus du tout, c'est le calme plat, tout de suite après la tourmente ; c'est un silence de mort, immédiatement après l'assourdissant tapage. Lisez les journaux du lendemain de Noël, et comparez-moi cet air tranquille, ce ton pratique avec les envolées lyriques d'hier ! A peine y trouverez-vous quelques comptes rendus officiels et secs du programme musical que l'on a exécuté dans les grandes églises ; vienne le deuxième jour, et en avant la kyrielle des accidents, des grèves, des procès et des meurtres ! On dirait que ces messieurs de la presse

quotidienne ont attrappé une indigestion de littérature de Noël, en même temps que leur gastrite de dinde et de vin blanc.

Je ne veux pourtant pas dire qu'il faudrait s'extasier sur la Noël aussi longtemps après qu'auparavant. Non, ce que je voudrais, c'est que le concert se terminât un peu moins brusquement, que durant deux ou trois jours encore, on eût un souvenir ému de la belle fête qui vient de se passer, et qu'on ne cessât pas, tout à coup, d'en parler, avec l'air intelligent d'un chanteur s'arrêtant subito au beau milieu d'un effort superbe, parce qu'il a mal appris sa leçon et que la mémoire lui fait défaut.

Au moins notre *Lac St-Jean* n'aura pas mérité ce reproche, pas plus que moi du reste, car je tiens à mon idée, et

« S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

***

Du reste, appelez ça comme vous voudrez, caprice, exagération ou enfantillage, je suis comme ça, et je resterai comme ça, parce que j'ai toujours été comme ça ! Au temps heureux où je n'étais qu'un bambin de sept ans, j'éprouvai un jour la même indignation dont je viens de vous parler, et voici dans quelles circonstances. (On n'aura jamais trop d'anecdotes authentiques sur la vie privée de nos grands hommes.) Sachez que j'allais à l'école depuis huit jours, et je vous prie de croire que les fillettes qui demeuraient le long du chemin qu'on appelle aujourd'hui la rue Arthur, avaient quelque raison de se retourner, quand je passais fièrement, avec mon livre sous

le bras, mes bottes sauvages ressemelées, et ma blouse en étoffe carreautée, avec une ceinture ! Il n'y avait pas de pont, alors, sur le ruisseau qui longe encore le terrain de M. Thomas du Tremblay ; l'été, on sautait comme on pouvait d'un caillou à l'autre. L'hiver... ah ! les bonnes glissades que j'ai prises là, avec Arthur Ouellet, Louis Lindsay, Georges Audet, et tous les autres de « par en-haut » ! Ça usait bien les bottes un peu, mais M. Nil Tremblay ne s'en plaignait pas...

Chaque matin, avant neuf heures, surtout quand il faisait mauvais dehors, c'était dans l'école un charivari bruyant, comme savent en faire une trentaine de gars en récréation. Mais voici où commença ma surprise et d'où naquit bientôt mon mécontentement. A neuf heures moins cinq, le maître faisait son entrée dans la classe, et tout le monde s'agenouillait pour la prière. Après quoi, silence brusque et complet, ce qui formait un contraste aussi frappant qu'entre ces journaux de la veille de Noël et ceux du lendemain, dont je vous ai entretenus si élégamment tout-à-l'heure. Vraiment, je ne pouvais admettre que le simple fait de s'être mis à genoux durant quelques minutes pût causer un changement aussi instantané. J'aurais voulu que les amusements et le bruit eussent continué un peu après la prière, quitte à s'éteindre graduellement, en ménageant un peu la transition. Vous voyez que j'avais déjà, comme Boileau, le culte de la transition. Et comme j'étais aussi un homme ayant le courage de ses opinions, un événement sensationnel devait fatalement se produire, un jour ou l'autre.

Un matin du mois de janvier 1889, après la vacance du Jour de l'An, j'arrivai à l'école à huit heures et demie, alors que la récréation battait son plein. On jouait aux cartes, on brocantait des allumettes à « pair ou non », on se colletait, on se bousculait, on riait, on chantait, bref, comme dirait mon ami Abel, « on avait le grand *fun* ! » Dans un coin, Joseph Déchêne contait des contes, entouré d'un auditoire attentif, parmi lesquels Joseph Rousseau, Arthur Potvin et son frère Emile, Edgar Bilodeau, Onésime Morin, Joseph Paradis, Ernest et Willy Potvin, et tant d'autres bons garçons dont je conserve encore la chère amitié. Se servant d'une fenêtre comme miroir, l'ami Errol Lindsay se lavait le visage avec de la neige, parce que son encrier de terre cuite, son *cornet*, comme on disait alors, avait dégelé trop vite près du poële où il l'avait placé et que l'encre l'avait éclaboussé en passant pour s'en aller au plafond. A l'heure où je vous parle, la tache y est encore (au plafond), si M. Cyrice Dufour ne l'a pas fait enlever, l'année dernière, quand il a acheté la maison.

Notre bon professeur, M. C. Simard, arriva bientôt pour la prière, et, comme d'habitude, le silence le plus profond succéda sans transition au tapage de tout à l'heure. Cela, plus que jamais, me parut absurde, inconséquent, j'étais crispé, et je résolus sans plus tarder de protester au moins par l'exemple.

— Léon ! criai-je tout haut, au milieu de la stupéfaction générale, où as-tu mis mon ardoise, hier ?

Et dans le silence terrible qui pesa sur la salle, j'attendis bravement la réponse. Autour de moi, les yeux s'écarquillaient de stupeur, et plus d'un

cœur ami trembla pour moi. Mais le maître me regarda d'un air amusé, sourit franchement, et dans l'éclat de rire général qui résonna dans toute l'école, je ne pus entendre la réponse que me fit l'ami Léon.

***

Chers souvenirs du jeune âge ! Quelle douceur attendrie ne goûte-t-on pas à les évoquer, surtout durant ces heures lentes et silencieuses, ces heures de paix intime et indéfinissable que l'on passe à rêver, en attendant l'heure de la messe de minuit. On se berce machinalement, le regard perdu dans le vide, et il semble que, dans la fumée bleue du cigare qui brûle, le passé renaisse en tableaux familiers que l'on contemple avidement, et qui vous font tour-à-tour sourire, soupirer, gémir...

Le temps fuit, l'airain sonne, et l'on veille toujours ;
Et dans la longue extase où se perd la pensée,
L'on ne se souvient plus de la nuit avancée.

***

Je me suis vu transporté par l'imagination—peut-être plutôt par le cœur — en ce bon Roberval que l'on regrette toujours, si heureux que l'on puisse être ailleurs... La sacristie était remplie de pénitents, au milieu desquels je me trouvais assis ; malgré cette foule, on n'entendait d'autre bruit que le susurrement discret des confesseurs et le choc crépitant de quelque chapelet sur un prie-Dieu. Le poêle à charbon grondait sourdement, et je pensais au temps jadis où le bon vieux sacristain Bouchard,

grand, maigre et tout blanc, ouvrait de temps en temps la porte du vieux « Galbraith » pour attiser le feu. Que d'amis chers m'entouraient alors, qui dorment aujourd'hui, sous la neige, dans le champ funéraire ! Soyez-leur miséricordieux, ô Jésus de Bethléem !

A travers la porte vitrée, l'on entendait le murmure vague qui s'échappait de la foule arrivant par groupes recueillis dans l'église illuminée. L'orgue chantait déjà, doucement, pieusement, et c'était plutôt en une suggestion lointaine et insaisissable que l'on reconnaissait cet air tendre, touchant, quasi-céleste :

Suspendant leur douce harmonie,
Les cieux étonnés se sont tus,
Car la douce voix de Marie,
Chante pour endormir Jésus.

La petite horloge, qui est dans la sacristie depuis vingt ans, sonna comme d'habitude, rageusement et à toute vitesse. Minuit ! Instantanément, tout disparut...

Et c'est en me frottant les yeux que je suis parti, cette année, pour aller prier le petit Jésus de la Métapédia.

LÉGENDE METAPÉDIENNE

LA MONTAGNE A FOURNIER

A mon ami Ferdinand Paradis.

Je crois bien que Romain somnolait lui aussi — Romain, la perle des charretiers de la Vallée — car il n'ouvrait plus la bouche que pour crier de temps en temps de vigoureux : « Hourrah Bill ! » à son cheval, qui n'en avait cure, et ne continuait ni plus vite ni moins vite son trot roulant et régulier, qui secouait la carriole sur la neige encore peu épaisse, et nous entraînait, cahin-caha, entre les champs couverts de neige et les maisons rustiques où s'allumaient déjà une à une les lampes du souper. A cette heure crépusculaire, nul bruit ne troublait le grand silence des champs et nous n'entendions que le grondement sourd que faisait notre carriole en glissant sur la terre à peine recouverte, et le tintement argentin des sonnettes placées sous les menoires, qui se répondaient interminablement : « Ding-à-ling ! Ding-à-ling ! » en un mystérieux dialogue, très joli d'abord, mais dont l'oreille se lassait vite, telle cette musique tenace dont se plaignait plaisamment Cyrano :

« Ce fut d'abord charmant, et ce l'est déjà moins. »

Et ding-ling-ling ! entre les deux rangées de clôture grise qui semblent courir avec nous, par les maisons d'où montent de minces colonnes de fumée, par les chaudes étables dont les portes entr'ouvertes pour le « train » du soir, laissent échapper en buées flottantes la saine vapeur qui se dégage des grands bœufs roux et des bonnes vaches laitières, pendant que le maître leur sert à grandes brassées l'odorant repas du soir. Ding-ling-ling ! A droite, les inévitables côteaux métapédiens, fuyant comme une mer vers la forêt lointaine ; à gauche, la nappe calme et sans rides, presque figée déjà par le froid hivernal, du Lac au Saumon, reflétant sur son autre rive les lumières du village et celles, plus brillantes encore, de la grande scierie Price, couronnée d'électricité, telle une éclatante apothéose de l'Industrie, mère nourricière des colons de la Métapédia...

***

Et ding-ling-ling ! Nous avions laissé en arrière l'extrémité du lac, et la route suivait maintenant la rivière, sombre et noire entre ses deux rives toutes blanches. A droite, la campagne s'étendait au loin plus unie, moins accidentée, jusqu'au moment où, semblant regretter ce changement dans son décor ordinaire, elle s'élevait tout-à-coup à une grande hauteur, formant cette montagne immense et oblongue dont la base se perd dans les lointains de l'horizon, et qui vient mourir au bord de la rivière, donnant, de loin, l'impression de quelque monstre gigantesque placé en embuscade pour s'y désaltérer en attendant une proie.

— Hourrah Bill ! disait Romain, à moitié endormi.

— Dis donc, Romain, fis-je tout à coup, tu ne serais pas noir de rire si Fournier surgissait soudain, pour prendre ton cheval à la bride !

— Qui ça ? fit-il. Ah oui ! Fournier... Non, je ne le crains pas, le pauvre diable ; j'ai passé ici déjà, la nuit, par des temps de chien, de la pluie et du tonnerre à fendre la montagne ; mais je n'ai jamais eu peur de Fournier. Il y a trop longtemps qu'il repose sous sa croix, il me semble, pour avoir envie de jouer des tours à son prochain...

On devine que je mourais d'envie de me faire raconter la légende :

— Alors, insinuai-je, il y a longtemps que c'est arrivé, cette affaire-là ?

— Ah oui ! Seigneur ! ça fait au moins soixante-quinze ans.

— Diable ! ce n'est pas d'hier ! moi qui pensais que tu en avais eu connaissance...

— Non, fit Romain, devenu pensif, je n'en ai pas eu connaissance, mais j'en ai bien entendu parler... Hourra Bill !

***

Nous étions maintenant rendus tout près de la montagne, et Bill trottinait bravement entre deux rangées de jeunes bouleaux, frêles et blancs ; quelques instants suffirent pour nous amener devant l'étroit morceau de terre—entouré d'une clôture basse en bois blanchi, et surmonté d'une courte croix de fer — où repose depuis tant d'années le corps de ce malheureux Fournier. Nous avions tout juste la

place pour passer, entre ce simple et impressionnant monument funéraire et la grande montagne sourcilleuse, qui semble couchée là tout exprès pour le garder ; à quelques pas plus loin, la berge descendait à pic vers la rivière sombre qui court sous les branches et semble pressée de s'enfuir de ce lieu sinistre, qui ne lui rappelle que des remords.

— Il y a de la neige par-dessus la pierre, dit Romain en soulevant sa coiffure ; sans cela, avec quelques allumettes, j'aurais pu vous faire lire l'inscription qui y est gravée.

— C'est dommage. Mais, dis-moi, était-il bien vieux, ce Fournier, quand il s'est noyé ici ?

— Ah ! non ; il était loin d'être vieux : il n'avait que vingt-deux ans. Et puis, ce n'est pas ici qu'il s'est noyé, c'est plus haut, vis-à-vis le Ruisseau Sauvage, où nous passerons tout à l'heure. C'était un homme « d'en haut », un arpenteur, et il venait pour faire le tracé du premier chemin du gouvernement. Pas besoin de vous dire que, dans ce temps-là, la Vallée n'était pas peuplée comme à présent ; il n'y avait guère, de place en place, que les « postes » de Fraser, qui menait la malle entre Campbellton et Sainte-Flavie.

Fournier descendait donc la rivière en canot, avec deux sauvages, et comme ils passaient vis-à-vis le Ruisseau, le canot chavira, par je ne sais quelle fausse manœuvre, ou soit qu'il fût trop chargé de bagages. Toujours est-il que les deux sauvages eurent toutes les peines du monde à gagner terre à la nage, et que le jeune arpenteur disparut sous l'eau durant ce temps-là. Comme la nuit approchait les deux sauvages ne purent que camper tant bien

que mal pour la nuit, et attendre au lendemain matin pour se mettre à sa recherche.

Ils ont raconté qu'ils descendaient lentement avec le courant, lorsque leur canot, qu'ils avaient pu rattraper, s'arrêta tout à coup comme s'il eût été échoué, malgré que l'eau fût très profonde à cet endroit. Saisis d'une frayeur superstitieuse, ils allaient se jeter à la nage, lorsque l'un d'eux aperçut le corps du pauvre Fournier qui flottait près du rivage, retenu par des branches. Ils purent alors atterrir, et après avoir enveloppé le corps dans de l'écorce de bouleau, ils creusèrent une fosse, au pied de la montagne, et l'y ensevelirent. Quelques mois plus tard, ses parents « d'en haut » vinrent pour le chercher et placèrent le corps sur une voiture attelée de deux bons chevaux. Mais les vieux racontent que les deux chevaux, par on ne sait quel sortilège, ne purent avancer d'un seul pas ; ils disent que cette damnée montagne avait adopté en quelque sorte le jeune noyé, et qu'elle ne voulait pas le laisser partir.

Toujours est-il qu'on fut obligé de le laisser où il était, et depuis ce temps-là, la montagne s'appelle « la montagne à Fournier ». Ses parents durent se contenter de faire entourer le terrain et d'y ériger la croix de fer que nous venons de voir, ainsi qu'une pierre portant une inscription qui rappelle les faits que je vous raconte là. Il y eut aussi une complainte de composée, et il y a encore plusieurs vieux dans la paroisse qui pourraient vous la chanter...

***

Et ding-ling-ling, disaient les sonnettes argentines,

pendant que je me retournais pour jeter un regard presque craintif vers cette mystérieuse « montagne à Fournier », qui se dressait, déjà loin en arrière, toute noire sous sa robe de sapins et d'épinettes, et ressemblant plus que jamais, à cette distance et à cette heure, à quelque dragon fabuleux surveillant le sommeil d'une proie. Et je songeais, le cœur un peu serré, au sort lamentable de cet enfant de vingt-deux ans, que son destin amena fatalement à l'ombre de cette montagne sauvage et jalouse, qui ne voulut pas le laisser passer, et qui l'ayant eu tout à elle, ne voulut point non plus le laisser partir...

D'une hauteur où nous passions, Amqui se révéla soudain, blotti au fond de son vallon, entouré de ses collines enneigées et suivant fidèlement le cours de la rivière qui reflétait et lui renvoyait le feu de toutes ses lampes.

Romain regardait sa montre à la clarté des étoiles.

— Pas de temps à perdre si nous voulons arriver pour six heures, grommela-t-il. Hourra, Bill !

A MON AMI L. LÉTOURNEAU.

NOEL MÉTAPÉDIEN

« Qu'autour de toi cett
soit plus pure,
Jésus Enfant ! Que le
soit plus doux.»

Décembre 1908

Le maître-chantre s'en va lentement par la rou
blanche, faisant craquer la neige sous son pas pesa
et régulier. «Cric... cric..., dit la neige, à mesu
qu'il avance ; et l'on dirait que les milliers d'étoil
qui scintillent dans le grand firmament bleu-fonc
entendent la voix menue de la neige, et regarden
curieusement de tous leurs petits yeux dorés et cli
gnotants, le vieux maître-chantre qui s'en va par
la route blanche à la messe de minuit.

« Cric... cric » . Cela crépite dans l'air sonore et se perd à mesure dans le grand silence nocturne. Car nul souffle ne secoue la fine poudrerie qui repose dans les champs, et nul vent n'agite là-bas les cèdres chevelus et odorants qui recouvrent jusqu'à leur sommet les grandes montagnes sauvages qui ferment l'horizon de tous les côtés. Et Dieu sait pourtant s'il a beau jeu là-dedans, le vent, quand il s'y met ! Il s'engouffre dans les vallons, glisse légèrement sur les côteaux et fonce en grondant sur les montagnes, dont il secoue la chevelure et la laisse toute saupoudrée de la neige qu'il a dérobée à la plaine.

Mais ce soir, sur ce paysage tourmenté, quasi chaotique, que révèle la clarté tremblotante des étoiles,il semble que soit descendue la Paix, la grande paix souhaitée jadis, par une nuit et un décor semblables, alors que les rudes Galiléens entendirent tout à coup des voix aériennes et harmonieuses qui chantaient : « *Pax hominibus*. . . »

***

« Cric. . . cric. . . » De son pas toujours égal, le maître-chantre vient de passer devant la maison de son ami, qui est cultivateur et garde-forestier. Et comme le froid pique et qu'il s'est arrêté machinalement, on pourrait croire qu'il songe à entrer un peu se réchauffer, en fumant avec son ami la pipe des vieux souvenirs et de la bonne amitié. Mais non. Il a penché la tête, le vieux maître-chantre, et voici qu'il reste là, debout sur la route, car dans la maison deux voix d'enfants viennent de s'élever, qui semblent monter tout droit vers le ciel. Et comme le maître-chantre est là qui écoute, la lumière qui sort par la fenêtre entoure sa haute silhouette, révèle ses membres noueux et puissants et son rude visage grisonnant qu'adoucissent deux yeux honnêtes et doux : un de ces bons géants canadiens qu'on dirait taillés à grands coups de ciseau dans un bloc de granit, et qu'on ne peut voir sans songer involontairement à ces caps immenses de Charlevoix et du Saguenay, qui donnent, semble-t-il, quelque chose de leur taille et de leur force aux hommes qui naissent à leur ombre.

A l'intérieur, les deux voix — voix de fillette,claire et douce, et voix plus forte de garçonnet — s'élèvent tour à tour en un charmant dialogue dans lequel le maître-chantre reconnaît ce chant de Noël, naïf et pittoresque, qui a bercé sa propre enfance, il y a si longtemps !

D'où viens-tu berger,
Oh ! d'où viens-tu ?

Je viens de l'étable,
De m'y promener.
De voir un miracle
Qui vient d'arriver.

Qu'as-tu vu berger,
Oh ! Qu'as-tu vu ?

J'ai vu dans la crèche
Un petit enfant,
Sur la paille fraîche
Qui dort tendrement.

Rien de plus berger,
Oh ! Rien de plus ?

La Sainte Vierge, sa mère,
Lui fait boire du lait,
Saint Joseph, son père,
Qui tremble de froid.

C'est-il tout, berger,
Oh ! c'est-il tout ?

Sont le bœuf et l'âne
Tous les deux présents,
Avec leur haleine
Qui réchauffent l'Enfant.

Rien de plus, berger.
Oh ! rien de plus ?

Sont trois petits anges,
Descendus du ciel,
Chantant les louanges
Du Père éternel.

Les petits enfants ont fini de chanter, mais le maître-chantre écoute encore... Il a la tête penchée sur sa poitrine, et devant ses yeux à demi-fermés toute sa jeunesse repasse en tableaux familiers qui le font tour à tour sourire et soupirer. Il songe à ses chères montagnes de la Malbaie, qu'il n'a pas revues depuis le jour du départ définitif, aux vieux amis de là-bas, qu'il ne reverra peut-être jamais, car il n'est pas riche et les voyages coûtent cher ; il songe à son propre foyer, auquel Dieu a refusé la suprême bénédiction des petits enfants qui chantent naïvement au petit Jésus...

Et comme il repart d'un pas plus pesant sur la route blanche, voilà que le vieux maître-chantre, qni avait tout à l'heure dcs glaçons dans sa moustache, en a maintenant jusque dans ses yeux....

***

L'église est petite et modeste comme il convient dans une paroisse dont les habitants n'ont pas encore fini de combattre la forêt qui recouvre leurs terres ; mais elle est joliment située sur une colline et elle domine tout le vallon pittoresque dans lequel le village s'étend coquettement entre les deux rivières

qui serpentent au pied des montagnes. Présentement, l'église brille dans la nuit comme un phare, car c'est tantôt l'heure de la messe, et les fidèles arrivent déjà par groupes recueillis. L'autel a revêtu ses plus beaux ornements et dans sa jolie crêche auréolée de lampions multicolores, le petit Enfant-Jésus semble sourire à la statue de la Vierge-Mère. En haut, le petit orgue chante déjà, doucement et pieusement, reprenant tour à tour l'air de ces cantiques de Noël, naïfs et pieux, qui bercèrent notre jeunesse à tous et qui éveillent toujours dans les cœurs de si douces émotions : « Ça bergers, Dans cette étable, Nouvelle agréable», et cette hymne touchante : *Adeste fideles*, qu'on dirait composée par les anges...

Mais l'église est maintenant remplie entièrement, et l'officiant apparaît, précédé des enfants de chœur aux mains jointes. Et pendant que les fidèles s'agenouillent pieusement pour adorer l'Enfant-Dieu, un chant grave et mystique s'élève à l'orgue, là-haut : d'une voix rude et forte, émue un peu, le vieux maître-chantre vient d'entonner l'Introït.

LETTRES PARISIENNES
CROQUIS CANADIENS

LETTRES PARISIENNES

PREMIÈRE LETTRE

FANTAISIE PARISIENNE

UN CANADIEN ERRANT

A monsieur N. Lavoie, à Québec.

Le Canadien Errant s'en va allègrement par la rue Bonaparte, en frappant du talon comme il convient à un homme de son importance ; il a la démarche rapide et assurée de ceux qui ne marchent pas au hasard et s'en vont vers un but déterminé ; et son œil ne s'arrête qu'à demi aux spectacles toujours changeants de la rue, et aux œuvres d'art de toutes sortes dont débordent toutes les boutiques et toutes les vitrines. Seulement, comme il a passé devant l'église Saint-Germain-des-Prés, qui date du VIe siècle, le Canadien Errant a levé la tête pour consulter le cadran qui orne la masse grise et carrée du vieux clocher, et son pas s'en est accéléré, car l'aiguille rouillée dépasse un peu la demie de huit heures... et le bureau qui ouvre à neuf heures !

Au péril de sa vie et au risque de priver *l'Action Sociale* de son plus génial collaborateur, le Canadien Errant vient de franchir en dix sauts mouvementés les embûches du Boulevard Saint-Germain. Il a évité une auto, « dodgé » un omnibus, pressenti une bicyclette, et passé fraternellement sous la tête d'un vieux cheval qui trottinait d'un air blasé ; et le

voici mêlé à l'un des spectacles les plus caractéristiques de Paris : la montée, ou plutôt, l'assaut de l'autobus.

Au milieu du boulevard s'élève une petite station où l'on entre se munir d'un numéro d'ordre ; c'est ce qu'ont déjà fait environ soixante-dix-sept Parisiens, dont la foule, un peu impatiente mais toujours prête à rire, entoure présentement les deux omnibus automobiles à deux étages qui vont partir tout à l'heure. En effet, voici justement le conducteur de la voiture marquée. « Montmartre » qui monte sur sa plate-forme et le défilé commence : « Allons, messieurs, dames, quel numéro ? Cent un, cent-deux »...

Cent quinze ! et voilà le Canadien Errant qui grimpe péniblement le petit escalier qui conduit à l' « impériale », d'abord par respect pour la mémoire de l'Empereur... et ensuite pour économiser trois sous. Car les sous comptent, à Paris ! Et l'on se demande même, en arrivant, si le système métrique n'est pas pour quelque chose dans la richesse de la France, et si, toute paradoxale que puisse paraître cette idée, si Jean-Baptiste ne serait pas plus ménager de la précieuse et puissante pièce de un franc, qu'il ne l'est du facile « trente-sous » qu'il jette dédaigneusement sur la table de l'hôtel où le hasard de la « traite » l'a amené.

Le Canadien Errant se demande ces choses pendant que l'autobus roule rudement sur les durs pavés de la rue des Saints-Pères ; il les rumine encore pendant qu'on traverse la Seine, couverte des rapides bateaux-mouches qui semblent butiner d'un pont à l'autre, et des grandes barges traînées par

des remorqueurs noirs et bruyants dont la cheminée s'abaisse et se couche pour passer sous les ponts.

« Brrr ! » disent les vieux messieurs qui se rendent au Ministère avec leurs dossiers sous le bras, « il ne fait pas chaud, ce matin ! » Et ils remontent le collet de leur paletot, pendant qu'à leurs côtés les petits trottins en jupe courte qui s'en vont, filet au bras, au marché du boulevard Saint-Denis, ramènent sur leur gorge l'inévitable cravate de laine de l'hiver parisien. Non, il ne fait pas chaud.. pour Paris. Mais le Canadien Errant, qui en a vu bien d'autres, sourit en pensant à certaines giboulées qu'il a fait, l'année dernière, sur la rue Saint-Jean !

***

De ses roues très larges qui trépident sur le pavé inégal, l'autobus passe comme un gigantesque animal sous les arcades grises du Louvre et traverse la place de l'Arc-de-Triomphe du Carrousel: le Canadien Errant, placé, ce matin, sur le mauvais côté de l'impériale, ne voit pas le joli groupe équestre qui s'estompe au-dessus du monument, non plus que la flèche élégante et forte de la Tour Eiffel, qui s'élance, là-bas, par-dessus les maisons et presque par-dessus les nuages ; mais il regarde curieusement passer à ses pieds le grand monument couvert d'inscriptions, au milieu duquel Gambetta gesticule avec toute l'exagération méridionale ; il regarde de tous ses yeux la superbe perspective qu'offre, même en hiver, la rue de Rivoli aux arcades arrondies, et la masse imposante de la Comédie-Française dans un angle de laquelle une magnifique statue d'Alfred de Musset

rappelle au passant affairé le souvenir du poète délicat qui chanta trop bien la douleur et l'incrédulité.

Mais le cadran de la Comédie marque neuf heures moins le quart ; et avec l'énorme cohue qui encombre l'Avenue de l'Opéra, le Canadien Errant et la voiture lourde qui le porte n'arriveront jamais pour neuf heures à l'autre extrémité que l'on aperçoit, là-bas, à l'horizon fermé par les formes imposantes et le dôme vert-foncé de l' « Académie Nationale de Musique », selon le nom solennel que l'on a inscrit au fronton de l'Opéra de Paris. Et, sans égards pour l'animation de la rue et la richesse des vitrines, le Canadien Errant trépigne sur place, cependant que l'autobus trouve péniblement son chemin à travers les autos, les chevaux, les bicyclettes et les malheureux piétons que leur mauvaise chance a forcés à traverser, ce matin, ce torrent roulant, crachant et cornant...

***

Au coin de l'Opéra, n'y tenant plus, le Canadien Errant a sauté à terre pour aller plus vite et il s'empresse, sans seulement accorder un regard d'admiration à cette merveille d'architecture, sans s'assurer si le placard jaune que lisent les passants moins pressés annonce pour ce soir le « Tanhauser », « Faust », ou « Samson et Dalila », il remonte à pas pressés la rue Auber, grouillante de monde, la traverse sans arrêt par on ne sait quel miracle, tourne à gauche dans les régions plus calmes de la rue Boudreau, file comme un trait à travers le square de l'Opéra, et, avec un « Ouf » ! d'intense soulagement,

s'engouffre à neuf heures très précises dans un élégant local, aux larges vitrines barrées de lettres d'or, dont la porte vitrée se referme sur lui.

Et comme, sur le Canadien Errant hâtif et pressé, s'est refermée la porte la plus hospitalière de Paris, on ne voit plus que le large fronton de l'édifice, immobile et solennel comme le Sphinx lui-même, sur lequel le soleil de neuf heures précises s'amuse à faire briller tour à tour les grandes majuscules dorées qui forment les cinq mots prestigieux : LA BANQUE NATIONALE, QUÉBEC, CANADA.

DEUXIÈME LETTRE

LES FÊTES. — SA GRANDEUR MGR BÉGIN. — RENCONTRE FORTUITE. — BONNE NOUVELLE. — UN BANQUET CHEZ LEDOYEN.

Paris, Janvier 1910.

Enfin, les fêtes sont passées, puisqu'ici celle des Rois n'est pas d'obligation et que la solennité en est remise au dimanche suivant.

Nous avons eu un assez beau Noël et un beau Jour de l'An tout ensoleillé ; après avoir goûté le charme de la vie en famille durant l'avant-midi du 1er janvier, votre correspondant a voulu aller prendre un peu l'air des Boulevards et voir comment Paris prenait les choses en ce jour particulier. Dans le compartiment du train de Ceinture qui l'emmenait d'Auteuil à la gare Saint-Lazare, une intéressante famille d'ouvrier français s'en allait en babillant gaiement passer la journée chez des parents à l'autre bout de Paris. Braves gens apparemment, et ne songeant qu'à bien jouir du voyage : les trois quarts du peuple français ne sont pas plus méchants que ceux-là, ce qui ne les empêche pas d'avoir leur part de la mauvaise réputation que le quatrième quart s'évertue à mériter. Voilà ce à quoi j'ai songé en mon gîte roulant, car que faire en un gîte ?...

A la Madeleine, où finissait la messe élégante qui se termine vers une heure de l'après-midi, on pouvait voir un spectacle peu ordinaire : les marches massives du superbe temple barrées depuis le bas jusqu'en haut d'une haie vivante de mendiants. Déguenillés, maigres, maladifs, estropiés, ils se sont tenus là tout l'avant-midi, profitant de la permission que leur en donne le préfet de police, une fois par année, et que la richesse des fidèles qui fréquentent cette église leur rend particulièrement lucrative ; je ne crois pas qu'on puisse voir pire misère humaine, sauf peut-être à Londres, en certains quartiers. Un suisse solennel et indulgent veillait au bon ordre de cette triste cohue, et empêchait qu'elle ne gênât la circulation. De sorte que les jolies élégantes qui descendaient de la messe passaient entre une double rangée de visages miséreux, de mains tendues, de têtes bandées de linges recouvrant des blessures problématiques. Et les lamentations ! « Un p'tit sou, mon bon monsieur ! » « Un p'tit sou, s'il vous plaît, madame ! » Près de moi, un homme âgé d'environ vingt-cinq ans, répétait sans trève : « S'il vous plaît, messieurs-dames, quatre enfants, victime du chemin de fer ! » La phrase ne manquait pas d'éloquence dans son laconisme, et j'espère que le pauvre diable aura eu assez de sous pour intenter un procès à la Compagnie, ce qui sera peut-être plus payant que de mendier à la porte de la Madeleine une fois par année.

Et je suis parti par les boulevards inondés de soleil, sillonnés de véhicules, embellis par l'élégance et la richesse... et enlaidis aussi par bien des choses ; mais voilà que je vais encore philosopher,

et la direction de *l'Action Sociale* m'a défendu de faire concurrence à S. Thomas d'Aquin.

***

Deux heures plus tard, rendu sur la rive gauche et non loin de la rue Notre-Dame-des-Champs, votre correspondant avait l'insigne honneur et l'émotion très douce de rencontrer Sa Grandeur Mgr Bégin qui, en compagnie de M. l'abbé Bernard, se rendait tranquillement à pied faire une visite à Mgr l'Archevêque de Paris. Présentation hâtive en pleine rue, et paroles bienveillantes de Sa Grandeur, qui voulut bien me dire que sa santé s'était déjà bien améliorée ; puis, en m'excusant d'avoir ainsi arrêté Sa Grandeur dans la rue, je repris ma promenade, tout heureux de la bonne nouvelle que je pourrais annoncer là aux lecteurs de *l'Action Sociale*, pour leurs étrennes.

***

Le soir, une heureuse initiative réunissait la colonie canadienne en un banquet au Café LeDoyen, avenue des Champs-Elysées, et je vous prie de croire que les solides estomacs canadiens firent bon accueil à un menu exquis dont je citerai seulement pour mémoire :

Consommé à la Québécoise.
Filet de bœuf à l'Alberta.
Turbotin à la Robert.
Salade au traité franco-canadien.

Et le reste à l'avenant. Dire que la gaieté la plus franche régna durant tout le dîner serait répéter une vérité de la Palisse, car le Canadien — et la Canadienne — n'ont pas précisément la réputation d'être gens moroses et ne sachant pas s'amuser en temps et lieu. Au dessert, l'honorable M. Hector Fabre, qui présidait le banquet avec toute la distinction qu'on lui connaît, prononça une allocution pétillante d'esprit, qui fut applaudie avec enthousiasme, et donna ensuite la parole à l'honorable sénateur Ph. Roy, d'Edmonton, qui, après de galants compliments aux dames présentes, s'adressa particulièrement aux jeunes étudiants, ses anciens confrères, et leur donna quelques courts mais excellents conseils sur les devoirs que leur impose la reconnaissance envers la vraie France, qui leur permet de puiser aux sources vives de sa science et de sa haute civilisation.

L'orateur suivant fut M. Thomas Côté, représentant du Canada à l'exposition qui aura lieu à Bruxelles, l'été prochain ; celui-ci rappela en termes heureux la ratification récente du traité franco-canadien, et exprima l'espoir de voir s'étendre les relations entre le Canada et la France.

— Comme banquier, s'écria gaiement l'honorable M. Fabre, monsieur Robert va endosser ce que viennent de dire ces messieurs !

C'était donner le signal des applaudissements qui ne manquèrent pas, d'ailleurs, à M. J.-E.-M. Robert, le distingué gérant de la Banque Nationale à Paris. Comme président du cercle canadien « La Boucane », M. Robert remercia les convives de leur présence à cette fête de famille, faible compensation des joies familiales dont nous sommes privés par l'éloignement

où nous sommes de ceux qui nous sont chers ; et en quelques phrases émues, qui allèrent droit au cœur de ses auditeurs, M. Robert termina une délicate évocation de la patrie absente en se faisant l'interprète de tous pour offrir leurs hommages et leurs vœux au distingué Canadien qui représente si dignement le Canada dans le Ville-Lumière. Et s'unissant en cela à M. Thomas Côté, il pria l'honorable M. Fabre de bien vouloir faire part à la distinguée compagne de sa vie, des hommages de la colonie canadienne, ce à quoi l'honorable Commissaire Général répondit avec émotion.

Les discours terminés, une sauterie s'improvisa, entre-mêlée de chant et de pièces de déclamation, qui furent donnés par MM. Émile Bélanger et le Dr C.-A. Bouchard, ainsi que par Madame Scott et Mlles Dubé et Salvail, qui, tous et toutes, méritèrent brillamment les applaudissements qu'on ne leur ménagea pas.

Les personnes suivantes étaient présentes :

L'honorable M. Hector Fabre, l'honorable sénateur Boyer, l'honorable sénateur Philippe Roy, M. Thomas Côté, Mme Chs-A. Généreux, M. et Mme J.-E.-M. Robert, Dr et Mme Edgar Lemieux, M. et Mme F.-G. Dastous, Mme Roberts, M. et Mme Émile Bélanger, Dr et Mme E. LeCavalier, M. l'abbé Bernard, M. l'abbé Boileau, M. Paul de Cazes, Dr J.-Émile Fortier, M. Paul Wiallard, M. Ed. Montpetit, M. L.-T. Dubé, et Mlles Dubé, Dr Arthur Vallée, M. et Mme Chs Dion, M. le Dr de Gérin-Lajoie, M. et Mme Chs LeBlanc, Dr Eug. Mackay, Dr. J.-J.-A. Labrecque, Dr Ad. Drouin, Dr Hector Aubry, M. Ernest Bilodeau, M. Chs Lamontagne,

Dr et Mme Chs-A. Bouchard, M. et Mme J.-A. Turgeon, M. A.-E. Holden, M. et Mme J.-E. Scott, M. et Mme Ernest Cormier, M. Eugène Berthiaume, Dr Jules Frémont, Mme et Mlle Salvail, Mlle Anna Mousseau, Mlle B. Marleau, Dr J.-E. Reid, Dr Albert Dauth, M. W.-H. Fletcher, M. Marius Barbeau. M. A. Linteau, M. F. Tremblay, M. H. Bourgoin, M. Jos Dion, M. E. Champagne, Dr Guy Hamel, M. Albert Lemay, M. R. Foisy, Dr W. Verge, jr., M. G.-Lucien Robitaille, Dr et Mme Duquette, M. J. Trudeau, etc.

***

Un bon mot pour finir : une jeune fille charmante venait de dire avec talent une pièce de sa composition où elle décrivait les qualités et la beauté de son confident :

« Et vous voulez savoir son nom ?

« C'est mon oreiller ! »

— Hourra pour... Lau-ri-er, murmura un jeune Québécois.

***

On vous la souhaite bonne et heureuse, et le paradis dans le ciel...

TROISIÈME LETTRE

LE VENDREDI-SAINT. — LA MADELEINE. — CHANTECLER. — M. LÉON DE TINSEAU.

Paris, Avril 1910.

Alexandre Dumas, qui était un colosse exubérant de force et de vie, s'écriait, un jour, à propos de la composition littéraire : « Etre assis devant une page blanche, une plume à la main, quel supplice ! »

Je ne voudrais pas insinuer par cette citation que ce m'est un supplice de commencer une lettre pour les lecteurs de *l'Action Sociale*, et encore moins voudrais-je prétendre au titre de colosse, qui ne m'a encore jamais été appliqué, même par les plus dévoués de mes amis. Mais je veux simplement faire entendre que je suis perplexe et que je me demande qu'est-ce que je pourrais bien dire pour intéresser le lecteur. « Voyez l'étrange chose, s'écrie Paul Féval dans les « Étapes d'une conversion », que de causer avec un auditoire absent ! » En effet, il est assez difficile de consulter sur ses goûts un lecteur situé à un millier de lieues, et de lui demander sans cérémonie : « *What will you have ?* » Car j'ai de tout dans mon panier : visites d'églises, soirées au théâtre, chicanes de comédiens, voleurs publics volés par des voleurs privés, et puis « Chantecler » et puis...

Et puis, j'en ai tant que je vais tout simplement vider le panier par terre, et chacun en prendra selon son goût.

***

Je suis allé à la Madeleine, le Vendredi-Saint après-midi ; on entrait comme on pouvait, tant la foule était grande ; et dans cette foule qui attendait son tour à la porte, on aurait pu énumérer et montrer du doigt toutes les classes de la société, et toutes les nations aussi, car Paris n'est-il pas la capitale du monde, et M. Paul Bourget n'a-t-il pas écrit « Cosmopolis » ? Toujours est-il que j'y entendais parler anglais, espagnol, italien... et parisien, idiôme qu'il ne faut pas confondre avec le français ; cependant que l'on avançait lentement et que je finis par me trouver à mon tour dans l'église. Là, dans un beau recueillement, la foule défilait tout autour de la nef, et vénérait en passant les deux crucifix placés sur une table au pied du « tombeau ». Le « tombeau » de la Madeleine consistait, cette année, en un magnifique tableau transparent représentant la Cène, ou institution de la sainte Eucharistie ; Notre-Seigneur, entouré des Douze, voyait en imagination le douloureux Calvaire où il serait bientôt cloué, et le tableau représentait au-dessus de sa tête le Golgotha au moment du Crucifiement. Au pied de ce beau tableau, un grand nombre de bouquets de fleurs naturelles et de lumières étaient disposés en forme de croix, et l'on défilait pieusement devant ce spectacle, aux accents de l'orgue qui accompagnait le chant des « Sept Paroles du Christ », imitant parfois la tempête et le désordre des éléments lors

de la mort du Sauveur. Je n'ai pas encore vu de spectacle plus impressionnant, ni de plus édifiant.

***

Loin de moi la pensée d'imiter un mot célèbre du père Bridaine qui conduisait ses auditeurs au cimetière en leur disant : « Je vous amène chez vous », car c'est sans la moindre malice que je suis allé au Jardin d'Acclimatation, où sont toutes les bêtes, et c'est en tout honneur que je voudrais vous y conduire à ma suite. Par une belle après-midi, digne d'un mois de juillet canadien, je me suis trouvé à l' « orée » du Bois de Boulogne, comme dirait M. Henri Lavedan ; en voyant sur les panneaux indicateurs que telle allée conduisait au Pavillon d'Armenonville, je me suis empressé de prendre l'autre allée, par esprit de contradiction. Cela m'a conduit au Jardin ci-haut mentionné, où j'ai pu admirer des serres remplies de plantes rares et de fleurs admirables, de grandes volières pleines d'oiseaux de tous' les pays et de toutes les couleurs, de paons orgueilleux et superbes, de faisans aux couleurs éclatantes, de cigognes aux longues pattes sèches et de marabouts à l'énorme bec pendant, silencieux et moroses comme un ex-échevin de Montréal au lendemain des élections. Bref, quantité de choses intéressantes, et que je vous raconterai peut-être plus longuement une autre fois, car je me propose d'y retourner.

***

A propos de volailles, « Chantecler » vient de

paraître en volume et M. Rostand a oublié de m'en envoyer un exemplaire. Mais il paraît que cette œuvre est plus intéressante à la lecture que sur la scène, sans compter que l'auteur a déployé dans ses explications le talent délicat et précis que l'on connaissait déjà par « Cyrano » et l' « Aiglon ». De plus, un joli sonnet descriptif précède chacun des quatre actes, et ce livre, en somme, est l'un des plus beaux qui aient paru cette année.

***

M. Léon de Tinseau n'est plus un inconnu au Canada ; voyageur aussi infatigable qu'il est romancier célèbre et psychologue averti, il compte, à Québec et ailleurs, un grand nombre d'amis, et son livre de l'année dernière « Sur les Deux Rives » n'était pas pour lui aliéner ces amitiés, qui lui sont précieuses. Cette année, il est revenu, avec « Les Deux Consciences », à son genre habituel, le roman aristocratique. Très dramatique et plein de fines observations, ce joli roman se déroule à Paris, à Carlsbad, au Maroc. Les journaux parisiens l'ont signalé en termes flatteurs.

— M. Jean Lionnet, le distingué correspondant de *la Presse* à Paris, vient aussi de publier à *la Revue des Poètes* un volume en vers qui rappelle par le fond « La Bonne Souffrance » de Coppée. Le poète décrit, en des vers qu'on dit fort beaux, le but sacré et la raison d'être des douleurs et de la maladie, et il termine son poème par un acte de résignation chrétienne à la volonté de Dieu. L'auteur mérite donc doubles félicitations, et je les lui offre avec plaisir.

CROQUIS CANADIENS (1)

DÉCEMBRE

3 décembre 1911.

Je sais une petite ville située tout au nord de la province de Québec, auprès d'un grand lac. Pour y parvenir, on s'ennuie durant des heures dans un petit train entêté qui grimpe avec courage à des flancs de montagnes arides, et serpente fidèlement autour des rochers gigantesques et désolés de la chaîne des Laurentides. Cela dure sept ou huit heures et l'on se sent l'âme écrasée par trop de grandeur et de sauvagerie. Puis tout à coup les montagnes s'éloignent et les lignes de l'horizon commencent à devenir moins hostiles et moins dures ; la forêt s'éclaircit graduellement, la campagne apparaît bientôt, et tout à coup c'est comme un miracle : les rudes rochers dressés jusqu'au ciel sont remplacés par des champs vastes et unis, et de coquets villages s'étendent au loin. Et au lieu des sombres montagnes, à perte de vue, la mer !

Je vous dis que c'est la mer ! On n'en distingue pas la rive opposée, qui se perd là-bas sous la ligne bleue

---

(1) La série de « Croquis » qui commence par celui ci a été publiée dans *la Vie Nouvelle* de Paris.

de l'horizon ; et aussi loin que le regard peut atteindre, cela s'étend, vaste, calme, grandiose et solennel. Et c'est tout blanc ! Blancs, les champs couverts des premières neiges, blancs, les villages, blanches, les routes, tout cela est blanc, vous dis-je, incomparablement.

Cela s'appelle le lac Saint-Jean. C'est le plus beau et le plus grand de toute la province de Québec, qui en contient tant. Autour de ses rives, cinquante mille âmes canadiennes-françaises et catholiques vivent dans des villages et des petites villes comme celle dont je parlais tout à l'heure, et qui s'appellent Roberval, Chambord, Saint-Jérôme. Des noms que je n'écris pas sans émotion, car ils contiennent, dans leurs syllabes familières, les plus beaux et les plus chers souvenirs de ma jeunesse. En effet, telle la petite Italienne nostalgique, je pourrais chanter :

« C'est là que je voudrais vivre ».

Hélas ! l'Atlantique est là, qui m'en empêche. Mais à défaut d'habiter dans sa patrie, on en peut causer, avec des cœurs faits pour la comprendre. Me permettrez-vous d'évoquer à cette place quelques-uns de mes souvenirs de mon pays?

QUATRIÈME LETTRE

LA CONFÉRENCE ROOSEVELT. — LE PREMIER MAI. — LA BONNE PRESSE. — COMMENT LES MONTRÉALAIS SE RECONNAISSENT.

Paris, 8 mai 1910.

Mes errements —puisque je suis un «errant» incorrigible — m'ont porté l'autre jour à la Sorbonne ; mêlé à une foule de plus de trois mille personnes, j'ai pu y voir et y entendre l'homme du jour : Roosevelt. Je l'ai vu arriver sans cérémonie, précédé seulement de M. Lépine, qui portait sa barbiche célèbre, et suivi du vice-président de l'Université, M. Liard, lequel ne portait rien, pas même de cheveux. Au milieu des acclamations, l'ex-président se dirigea vers son siège, le corps droit et athlétique, mais les yeux baissés. Puis il se tourna vers la foule et salua plusieurs fois de la tête. Je dis : de la tête, car on sait que le Français salue de tout son corps ; Roosevelt, lui, d'un mouvement bref du menton et d'un calme sourire semblait nous faire signe que tout allait bien et que nous pouvions cesser le petit tapage. Moi, j'avais cessé depuis longtemps. Mais les Américains tenaient à leurs hourras, et il fallut qu'il s'assît pour les faire discontinuer. Alors, M. Liard, qui avait un petit discours tout prêt dans sa poche, en fit la lecture avec l'art délicat que les Français

apportent en ces choses, et l'ex-président put commencer sa conférence.

Debout tout au bord de la tribune, bien campé sur ses jambes, le torse moulé avantageusement par une impeccable redingote, M. Roosevelt était bien tel qu'on se l'était imaginé : l'image vivante de la vigueur physique et morale. Et le fond de sa conférence n'était pas pour atténuer cette impression. On peut la résumer dans ces quelques mots : une République ne peut être grande que si chaque citoyen est un homme de devoir, un homme qui soit aussi fidèle aux petites tâches de tous les instants qu'aux grands devoirs envers son pays. Ce sujet se prêtait à de nombreux développements, et le conférencier s'y occupa durant plus d'une heure et demie, qui aurait été assez monotone si l'orateur ne l'eut égayée assez souvent de saillies joyeuses. Car M. Roosevelt n'engendre pas la mélancolie ; et il n'est pas rare qu'au beau milieu d'une grave et profonde dissertation,son esprit gamin ne lui suggère tout à coup quelque bon mot ou quelque badinage auquel il ne peut résister et qu'il nous sert à l'improviste avec un entrain et une gaieté communicatifs. Alors ses yeux deviennent pétillants derrière le lorgnon, la bouche s'ouvre en un large sourire, le sourire popularisé par les caricatures américaines, et il devient évident que l'ex-président s'amuse énormement ; c'est à peine s'il peut continuer à parler, sa voix devient toute couverte, et son visage tout entier prend une expression d'amusement intense et bon enfant.

Plusieurs journaux parisiens ont noté cette particularité, et s'en sont montrés très surpris chez un

homme éminent comme l'ex-président des États-Unis. Ils s'attendaient à plus de majesté et à moins de naturel, tant il sera éternellement vrai que le Français n'a pas le tempérament démocratique.



Une partie de ce discours, qui a passé comme un bon vent rafraîchissant de justice et de liberté, a été l'allusion que Roosevelt a faite aux troubles religieux qui désolent la France depuis quelques années. Il n'y a pas été de main morte, et il faut lui savoir gré de la franchise presque rude avec laquelle il a proclamé, à la face même du premier ministre français, qui était là avec quelques collègues, qu'un citoyen doit avoir le libre exercice de sa religion aussi longtemps qu'il ne porte point par là de préjudice à son voisin, et que toute persécution est condamnable, en elle-même. Ces vigoureuses paroles ont été saluées d'acclamations dans lesquelles on sentait percer un peu de la pitié railleuse avec laquelle les autres nations regardent le gouvernement français s'occuper laborieusement à pourchasser de pauvres vieilles femmes qui priaient Dieu, cependant que la population diminue d'inquiétante façon et que la marine nationale est descendue au cinquième rang. Souhaitons donc que la leçon, qui a été appliquée de main ferme, profite aux intéressés.



Il parait que nous avons passé à deux doigts d'une révolution ; en effet, la démonstration ouvrière du

1er mai devait prendre les proportions d'une révolte en masse contre la société telle qu'organisée, et *la Guerre Sociale*, le journal du notoire Hervé, recommandait ouvertement aux ouvriers de ne pas laisser leurs revolvers à la maison. Bref, on allait tout chambarder pour refaire en neuf, et l'Ouvrier-roi allait remanier le monde à sa guise. Mais

« C'était trop beau pour n'être pas amer »,

et comme beaucoup de gens s'y attendaient, il se produisit quelque chose qui dérangea la petite fête. Il y a toujours quelque chose qui se produit dans la vie, lorsqu'on est pour être heureux. En l'occurrence, ce fut le président du Conseil, excellent socialiste autrefois, pourtant, mais qui s'est aperçu qu'en prenant les rênes du pouvoir il avait accepté certaines obligations et endossé certaines responsabilités. Et quand ses anciens frères sont venus lui annoncer bonnement qu'ils allaient mettre en pratique le cher programme des anciens jours, il leur est arrivé cette chose incroyable que M. le Président n'a pas pu les recevoir, étant par ailleurs très occupé. Au surplus, il leur a fait dire par un employé de son bureau que toute l'affaire en question était parfaitement arrangée, et que s'ils allaient le lendemain parader en corps dans les allées verdoyantes du Bois de Boulogne, ils y rencontreraient trente mille soldats de la République, tous munis de fusils Lebel chargés à balle et ne demandant qu'à partir.

Cette attitude ferme a eu le meilleur effet, et tels s'en sont retournés penauds et honteux qui croyaient faire trembler la France. La journée du lendemain s'est ressentie du désarroi où étaient les chefs ouvriers, et la fameuse démonstration n'a été qu'un

pitoyable et ridicule fiasco. Et comme en France le ridicule est toujours mortel, je pense bien que le socialisme est au diable et que ce fantôme n'est plus qu'un épouvantail à moineaux qui ne fera plus peur à personne.

***

« *Sursum corda* » ! Ces laides petites choses ne valent pas le temps qu'on emploie à en parler, et il y a dans Paris tant d'autres choses plus dignes d'étude!

Une œuvre admirable, avec laquelle j'ai pris contact dernièrement et dont l'importance m'a fort surpris, c'est celle que vous connaissez tous de nom: la maison de la Bonne Presse. Je savais bien, en effet, que cette maison édite les livres si intéressants et si énergiques de Pierre l'Ermite, le grand écrivain catholique. Je savais bien aussi qu'on y imprime *la « Croix »*, ce vaillant journal toujours sur la brèche pour défendre la bonne cause ; mais je ne savais pas que c'est de là que partent plus de vingt-cinq journaux, quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, qui s'en vont de par la France et de par le monde répandre la bonne semence dans des milliers de foyers. Et il y a de ces journaux-là qui tirent à 125,000 exemplaires !

Reçu dans l'établissement avec la plus grande bienveillance, grâce au titre, dont je suis fier, de correspondant de *« l'Action Sociale,»* j'ai « erré » dans le département de l'imprimerie, me réservant le reste pour une visite subséquente. J'ai circulé ainsi durant plus d'une heure dans des salles immenses, remplies de presses de toutes sortes et de toutes

dimensions, j'ai feuilleté de beaux journaux illustrés, et j'ai vu de grandes feuilles à demi imprimées, qui seront demain des volumes inédits, portant la marque bien connue qui les recommande aux pères de famille catholiques du monde entier. Quelle belle semence d'idées saines et quelles belles et bonnes pages répandues dans d'innombrables foyers !

J'avais dit à un vieil ouvrier, qui me pilotait dans cet atelier que je venais du Canada ; " Mais, j'ai ici deux de mes collègues qui connaissent le Canada," me dit-il. Un instant après arrivaient deux braves ouvriers qui voulaient voir « le monsieur du Canada ». Tous deux ont en effet travaillé à Montréal, et l'un y a même encore sa famille, qu'il ira rejoindre bientôt. Et il faut voir le plaisir qu'ils éprouvent à écouter les mots de là-bas.

— Savez-vous, me dit l'un d'eux, comment je m'y suis pris, un jour, pour savoir s'il y avait des Canadiens dans une foule où je me trouvais, à la porte d'un théâtre de Paris ? Je dis à mon camarade « Ecoute bien, et s'il y a des Montréalais, tu vas les voir arriver ! » Et je me mis à crier : « Du bon blé-d'inde bouilli ! » Et je n'avais pas crié trois fois, qu'il arriva un monsieur qui me demanda, avec le plus pur accent de la rue St-Denis : « Mais c'est un air de par chez nous, ça ! Où l'avez-vous appris ? »

Sans rancune, ô Concordia !

***

— Dimanche dernier, votre serviteur était rendu, vers neuf heures du matin, dans une partie de l'église S.-Sulpice, qui est grande comme un monde et solide

comme Gibraltar, toute en pierre qu'elle est ; aucune messe ne semblait s'annoncer, et je songeais à prendre les chars pour aller voir à l'autre coin de l'église, lorsqu'une clochette retentit à la porte de la sacristie, et plusieurs personnes se rendirent comme moi vers la chapelle de Ste-Anne, qui est grande comme une église de campagne. Un jeune prêtre de vingt-cinq ans célébrait la sainte messe, et ce n'est pas sans émotion que je le reconnus tout à coup pour un de ces bons Canadiens arrivés dernièrement à Paris. Mon excellent ami l'abbé Eugène Miller, de Québec, voudra bien me pardonner cette petite indiscrétion, mais mon émotion a été trop grande et trop douce d'entendre une « messe canadienne » comme cela, tout naturellement et sans avoir été prévenu ; j'avais des envies irrésistibles de crier aux fidèles qui étaient là : « Vous savez, c'est un Canadien ».— Je ne l'ai pas fait, mais je me reprends ici, et ça me soulage.

———

CINQUIÈME LETTRE

LES COIFFEURS FRANÇAIS. — UN BALLON DIRIGEABLE. — LA COMTESSE DE SÉGUR.

Paris, 28 juillet 1910.

Tempus fugit, le temps fuit, à Paris comme ailleurs, et nous voici arrivés à l'époque des vacances. Le Grand Prix a été couru, la Revue de Longchamp et la Fête Nationale du 14 juillet ont passé avec le tapage ordinaire, et le Tout-Paris s'est envolé vers la plage ou la montagne. La mode le veut, et aussi l'habitude, car il en est ainsi depuis des siècles ; il faut que le Parisien passe l'été en dehors de Paris ; il est vrai qu'il ne va pas loin, car en Europe les distances sont moindres que dans notre grande Amérique, et l'on peut dans sa journée traverser deux ou trois pays. Mais le Français, règle générale, n'est pas nomade à ce point. Quand il a passé huit jours à Vichy ou à Contrexéville, il s'en va attendre la fin de la pluie à Biarritz ou à Arcachon : et il se croit rendu très loin. Aussi serait-il inutile de lui suggérer de quitter la France et d'aller observer sur place les mœurs, le caractère et les habitudes des autres nations : — « Mais pourquoi faire alors ? »

— Je vais vous expliquer pourquoi, m'a dit hier un garçon-coiffeur de la rue de Rennes, au moment où il me mettait par distraction sa « savonnette » dans la bouche. C'est qu'en France, voyez-vous, nous avons tout. Alors, les étrangers viennent chez

nous en grand nombre ; mais que voulez-vous que nous allions faire chez eux ?

Il m'a dit cela textuellement, ce brave homme, il me l'a dit de la meilleure foi du monde, et l'illusion de tout un peuple parlait par sa bouche. Ce n'est pas ça qui débarrassait la mienne du savon qu'il venait d'y introduire ; aussi, dus-je cracher consciencieusement avant de lui répondre :

— Vous avez bien raison, mon ami, vous avez tout, en France. Il ne vous manque guère que quelques petites choses qu'on trouve en Amérique assez facilement, par exemple les écoles perfectionnées où les coiffeurs vont apprendre leurs métier. Vous savez, il n'est pas sucré, votre savon !

***

— Je me souviendrai toujours, m'a raconté en riant mon ami l'Optimiste, de mes premières impressions de la vie courante en France. Débarqué au Hâvre, l'année dernière, après une traversée longue et monotone, je me mis bientôt à la recherche d'une bonne *barber-shop*, comme on dit sur la « Globe » à Fall-River. J'en trouvai une bientôt et je m'y introduisis à tout hasard. Après le « Bonjour, messieur-dame » auquel je commençais déjà à m'accoutumer, le garçon me fit asseoir dans une simple chaise de bois, dont aurait rougi le plus pauvre de nos barbiers de campagne. Ensuite, le blaireau et le rasoir firent leur besogne ordinaire, après quoi le coiffeur se redressa, en disant : « Voilà Monsieur ».

Comment, voilà ? Mais j'avais le visage tout bigarré de taches de savon, et il prétendait me laisser

ainsi ? Mais la serviette chaude, alors, et le *bay-rhum* et le *witch-hazel* ?

Mon figaro français me regardait avec un peu de surprise, et il répéta :

— Voilà, Monsieur ; c'est fini ; il faut vous laver.

— Comment ? Me laver moi-même ?

— Mais, oui, Monsieur, vous avez de l'eau devant vous.

En effet, il y avait devant moi un bassin plein d'eau, et il fallut bien m'exécuter. Tu connais le système : on se penche sur le bassin et on s'envoie des poignées d'eau dans la figure pour faire disparaître le savon. Après quoi, on vous lance un petit jet d'eau vinaigrée, « et voilà, Monsieur, c'est vingt-cinq centimes ».

—Ce n'est pas cher, conclut l'Optimiste, même en comptant l'inévitable pourboire. Mais c'est égal, j'aime mieux payer un peu plus cher chez Drolet, et me faire dorloter et pomponner un quart-d'heure durant, bercé dans un fauteuil qui ressemble à mon lit, et écoutant vaguement le son prochain des belles cloches de la Basilique...

Et mon ami l'Optimiste sortit en fredonnant de sa voix de basse : « Rendez-moi ma patrie ! »...

***

L'autre jour, vers deux heures de l'après-midi, il faisait, même dans le Jardin du Luxembourg, une chaleur torride. J'y marchais lentement, songeant pour me rafraîchir aux brises gaspésiennes, lorsqu'une sorte de grondement métallique me fit jeter les yeux autour de moi, et puis... en l'air, oui, en l'air,

où apparut bientôt un superbe ballon dirigeable, qui évoluait dans l'air ardent, avec toute la grâce d'un immense oiseau ; il changea plusieurs fois de direction, puis se perdit bientôt dans l'espace. Il était temps, j'avais le cou cassé. Je ne sais rien de plus intéressant que ce spectacle d'un grand bateau aérien emportant des hommes dans les espaces ; on admire et on frémit. Car il arrive si souvent des catastrophes, et tant de braves qui évoluaient ainsi glorieusement dans le soleil et la lumière sont descendus en deux secondes, pour un rien, une explosion d'essence, la rupture d'une hélice, etc. Et c'est l'écrasement, et c'est l'éternité. Et malgré l'admiration que l'on ressent, on voudrait les voir revenir à terre, et l'on répète inconsciemment le mot historique de la vieille nourrice du général Hoche, murmurant encore avec angoisse, quand il passait à cheval à la tête de ses troupes : « Mon Dieu ! il va tomber ! »

***

Dans ce Jardin du Luxembourg, qui est une merveille de verdure et de fraîcheur, on a célébré dernièrement une fête charmante : l'inauguration de la statue de la comtesse de Ségur.

Qui n'a lu quelqu'un de ces livres aimables et gais, *Le Général Dourakine*, *Un bon Petit Diable*, *La Sœur de Gribouille*, *Diloy le Chemineau*, etc.. etc., qui ont fait les délices de plusieurs générations d'enfants, et que nombre de grandes personnes relisent avec un plaisir toujours nouveau. Qui ne se souvient des gaucheries de Gribouille, qui fermait la porte du jardin pour empêcher les oiseaux de sortir ; et le Bon Petit Diable, qui jouait de si bons tours à la

mère MacMiche, ce qui ne l'empêcha pas de devenir un si bon mari pour la douce aveugle Juliette. Et Félicie d'Orvillet, la détestable orgueilleuse, et le général Dourakine, qui se fâchait si facilement. Que d'heures agréables n'a-t-on pas passées dans la compagnie de personnages si bien dessinés et si attachants ! « Quelle est donc, se demande M. Marcel Prévost, la qualité singulière de ces volumes roses, pour que tous nous les ayons dévorés dans notre enfance, que beaucoup d'entre nous les relisent aujourd'hui en même temps que leurs enfants, et que ceux mêmes qui ne les ont pas relus depuis l'époque des premières lectures ne les aient pas oubliés ? »

Jamais écrivain ne mérita mieux, je crois, l'hommage d'une statue, et jamais non plus manifestation plus spontanée et plus affectueuse n'eut lieu dans un plus joli cadre. Car le Jardin du Luxembourg est un peu le paradis des enfants et des mères, et c'était bien là l'assemblée qu'il fallait autour du bronze de celle qui fut grand'mère encore plus que femme de lettres. C'est donc à un auditoire de têtes bouclées et de mamans attendries que s'adressèrent les paroles élogieuses de M. Jules Lemaître. Ajoutez à cela que ce monument, simple et tout blanc, s'élève en pleine verdure, au tournant d'une allée où courent et jouent les petits ; que le soleil y perce le feuillage et

« Fait des ronds par terre
« Si beaux qu'on n'ose plus marcher. »

Et vous aurez une idée de la chose jolie, touchante et charmante qu'a été l'inauguration de la statue de la Comtesse de Ségur, grand'mère de tous les petits enfants.

L'ÉGLISE

Paris, 17 décembre 1911.

On m'a écrit de là-bas, la semaine dernière : « M. le curé a fait exécuter des travaux à l'église, qui est maintenant toute propre, avec des portes neuves et ses vieux murs rajeunis par une bonne couche de peinture.»

Pauvre chère église de bois, que nous trouvons très vieille, et qui n'a pas cinquante années ! On croit volontiers que les êtres qui nous sont chers depuis bien longtemps ont toujours existé ; et je l'ai toujours connue telle qu'elle se dresse aujourd'hui, face au lac, bien dégagée au milieu de la grande place, et montrant le ciel de son grand clocher que surmonte une croix. Telle on la voit aujourd'hui, telle elle était, au temps lointain et heureux où j'étais enfant de chœur, où je « marchais », âgé de huit ans, pour ma Première Communion. Dans la sacristie, le même chemin de croix est suspendu à la muraille, et la même petite horloge jaune sonne les heures de la façon drôlement rapide et rageuse qui me faisait déjà sourire il y a vingt ans. Et je sais qu'à l'étage au-dessus, tel crochet de bois où l'on pendait les surplis, porte encore mon nom, inscrit par monsieur le vicaire en belles majuscules.

Et les dimanches canadiens! La beauté des matins d'hiver, ensoleillés et froids, où la neige craque gaiement sous le pied, où les passants nombreux cheminent par groupes au milieu de la route, car deux pieds de neige recouvrent le trottoir. Les carrioles légères portant les familles emmitouflées, glissant au trot vigoureux des petits chevaux canadiens, dont chaque mouvement éveille la sonnerie claire de leur « bande de grelots ». La rumeur joyeuse de toute cette foule qui se dirige vers un même but : la grand'messe, les théories de voitures qu'on voit glisser au loin le long des routes qui descendent des « rangs » ; toute cette blancheur qui resplendit, ce froid sec et exhilarant, ce brillant soleil qui déverse la lumière et la joie de vivre sur la foule, sur les maisons, sur les champs, sur le lac!

Mais le tinton a sonné, et les retardataires se hâtent d'entrer, en secouant la neige sèche qui s'attache à leurs chaussures. Ils s'en vont chacun à son banc, le banc de famille qu'ils tiennent de leur père et qu'ils transmettront à leur fils. Et l'office divin se déroule dans le recueillement, le chœur de l'orgue et celui du maître-autel se renvoyant les versets liturgiques. Au prône, M. le curé, un prêtre dévoué et renseigné qui fit deux fois le voyage d'Europe et des Lieux-Saints, annonce d'abord les mariages et les décès. Et c'est un défilé de noms bien français : Tremblay, Girard, Fortin, Lavoie, Bouchard, Dumais, etc... Quelques recommandations d'ordre pratique, relatives à l'entretien de l'église ou au chauffage des maisons d'école, auxquelles chacun doit porter sa corde de bois, un quart d'heure de sermon proprement dit, et l'on entonne le chant du « Credo ». *A l'Offertoire, le grand orgue prélude par quelques accords au chant du cantique du jour :* « Chantons les

combats et la gloire », « Venez, Divin Messie » *ou tel autre selon le temps ; et bientôt une belle voix grave et exercée s'élève là-haut, emplit toute l'enceinte d'harmonie et plane largement sur l'assemblée attentive et recueillie. L'encens s'élève à l'autel en légères volutes, les lèvres prient silencieusement, ici et là un chapelet crépite sur un prie-Dieu, et tout à l'heure, à la sortie, les hommes déclareront entre eux d'un air entendu qu'on a eu une belle messe et que M. le maire a bien chanté.*

Et tandis que chacun regagnera son logis, la vieille église retombera dans son recueillement, regardant de son grand vitrail l'immensité du lac, montrant de son haut clocher l'immensité du ciel.

SIXIÈME LETTRE

A LA CAMPAGNE—CHATOU—SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

Paris, 12 août 1910.

Vous saurez par nouvelle, comme on dit à la Baie Saint-Paul,qu'il n'a pas plu dimanche dernier de toute la journée. Cela ne s'était pas vu depuis des semaines, et les Parisiens n'en croyaient pas leurs yeux ; incrédules, ils regardaient le ciel avec l'air mi-sérieux, mi-badin que l'on a lorsqu'on ne sait trop si quelqu'un est sérieux ou se moque de vous. Et Paris semblait dire à l'impeccable firmament : « Toi, on te connaît, tu vas pleuvoir tantôt. »

Pourtant, le pauvre ciel était, si j'ose dire, pavé de bonnes intentions, et c'était de la meilleure foi du monde... sidéral que le soleil

« Versait des torrents de lumière
« Sur ses obscurs blasphémateurs.»

Et quand les Parisiens l'eurent bien compris, ce fut une ruée générale vers la campagne.

***

Voilà pourquoi je suis *sorti* de Paris, dimanche, pour la première fois de ma vie. Il était temps, aussi, car on se lasse de tout, même de la Ville-Lumière. Sans trop m'en rendre compte, je commençais à montrer sur les boulevards des airs blasés et

mécontents, ce qui intriguait beaucoup le public. Je regardais à peine l'Opéra et n'accordais plus qu'une attention distraite au chapeau du conducteur de l'omnibus Madeleine-Bastille. Même j'avais cessé de fréquenter le Métro, où le paysage est si pittoresque et si varié. Bref, il devenait évident que j'avais besoin de me donner de l'air ; autrement, c'était un décès prématuré qui m'attendait, et mourir sans avoir vu la Marine Nationale !

C'est donc pour éviter un sort aussi lamentable que je me décidai d'aller respirer l'air pur des champs, et vers une heure de l'après-midi je me trouvais modestement mêlé à la foule animée qui remplissait la grande salle de la Gare Saint-Lazare ; et c'est pourquoi, tout en faisant queue pour acheter mon billet, je chantonnais d'un air content :

« J'vais à Chatou-tou
« Pour voir Bijou-jou...

***

Quel plaisir de se sentir emporté à toute vitesse vers des horizons nouveaux, loin de l'asphalte et du pavé, loin des maisons grises et sales, loin du mouvement fébrile et du tapage incessant de la rue ; la joie de courir vers la fraîcheur et le silence, vers le grand air pur qui entre dans la poitrine comme une boisson rafraîchissante, l'émotion de revoir après si longtemps de l'herbe, du blé, des prairies ! Il me semble qu'il y a des années que je n'ai vu ces chères choses, et j'éprouve des envies de descendre tout de suite et d'aller me rouler dans la verdure. Mais

le train court toujours, égrenant son chapelet de jolis villages aux noms bien français : la Garenne, Rueil, Asnières, et puis Chatou: Chatou, le gai village penché sur la Seine miroitante, où le canotage est si agréable, où la verdure se mire dans l'eau avec tant de grâce, que son renom est universel et que l'on chante partout, à Paris comme à Québec et à Marseille comme à Roberval,

« J'vais à Chatou-tou...

***

Mais ce n'est pas pour rêver sur l'eau en disant des madrigaux à quelque belle que je me suis mis en route cet après-midi. C'est gentil, Chatou, mais ce n'est pas assez loin pour la fringale d'espace que j'ai dans les membres. Aujourd'hui, je me sens comme le cheval de l'Apocalypse, ou si vous voulez, comme le chameau du désert, il me faut du chemin devant moi et du chemin en arrière. Aussi, j'irai tant que le train ne s'arrêtera pas. Et les villages volent à mes côtés comme des perdreaux effarouchés, pendant que je regarde au loin la tour Eiffel dont la tête semble regarder par-dessus le Mont-Valérien comme une girafe par-dessus sa cage. Et j'admire la large plaine qui s'étend au loin, ressemblant assez à nos comtés de Bellechasse ou de Montmagny, lorsqu'on les traverse à bord de l'Express Maritime. Seulement, on trouve qu'il y a dans cette campagne trop de villages, trop de maisons et trop d'usines ; on voudrait y voir plus d'espaces libres et plus de champs. Hélas ! autour de Paris,

la campagne est comme la ville, elle a l'air trop « instruite », trop artificielle !

***

« Saint-Germain, tout le monde descend ! » Et je descends, en songeant avec mélancolie au *All aboard !* formidable dont mon vieil ami le conducteur Audet ébranle tous les soirs les échos métapédiens ; et je me disperse avec la foule entre la terrasse et le château fameux de Saint-Germain-en-Laye, véritable donjon du moyen-âge, tout couvert de tours et de créneaux et semblant défier encore des ennemis qui sont en poussière depuis des siècles. Bâti sous François Ier, en je ne sais quelle année impossible, ce château contient une chapelle, qui est encore plus vieille, ayant été, de fait, construite, en 1258, par l'habile architecte Jos. P. Ouellet — à moins que je ne me trompe, ce qui m'arrive quelquefois —. On célébra en ce saint lieu le mariage du « roy » François Ier avec la jeune reine Claude, fille de Louis XII. Voilà des noces auxquelles je n'ai pas été invité. Du moins les ai-je évoquées dans ma tête et ai-je regardé par la pensée le brillant défilé des barons et seigneurs du temps qui, lance au poing et casque en tête, caracolaient bellement sur de fringants destriers, pour tâcher d'éblouir les belles dames serrées dans leurs vertugadins, qui chevauchaient à l'arrière, autour de la jeune reine. « Los à la reine ! » criaient les manants. « Los à notre bon roi. Noël ! »

Ainsi parti, il y avait des chances pour que je me mette bientôt à chanter le « Minuit, Chrétiens ! ».

heureusement qu'une automobile, en me mettant à deux doigts de ma fin dernière, me rappela à des pensées plus modernes, et je partis pédestrement visiter la terrasse et la forêt.

« La terrasse de Saint-Germain, dit le Guide Baedeker, a 2,600 mètres de long, et s'étend à 60 mètres au-dessus de la Seine. Elle a été construite par Le Nôtre, en 1672, et commande une vue superbe des rives sinueuses du fleuve et de la plaine si animée qu'il baigne. »

Le point de vue y est, en effet, admirable ; à presque deux cents pieds plus bas que la terrasse, la Seine se déroule comme un grand serpent argenté sur lequel se rencontrent nombre de bateaux de toutes sortes se dirigeant vers Paris ou vers Rouen. Au fond de l'horizon, la Basilique du Sacré-Cœur apparaît, grise et ronde, sur la Butte Montmartre. A droite, le Mont-Valérien, dont les canons donnèrent tant de mal aux Prussiens, en 1870, laisse voir, au milieu des arbres qui le recouvrent, des taches grises qui sont les forts et les travaux militaires qui forment une partie importante de la défense de Paris.

***

En arrière de la terrasse s'étend la célèbre forêt de Saint-Germain, dont le charme fait de silence, d'ombre et de mystère, est impossible à décrire. On y marche comme dans un salon, sous la grande voûte de feuillage, à travers laquelle il pleut, pour ainsi dire, des rayons de soleil. Le plus souvent, ceux-ci n'y peuvent pénétrer, et l'on avance avec un respect involontaire dans de larges allées sombres qui se

croisent en tous sens et à perte de vue. Il y règne un demi-jour solennel et impressionnant, qui fait songer malgré soi aux forêts enchantées dont les arbres étaient vivants, et où il semblerait naturel de voir surgir tout-à-coup quelque féroce dragon préposé à la garde d'un château enchanté, où une princesse blonde et belle comme le jour attend sa délivrance.

Et l'on s'en retourne, les nerfs reposés et l'âme rafraîchie, vers la foule qui bruit, vers le train qui halète et vers Paris qui brille, là-bas, sous les feux du soleil couchant.



M. PIERRE GERLIER

SEPTIÈME LETTRE

LE CONGRÈS DE MONTRÉAL. — UNE LETTRE DE M. PIERRE GERLIER. — PETITES NOUVELLES.

Paris, 26 août 1910.

La date du Congrès Eucharistique approche rapidement et les départs pour Montréal se font ici de plus en plus nombreux. Son Éminence le cardinal Vannutelli a dû passer par Paris hier ou aujourd'hui, et s'embarquera demain à Liverpool à bord de l'Empress of Ireland accompagnée d'une nombreuse suite de prélats distingués, parmi lesquels je puis citer M. l'abbé Thellier de Poncheville, M. l'abbé Bouquerel, secrétaire du Comité des Congrès Eucharistiques internationaux, et le Rév. Père Allard, des Missions Étrangères.

J'ai eu le grand honneur de faire la connaissance de ces deux derniers ; M. l'abbé Bouquerel, dont la bienveillance pour les jeunes me paraît être sans bornes, a bien voulu me présenter au Rév. Père Allard, qui part pour l'Amérique, avec l'approbation tout à fait spéciale de Sa Sainteté Pie X, afin d'intéresser les catholiques américains et canadiens à l'œuvre considérable de conversion et d'évangélisation qu'il poursuit avec un courage vraiment apostolique dans le pays lointain de la Birmanie. Le Rév. Père, qui possède plusieurs dialectes chinois, a

consacré sa vie au salut des peuplades qui habitent ces contrées, et le Saint-Père, dont la sollicitude paternelle s'étend à toute la terre, a daigné s'intéresser à ses travaux au point qu'il a accordé récemment au Rév. Père de longues et nombreuses entrevues à la suite desquelles Il a bien voulu lui accorder une bénédiction spéciale, ainsi qu'à tous ceux qui l'aideront de loin ou de près dans son œuvre d'évangélisation. De plus, Sa Sainteté a voulu qu'une lettre de recommandation spéciale fût donnée au Rév. Père par Son Excellence le cardinal Merry del Val, et j'ai eu l'honneur de voir ce précieux document. J'ai assuré au Rév. Père qu'il rencontrerait un accueil plus que sympathique parmi notre bon peuple canadien, et je ne crois pas m'être trop avancé.

***

M. Pierre Gerlier, président de l'Association catholique de la Jeunesse française, a laissé chez nous, il y a deux ans, de si bons souvenirs, que j'avais songé dernièrement à lui demander la faveur d'une entrevue dont j'aurais fait part aux lecteurs de *l'Action Sociale*. Malheureusement, je m'y suis pris trop tard, comme me l'apprend l'aimable lettre que je viens de recevoir.

Coutainville, Manche, 18 août 1910.

Cher monsieur,

Votre aimable lettre m'est parvenue au moment où je quittais Paris. Je ne dois y rentrer que pour repartir aussitôt à destination de Montréal ; je vois

donc qu'il me sera malheureusement impossible de vous rencontrer avant mon embarquement.

Je le regrette très vivement, car j'aurais aimé à vous dire la joie très grande avec laquelle je retourne vers cette terre canadienne à laquelle m'attachent désormais de précieux souvenirs et les liens d'une fidèle reconnaissance. J'éprouve un bonheur particulier à y revenir à l'occasion des magnifiques solennités qui vont se dérouler en l'honneur de la très Sainte Eucharistie, et qui seront une splendide affirmation de la foi et de la piété canadiennes.

Combien il m'aurait été agréable de m'en entretenir avec vous ! Je vous prie de vouloir bien m'excuser de ne pouvoir le faire. Je garde bien, du moins, l'espoir de me dédommager à mon retour, et de vous dire à ce moment tout mon attachement pour *l'Action Sociale* où j'ai trouvé un si bienveillant accueil.

Veuillez agréer, etc.

PIERRE GERLIER.

Il est évident que M. Gerlier a gardé, lui aussi, un bon souvenir de sa première visite chez nous, et je crois faire plaisir à ses nombreux amis canadiens en reproduisant sa lettre ici. Seulement, je ne lui en ai pas demandé la permission, et je risque de m'attirer de sa part une de ces philippiques vigoureuses qu'il réserve ordinairement aux ennemis de l'Église. Mais je me rassure en songeant que M. Gerlier vogue en ce moment sur les vagues de l'Atlantique et que chaque tour d'hélice m'éloigne de sa colère ; il n'y a donc pas de péril immédiat, comme disait naguère

feu Ernest Pacaud en publiant une lettre de voyage du Colonel Pinault. Et puis, quelle mauvaise humeur pourra tenir durant les fêtes grandioses qui vont se dérouler à Montréal ?

***

La scène se passe au milieu de Paris, dans un petit appartement de la rue de Rome. Un jeune homme se « berce » en lisant *l'Action Sociale* ; aux murs sont suspendues des gravures représentant des paysages canadiens. Chansons et bruits de cuisine à l'extrême gauche. L'horloge sonne cinq coups graves et sonores : un son de cathédrale.

Au même moment, on frappe à la porte. Celle-ci, ouverte largement, laisse passer quatre jeunes hommes à l'air digne et réservé, souriant cependant malgré eux ; l'abbé L. Belleau, de Lévis, l'abbé J. Courtemanche, de Saint-Hyacinthe, l'abbé J. Dufour, de Chicoutimi, l'abbé Eugène Miller, de Québec.

L'un dépose sur la table le paquet qui l'encombre; c'est un poulet gras et appétissant ; le second porte une boîte de blé-d'Inde, le troisième une brassée de légumes dissimulés dans un papier, le quatrième un sac de fruits. Je crois que s'il y en avait eu un cinquième, il aurait apporté des « *pork and beans* ». Heureusement, c'était tout, car je sentais l'apoplexie me gagner. Ces messieurs déclarèrent avec ensemble : « Nous venons souper en famille, à la canadienne ! »

Et voilà pourquoi une des plus aimables réunions dont j'aie été témoin eut lieu ce soir-là. Le souper

fut apprêté en un clin-d'œil par la Canadienne errante, aidée de Mlle Chênevert, une distinguée organiste canadienne des États-Unis ; et je vous laisse à penser l'appétit, la gaieté, le rire et les chansons du pays qui marquèrent ces agapes imprévues et fraternelles. Et c'est ainsi que savent se réunir et fraterniser sagement et dignement ces étonnants Canadiens, dont les Européens ne cessent d'admirer la gaieté de bon aloi et la franche cordialité, apanages des peuples chrétiens et heureux.

***

Quelques nouvelles pour terminer :

— Le Dr N.-E. Dionne, de Québec, après une tournée dans presque toute l'Europe, est revenu ces jours derniers à Paris, d'où il vient de partir pour se rendre à Bruxelles. Le docteur et son jeune fils comptent rentrer à Québec vers le 10 septembre.

— Le Dr Jules-P. Frémont, de Québec, qui a étudié depuis plus d'un an dans les hôpitaux de Paris, est parti cette semaine à Saint-Malo, où il a rejoint Madame et Mlle Frémont, qui font une villégiature dans la vieille cité malouine avant de s'embarquer pour l'Angleterre et le Canada.

— J'ai appris hier le décès arrivé tout récemment de M. H. Beautey, ancien marchand de produits français à Québec. M. Beautey est décédé en France, où il résidait depuis un an ou deux.

— M. l'abbé Colette, aumônier du couvent de Saint-Joseph de Lévis, ainsi que M. l'abbé Lessard, du Collège de Sainte-Anne de la Pocatière, s'embarquent cette semaine pour rentrer au Canada.

— M. Conrad Manseau, ingénieur civil de Montréal, et Mme Manseau, s'embarqueront samedi prochain à bord d'un baquebot de la ligne Allan à destination de Montréal.

— M. l'abbé Jos. Dufour, de Chicoutimi, qui vient d'obtenir avec grande distinction à Rome le titre le Docteur en théologie, est parti mardi soir pour un pèlerinage aux Lieux Saints, après un court séjour à Paris.

— M. l'abbé J.-T. Nadeau, qui étudie à l'Université Catholique de Lille, a passé également quelques jours à Paris, et accompagnera M. l'abbé Dufour dans son voyage de Terre Sainte.

— M. l'abbé Archambeault, de Saint-Hyacinthe, après un séjour de deux ans à Rome, au Collège Canadien, où il vient d'obtenir son diplôme de Docteur en théologie, est en ce moment à Paris et se rendra prochainement en Bretagne, d'où il partira pour Fribourg en Suisse, pour y continuer ses études.

— M. l'abbé Morin, de Saint-Hyacinthe, qui est un archéologue aussi aimable que renseigné, parcourt en ce moment la France pour étudier de près les belles et antiques cathédrales qu'on y trouve en si grand nombre. M. l'abbé Morin passera de nouveau par Paris avant de s'en retourner au Canada.

— L'honorable M. Dandurand est arrivé hier d'une promenade en Belgique et en Hollande.

CROQUIS CANADIENS

NOEL A QUÉBEC

Paris, 24 décembre 1911.

Si je possédais ce soir le tapis magique des « Mille et une nuits », je me ferais transporter en un instant dans la bonne ville de Québec.

J'y arriverais au milieu de cette soirée au charme mystique qu'est toujours la veillée de Noel. Laissant sur la Terrasse mon commode véhicule, je ferais avec joie la promenade chère à tout bon Québécois et qui s'étend depuis le Château-Frontenac jusqu'à la Porte Saint-Jean. La soirée serait belle et très froide, avec cette petite neige indécise et sèche qui tombe lorsque le froid est rendu à son maximum et qu'il va décroître. Et je sais bien qu'en tournant le coin du Bureau de Poste je retrouverais tout un paysage familier : d'abord l'Archevêché et le monument de Mgr de Laval, premier évêque de la Nouvelle-France, puis la Basilique surmontée de ses deux gros clochers enneigés et l'Hôtel-de-ville avec ses grandes horloges marquant présentement onze heures. La Côte de la Fabrique et la rue Saint-Jean seraient remplies d'une jolie animation ; les carrioles et autres véhicules y glisseraient au son argentin de leurs clochettes et au trot vif de leurs chevaux cana-

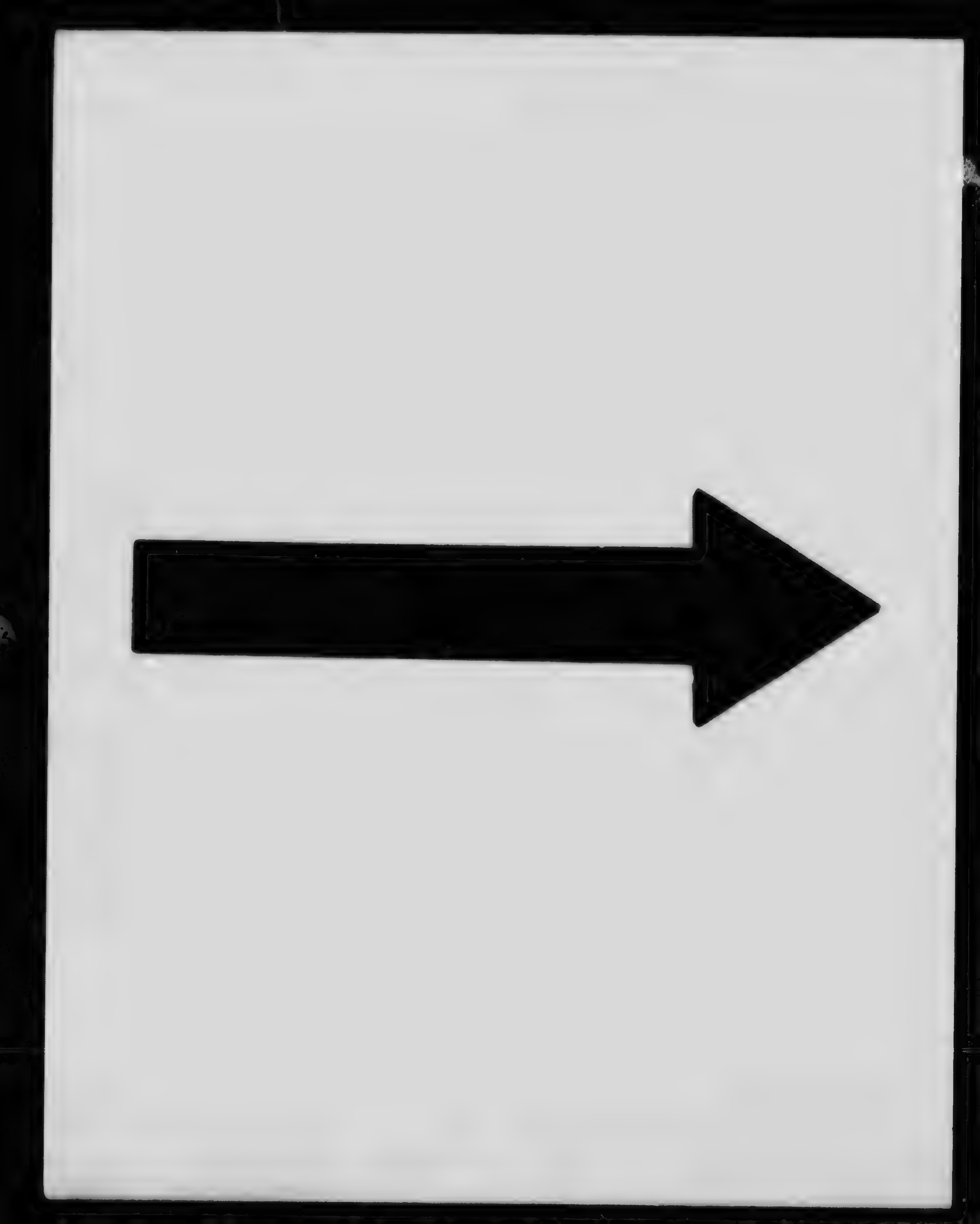
diens conduits par des cochers vêtus d'une courte pèlerine et coiffés d'un haut casque à longs poils noirs.

Sur le trottoir glacé recouvert ça et là d'une couche de cendre, les promeneurs se croiseraient en devisant gaiement, ou s'arrêteraient devant les vitrines remplies de jouets et d'étrennes. Pour moi, voulant revoir des lieux pleins de souvenirs plus intimes, je remonterais jusqu'à la rue Sainte-Anne, où sont les bureaux du grand journal catholique, et je passerais devant la célèbre école des Frères, où un accueil si chaleureux me serait fait, si j'entrais. Et je continuerais ma promenade solitaire, mon pèlerinage de souvenirs, jusqu'à la petite église intime et recueillie des Congréganistes, à la rue d'Auteuil. Puis, par l'Esplanade et la Grande-Allée, je me rendrais jusqu'au bloc imposant de l'édifice du Parlement, qui domine toute la ville, et je voudrais ensuite comme jadis, quand j'avais quinze ans, redescendre « au faubourg » par la Côte Saint-Augustin, ne manquant pas d'acheter en passant pour deux sous de bonbons chez le vieux Romeril, qui vend depuis trente ans de la gomme à mâcher aux petits Irlandais de la rue Saint-Patrick, et des images d'Epinal aux petits Canadiens de la rue Artillerie.

Un char électrique rapide et confortable m'amènerait ensuite à la porte de la Basilique, dont le noble carillon sonnerait le dernier coup de la Messe de Minuit. Malgré leurs fourrures, je reconnaîtrais au passage les derniers arrivés : le lieutenant-gouverneur et son épouse, descendant de leur riche berline fermée, l'organiste de la Basilique et son frère, organiste lui-même et écrivain presque national ; l'auteur des « Noëls anciens », celui des « Gouttelettes », le premier-ministre, le maire, le président de la banque canadienne française et son

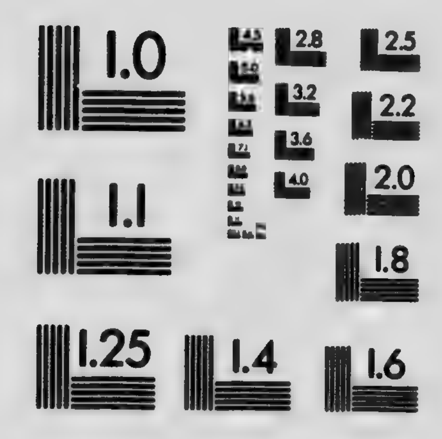
collègue le directeur général, et puis des avocats, et puis des médecins, et puis tout le monde, s'engouffrant dans les portes.

L'intérieur du temple magnifique serait tout resplendissant de lumières, et rempli à déborder d'une foule pieuse et recueillie. L'orgue préluderait là-haut au chant séculaire du « Cà, bergers, assemblons-nous », et dans une apothéose de luminaire, là-bas au maître-autel, grand, paternel et doux dans la pompe de ses ornements, Monseigneur l'Archevêque, au moment de commencer à célébrer, prierait Dieu de toute son âme pour son peuple qu'il aime, et qui l'aime.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





HUITIÈME LETTRE

AUTOMNE. — CHAUFFAGE PARISIEN. — « PEPPERMINT » ET BAUME RHUMAL.

Paris, 23 septembre 1910.

Ma lettre, aujourd'hui, pourrait se résumer en deux phrases : on gèle, et il n'y a plus de Canadiens à Paris.

Hélas ! oui, le froid est arrivé et les beaux jours d'été sont passés. Cela s'est fait sans qu'on le sente, et juillet nous a passés à août qui nous a fichés à septembre sans seulement nous consulter. Et ça y est. Il faut sortir les pardessus et s'acheter des « salamandres », puisque c'est ainsi qu'on appelle ici les poêles bizarres qu'il faut bourrer de charbon et de « boulets Bernot » à porte que veux-tu. Au moins, si ça donnait de la chaleur !

Et les Canadiens sont partis. Par Liverpool et par Le Hâvre, par Anvers et par Bristol, par tous les moyens ils ont filé vers la mer et vers le Saint-Laurent, nous abandonnant égoïstement à nos frissons humides et à nos toux rageuses ; car rien n'est « choquant » comme d'avoir le rhume dans un pays où il n'y a pas de Baume Rhumal ni de Sirop de Mathieu.

— Fichu pays, m'a déclaré mon ami le Grincheux, où un chrétien ne peut seulement pas boire un

« cream soda » quand il fait chaud, ou prendre une « ponse » de Painkiller quand il a la grippe. Croirais-tu qu'ils n'ont seulement pas de « peppermint », ni de gomme Red Jacket ? On ne peut positivement pas trouver une mâchée de gomme dans toute la ville, et c'est à peine si j'ai pu rencontrer un pharmacien qui avait déjà vu de la « gûme », lors d'un voyage en Angleterre. Animal, avec sa « gûme » ! Je lui ai demandé s'il avait déjà bu un bon verre de « Rhûme » de la Jamaïque, et je l'ai laissé à moitié évanoui. Car ils savent bien prononcer le mot Rhum comme nous, mais en fait de gomme ils ne connaissent que la gomme de sapin.

— C'est comme pour la brique à couteaux, continua le Grincheux, en s'échauffant de plus en plus. Figure-toi que ma femme ayant demandé dans une grande épicerie de quoi faire briller sa coutellerie, on commença par la regarder comme si elle arrivait en ligne droite du Kamtchatka ; après quoi on appela le patron, qui vint en personne avec un air profond et finit par crier à un commis : « Voyez donc dans les rayons si nous avons encore du « queniffe »... Après quoi, il exhiba d'un air triomphant, une boîte marquée « Knife Powder » : « Et voilà, Madame, c'est sans doute du queniffe que vous vouliez dire ? »

Quel pays ! conclut le Grincheux ! Pas de gomme, pas de "paparmenne", que dis-je, continua-t-il avec mépris, on ne peut seulement pas acheter un paquet de Rose Quesnel ! »

NEUVIÈME LETTRE

PROMENADES PARISIENNES.—ST-GERMAIN-DES-PRÉS.

Paris, 10 octobre 1910.

... Ce qui fait le charme de cette ville incomparable, m'a déclaré, hier, celui de mes amis que j'appelle l'Enthousiaste, c'est qu'on n'y peut faire deux pas dans la rue sans que l'attention et l'intérêt ne soient immédiatement éveillés par cent choses différentes. Aucune promenade n'est banale. Ainsi, hier soir vers cinq heures, je suis monté, près de l'Opéra, dans l'omnibus qui se dirige vers Saint-Germain-des-Prés. Tu sais quel spectacle on peut voir à cet endroit, surtout du haut de l'impériale d'un omnibus. Sans parler de la foule innombrable et cosmopolite qui s'y presse, le moindre coup d'œil jeté vers l'Opéra n'est-il pas déjà une source de pure jouissance artistique? Chaque ligne de cet édifice imposant est une merveille de précision, d'élégance et d'harmonie et il n'est pas un endroit où l'œil ne se pose avec plaisir. Mais il y a bien d'autres choses à voir, dans ce trajet admirable, que je préfère, pour ma part, à tous les autres.

L'Avenue de l'Opéra, si large et si droite, est bordée de nombreux et riches magasins ; la rue de la Paix, toujours élégante et luxueuse, est terminée par l'historique colonne Vendôme, à laquelle son-

geait dans ses rêves le jeune aigle captif, le fils de Napoléon, devenu duc de Reichstadt. Puis la Comédie-Française, le plus français des théâtres, où l'on joue, avec un art consommé, les chefs-d'œuvre immortels de Corneille, de Racine, de Molière, etc. Puis, c'est le Palais-Royal, et puis le Louvre, et l'Arc du Carrousel, sous lequel on aperçoit en passant toute l'enfilade fleurie des Champs-Élysées, terminés, à près de deux milles de distance, par le majestueux Arc-de-Triomphe élevé à la gloire de Napoléon. Et l'on traverse la Seine, coupée de ses vieux ponts, sillonnée de ses rapides bateaux-mouches et bordée à sa gauche de vieilles maisons qui datent de plusieurs siècles en arrière, et qui sont grises, ridées et impressionnantes comme des pages d'histoire écrites en pierre. Et les deux tours massives de Notre-Dame, qui fraternisent là-bas, sur l'horizon clair, avec la flèche mince et gothique de la Sainte-Chapelle, et qui abritent avec d'autres merveilles, la propre couronne d'épines qui ensanglanta la tête du Sauveur ! Et par-dessus tout cela, un grand ciel pur d'automne, où la lumière hésite mélancoliquement entre le jour et le crépuscule, ce qui ajoute une tristesse à l'émotion intense qui se dégage d'un pareil spectacle et d'une heure semblable. Ah ! quelle ville, et quelles beautés elle renferme !

Par la rue des Saints-Pères, continua mon ami après s'être un peu calmé, on quitte la Seine et les quais couverts d'éventaires, où bouquinent de vieux messieurs patients et passionnés, et l'on monte cahin-caha jusqu'à l'église de Saint-Germain-des Prés. Ah ! l'église Saint-Germain-des-Prés ! vieil et

beau poème de pierre, qui évoque les siècles passés comme s'ils étaient tout près de nous ! Vieux clocher poudreux et carré, qui se dressait déjà dans les airs lorsque Christophe Colomb naquit à Gênes, et qui vit passer à ses pieds, peut-être, soulevant avec respect leur large chapeau à grande plume, Samuel de Champlain, Maisonneuve et le marquis de Montcalm !

L'église forme le coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Bonaparte, ce qui fait une belle place carrée, qui a conservé, de façon étonnante, sa physionomie archaïque. Les automobiles y semblent déplacées, et on s'attendrait plutôt à y voir apparaître, en costumes du temps, Monsieur Jourdain, faisant solennellement de la prose avec son maître de philosophie, ou bien Trissotin et Vadius, en culottes courtes et cheveux longs, se renvoyant, avec force saluts, les compliments, à la manière de Monsieur de Molière :

" Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.'

Longtemps, continua mon ami, j'ai rempli mes yeux du spectacle de la vieille église se dressant fièrement, après tant de siècles, au milieu du bruit et de l'agitation modernes. Le jour venait de disparaître, mais le ciel était encore bleu, d'un bleu vague et lointain, qui s'effaçait lentement. Et il me semblait que Dieu lui-même, par de là l'azur, devait regarder aussi son vieux temple fidèle, avec le regard affectueux et attendri que l'on a pour les choses vieilles et saintes qui nous parlent du passé.

J'ai voulu entrer, en passant, saluer le Dieu de l'Eucharistie. Comme j'en ai été récompensé ! Dans la nef vaste et sombre, sous les grands arceaux de la voûte perdue dans l'obscurité, une centaine de fidèles agenouillés assistaient à la bénédiction du Saint-Sacrement, que célébrait un prêtre, à un autel lointain et faiblement illuminé. Un chœur de religieuses et de fillettes, groupé au milieu de la nef, autour d'un harmonium, chantait les paroles touchantes et pieuses du « Tantum ergo ». Et dans ce temple immense, envahi par la nuit que combattait à peine la lumière indécise de quelques lampes, on eût dit que rien de tout cela n'était réel ; que ces fidèles n'étaient que les ombres des chrétiens qui fréquentaient autrefois cette église, que ce prêtre n'était que le fantôme de quelque abbé du Moyen-Age, et que je n'étais plus moi-même qu'une ombre légère et presqu'invisible, goûtant inconsciemment je ne sais quel bonheur indéfinissable, qui me gonflait le cœur et me mouillait les yeux. Ah ! les douces larmes et l'inoubliable moment !

—Avoue, ai-je dit à l'Enthousiaste, que tu partages bien avec M. Ernest Myrand le don de voir. dans les églises, des choses qui n'y sont pas. N'a-t-il pas suffi à cet écrivain aimable et érudit d'assister à la messe de Minuit à la Basilique pour passer la nuit entière en la compagnie de Jacques Cartier ?

DIXIÈME LETTRE

GRÈVE DES « CHEMINOTS ». — CONGRÈS DE LA BONNE PRESSE. — PIERRE L'ERMITE, ÉCRIVAIN ET CONFÉRENCIER.

Paris, 18 octobre 1910.

La semaine qui vient de s'écouler a été marquée par deux événements dont je dois vous entretenir, si je veux être fidèle à mon rôle de chroniqueur véridique des événements parisiens. Il y a eu la grève des chemins de fer, et il y a eu le Congrès de la Bonne Presse.

J'habite le long de la voie ferrée de l'Ouest-État, à peu de distance de la gare Saint-Lazare ; les trains pour Auteuil, pour Saint-Germain, pour Versailles, pour Dieppe et le Hâvre, tous les trains enfin passent sous mes fenêtres, et comme disait dernièrement avec envie un petit Canadien de dix ans, je puis voir passer des locomotives tant que j'en veux. Il en passe même un peu plus que je n'en voudrais ; et lorsqu'elles s'y mettent à huit ou dix à la fois, j'avoue que je voudrais me voir au sixième rang de Saint-Prime, où le trafic est moins congestionné et l'air moins bruyant. Mais je n'ai pas le choix : « *primo vivere* ».

Or, lundi matin, en m'éveillant, je fus surpris d'entendre un grand silence ; et m'étant porté vers la fenêtre d'où semblait provenir ce silence, je vis que tous les trains étaient arrêtés, que les deux ou trois qui arrivaient de la banlieue parisienne s'arrê-

taient juste sous mes fenêtres et que les voyageurs étaient obligés de descendre sur la voie, et de se rendre à pied, ce qui ne manquait pas de pittoresque. C'était le commencement de la grève, et cela a duré ainsi toute la semaine. On a cru, un moment, que ce serait très grave, et les pommes de terre ont monté comme le « *Montreal Power* » ; « mais c'était un songe », pourraient chanter les cheminots ; et tout a fini en queue de poisson. Les grévistes ont capitulé devant l'attitude énergique des pouvoirs publics, et à l'heure où je vous écris les trains se croisent sous mes fenêtres avec un brio digne d'une meilleure cause. Et « les chars marchent », comme on disait autrefois ; et l'on peut aller à volonté rêver à Saint-Germain-en-Laye, roucouler à Chatou ou frissonner à « D'yep » comme disent les Dieppois. Moi je reste à Paris ; Paris « *is good enough for me* » comme dit le sénateur Dandurand en parlant de Montréal.

***

Il y a une quinzaine d'années—ce qui ne me rajeunit pas — je faisais avec les autres, à l'Académie, la prière quotidienne du matin à voix haute et je me rappelle que durant un certain mois il y avait une prière au Sacré-Cœur en union avec les intentions du Souverain Pontife, « et en particulier pour la Bonne Presse ». Je sais bien que l'un de mes amis, qui fait aujourd'hui l'orgueil et l'espoir d'une banque montréalaise à la Basse-Ville, ne se faisait pas faute de remplacer volontiers dans sa prière la bonne « Presse » par la bonne « Graisse » ; mais ce sont là péchés de jeunesse sans importance, et on expiait

bien ces petits plaisirs à la classe d'arithmétique. Mais ce souvenir m'est revenu l'autre jour pendant que je me dirigeais pédestrement vers la rue Monsieur où ont lieu, depuis quelques années, les congrès annuels de la Maison de la Bonne Presse.

Muni de l'indispensable carte d'invitation, j'ai pénétré, par une porte modeste, dans un vieil immeuble appelé l'hôtel de Condé, je ne sais trop pourquoi. C'est peut-être pour me faire plaisir, car chacun sait que j'ai soutenu jadis en faveur de Condé contre Turenne un débat mouvementé et chaudement disputé. Or, ayant fait triompher la gloire du grand Condé, je me sentais, l'autre jour, tout à fait chez moi dans son hôtel, et il me semblait que les cinq ou six cents congressistes qui s'y trouvaient aussi s'y étaient rendus à mon invitation, ce qui n'était pas sans me faire plaisir.

Une belle grande salle, toute tendue de rouge ; une large estrade, surmontée d'un portrait du Saint-Père et d'un écusson aux armes pontificales ; au milieu de l'estrade, M. Paul Féron-Vrau, le catholique militant qui dirige les œuvres de la Maison, entouré d'un nombreux et distingué clergé ; et dans la salle, plusieurs centaines de personnes, prêtres, laïques et dames zélatrices, venus de toutes les parties de la France, malgré les difficultés soulevées malencontreusement par la grève. Voilà en deux coups de crayon le spectacle qui se présenta à mes yeux lorsque j'entrai dans la salle du Congrès.

M. Féron-Vrau prononçait le discours d'ouverture. à la fin duquel il lut un message de respect et d'affection qu'il se proposait d'envoyer au Saint-Père à l'instant même, ce qui fut applaudi vigoureusement.

M. Féron-Vrau est un homme d'environ quarante ans, à l'air énergique et calme. Il parle avec correction et une grande justesse d'expression ; et si j'ai jamais l'honneur de lui être présenté, je lui dirai qu'il a l'air Canadien, tout à fait Canadien ; si vous voulez que j'indique une ressemblance, regardez au Parlement, cet hiver, M. Jean Prévost quand il n'a pas son chapeau sur la tête, ce qui est rare ; et vous avez tout à fait l'expression d'intelligence et de ténacité qui caractérise les traits du propriétaire de *la Croix*.

Il y eut ensuite plusieurs bons discours, mais tous des discours « lus » ; évidemment, les sujets sont trop graves, et l'on ne se fie pas à la parole improvisée. Le savant rédacteur « Franc », qui signe dans *la Croix* des articles de fond très solides et pleins d'autorité, avait été chargé de la partie substantielle du programme, et il lut un rapport complet sur les opérations de la Maison de la Bonne Presse pour l'année écoulée. Il donna des chiffres précis sur les progrès des diverses revues que publie la Maison, et dont la plus jeune, l'intéressante *Eucharistie* donnera bientôt un compte rendu du Congrès Eucharistique de Montréal. Il annonce l'apparition prochaine d'une nouvelle revue, qui sera l'une des plus belles fleurs de la couronne de l'Oeuvre de la Bonne Presse : elle sera consacrée à la Sainte Vierge. Cette nouvelle est saluée d'applaudissements enthousiastes, et « Franc » achève son rapport par une allusion très « franche » aux murmures regrettables qu'a soulevés en certains lieux le décret papal sur la Première Communion des enfants.

Pierre l'Ermite venait de monter sur l'estrade, et son apparition avait été saluée d'un mouvement

général de sympathie ; même on riait de toutes parts, familièrement. Car Pierre l'Ermite est aussi populaire que célèbre et l'on aime particulièrement la tournure spirituelle de son esprit ; et, dans une assemblée catholique, quand Pierre l'Ermite paraît, on se met à rire, d'un rire affectueux. On continue à rire quand il commence à parler, tellement il a l'air bon enfant et tellement ses saillies sont gaies et imprévues ; mais lorsqu'il s'échauffe et entre dans son sujet, on cesse de rire, je vous le promets. Et l'on s'explique mieux, à mesure qu'il parle, l'immense prestige dont jouit cet homme dans tout l'univers catholique ; car si tout est apôtre dans Pierre l'Ermite, tout est aussi intellectuel. Il a le visage carré comme un Alsacien mais un visage mobile, expressif, toujours en mouvement ; et l'œil est comme un diamant. Une tête de penseur et de poète ; et par-dessus le marché, il est prêtre du Seigneur, et il est « Pierre l'Ermite ! » Ses livres sont lus partout où l'on parle français, et l'on s'arrache *la Croix* tous les samedis pour lire son article hebdomadaire. Ah ! son article du samedi matin ! « C'est peut-être l'heure qui m'est la plus chère, a-t-il dit, que celle où j'écris cet article pour vous, lecteurs de *la Croix* qui me lirez demain à l'autre bout de la France. Je l'écris ordinairement le vendredi soir, vers onze heures ; c'est la seule heure de la journée où je puisse me trouver seul. Je me mets à ma table de travail et je me demande : « Qu'est-ce que le bon Dieu veut que j'écrive pour édifier mes bons lecteurs ? » Et quand j'ai trouvé la pensée que j'ai demandée à Dieu, je l'écris du

mieux que je peux, car c'est là la partie la plus douce de mon apostolat.»

Et il continue avec chaleur à développer cette pensée qui lui est chère : le sermon prêché dans l'église, c'est très bien, mais ça s'adresse au petit nombre et à un petit nombre qui est déjà bien disposé et tout converti. Tandis que le sermon écrit, que l'indifférent lira demain chez lui, à tête reposée, qui restera sur sa table, quelle force n'a-t-il pas sous sa forme attrayante, ce sermon ? Et Pierre l'Ermite s'échauffe, se dépêche, sourit, lance tout à coup une saillie, un badinage finement tourné, et l'auditoire applaudit et se tord ; car Pierre l'Ermite, c'est pour les catholiques français le héros, le grand homme littéraire, mais c'est aussi l'original, celui qu'on serait presque porté à traiter comme un grand enfant plein de génie, ayant toujours quelque bonne histoire à raconter et toujours prêt à en rire lui-même le premier.

J'ai, eu l'hiver dernier, le grand honneur de causer un instant avec Pierre l'Ermite, dans sa modeste chambre de Saint-Pierre de Chaillot, où il est vicaire. Une chambre grande comme la main, mais où il y a des portraits avec la signature autographe de Léon XIII, de Pie X, de François Coppée et d'autres. Et là-dedans, j'écoutais parler Pierre l'Ermite, qui parlait, qui marchait, qui cherchait, qui gesticulait ; car il ne tient pas en place et il est toujours pressé. Aussi, j'ai abrégé ma visite et je suis sorti de sa chambre, malgré un accueil fort aimable, comme si je sortais d'un sanctuaire. Allez donc déranger un homme qui va prendre sa plume, tout à l'heure, et causer familièrement avec les catholiques du monde entier !

CROQUIS CANADIENS

JOUR DE L'AN

---

31 décembre 1911.

Le matin du Jour de l'An, la campagne canadienne prend tout de suite un aspect inaccoutumé, et l'on sent que le jour qui vient de se lever n'est pas un jour ordinaire. Dès sept heures, à la porte des maisons à peine éveillées, on a entendu le bruit des pieds secouant vigoureusement la neige et tout gaiement le voisin est entré comme chez lui : « Allons, levez-vous, c'est le Jour de l'An, ce matin ! » Et il faut bien que le maître de la maison apparaisse aussi vite qu'il peut, pendant que la femme et les enfants s'habillent en hâte, là-haut. Le fils aîné, qui était déjà debout, rentre de l'étable où il vient de faire le « train » matinal des bons chevaux et des belles vaches embués de vapeur chaude. Et les souhaits annuels s'échangent, ponctués de la rare mais vigoureuse poignée de mains canadienne : « Je vous la souhaite bonne et heureuse », et pour peu que le visiteur soit d'humeur facétieuse, il ajoutera « et le paradis dans le ciel à la fin de vos jours », ce qui fera rire les femmes, qui arrivent à leur tour, et reçoivent l'obligatoire baiser du Jour de l'an. Et puis, comme il faut bien « mouiller ça », la bouteille de vin apparaît sur la table et l'on prend rapidement le petit verre en

disant poliment « A votre santé ! » Bientôt après, ayant ri et causé durant quelques minutes, on se séparera, le maître du logis accompagnant son visiteur chez le voisin, pendant que la mère et les grandes filles préparent le substantiel déjeuner de « pâté à la viande » et de « tête fromagée » qu'on n'aura que le temps de prendre avant d'atteler pour aller à la messe, qui est pour le moins à trois milles de distance.

Dans toutes les routes qui conduisent au village et à l'église les carrioles rouges ou vertes glissent au grand trot du meilleur cheval, sur la neige rude qui grince, entre les clôtures grises qui fuient, devant les maisons coquettes ou rustiques dont la cheminée laisse échapper un filet de fumée qui monte tout droit dans l'air froid. Assise près de sa mère au fond de la voiture, une petite sœur sur les genoux et un petit frère sur les pieds, placée en arrière des « hommes » qui conduisent le cheval non sans se frotter les oreilles de temps en temps, la grande sœur aux yeux vifs songe aux visiteurs qu'on aura dans la journée, et dont l'un, peut-être, lui est cher. Et elle sourit à son rêve, tout en relevant parfois la chaude crémone de laine qu'elle a enroulée autour de son cou, et qui retombe, lui laissant le bout du nez exposé au dard immédiat du froid sec et intense. Il serait vite gelé tout blanc, ce petit nez, et alors quelle compote durant deux ou trois jours ! Elle relève aussi de temps en temps la « peau de carriole » en bison, qui coupe le vent, mais quelle couleur elle aura tout de même aux joues tout à l'heure, lorsqu'à la porte de l'église elle descendra de voiture ! A coté de sa mère, elle passera modestement au milieu des hommes bruyants et gais qui se souhaitent la bonne

année à tour de bras : elle passera, souriante comme la jeunesse, l'œil intelligent et clair, la démarche solide et empreinte de l'inconsciente dignité de la chrétienne, orgueil de ses parents, reine et esclave bientôt d'un jeune foyer, digne et vaillante fille, en un mot, d'un peuple naissant qui a besoin, pour vaincre et pour vivre, de la fécondité toute biblique de cette femme selon l'Evangile qu'est l'épouse canadienne-française.

ONZIEME LETTRE

LE CULTE DES MORTS. — LE PÈRE-LACHAISE. — LES CHAPELLES FUNÉRAIRES. — QUE SERT A L'HOMME DE VENDRE DU CHOCOLAT? — LE MONUMENT A FÉLIX FAURE. — LE SAULE DE MUSSET. — JULES FOURNIER PARISIEN.

Paris, 8 novembre 1910.

Paris, qui fait toujours bien les choses, a célébré dignement la fête de la Toussaint et celle des Morts. Les églises ont vu des foules nombreuses et recueillies ; car c'est l'une des plus belles caractéristiques du peuple français que le souvenir qu'il garde à ses morts et le culte qu'il leur porte. Tous les voyageurs ont remarqué avec quel respect on salue, même dans les rues les plus affairées de Paris, le passage d'un convoi funèbre ; pas un homme qui n'enlève complètement son chapeau, que ce soit le haut de forme du banquier, le simple « melon » de l'employé, la casquette de Gavroche ou le cuir bouilli du cocher; et l'on voit se signer rapidement des jeunes dames dont la toilette un peu voyante n'annonçait pas tant de dévotion.

Dans l'après-midi du Jour des Morts, je suis allé, avec des milliers de personnes, faire une visite au cimetière du Père-Lachaise, qui est situé, comme on sait, à l'autre bout de la ville. Sous les hautes murailles qui entourent le cimetière. les marchandes de fleurs avaient ouvert leurs éventaires, et c'était une

foison de roses pâles, de bruyères, et de chrysanthèmes. Chacun en achetait sa provision avant d'entrer, de sorte que bien rares étaient les tombes qui n'avaient pas leur couronne ou leur bouquet, symbole de souvenir et de regret.

Ce qui distingue surtout celui-ci de nos cimetières canadiens, c'est l'usage, qui est général ici, d'élever des chapelles sur les terrains mortuaires ; le plus souvent ce sont de petites maisons en pierre grise, dans lesquelles on a déposé sur un autel des statues, des ornements, ou bien un portrait de la personne défunte. Les plus grandes contiennent souvent un prie-Dieu, et il y en a, comme celle de la famille Menier, le riche propriétaire de l'île d'Anticosti, qui sont presque aussi grandes qu'une petite église de campagne, et sur lesquelles l'art de la sculpture s'est exercé pieusement et librement. Tout de même, c'est un peu suggestif que de voir ainsi la maison funèbre où nous attendent nos ancêtres, et j'imagine que M. Henri Menier aime mieux promener ses millions dans son beau yacht, par toutes les mers du monde, que de venir s'assurer de temps en temps si la maison est toujours là, si sa place est toujours prête, et s'il n'y a [illegible]op de courants d'air dans l'appartement... Brrr . Que sert à l'homme de vendre du chocolat à tout l'univers ?...

Il y a aussi des monuments funèbres en grand nombre ; on s'arrête avec curiosité près de celui du Président Félix Faure, qui est représenté couché dans ses habits d'apparat, enveloppé dans les plis du drapeau français ; tout cela est en bronze et d'un effet très impressionnant. Mais ce qui l'est plus encore, c'est le simple monument du chantre des

« Nuits », Alfred de Musset. Le buste du poète est taillé dans le marbre, et sur le socle en pierre sont gravés les vers tristes et beaux d'un de ses poèmes les plus connus :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière ;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Par une pieuse pensée, on s'est conformé au vœu du poète, et un saule pleureur étend ses feuilles effilées sur la tombe et le monument ; et on ne peut guère regarder sans émotion cet arbre « prévu » dans les rêveries tristes de ce grand poète qui eut le malheur de n'avoir point la foi, cette foi précieuse, qui soutient les faibles, et qui ennoblit le génie en lui donnant sa raison d'être et en fournissant un but à ses envolées les plus sublimes. Musset, qu'on admire partout, et qu'on aime en France jusqu'à l'exagération, fut certes un grand poète, mais il donna une preuve nouvelle que le talent et le génie ne suffisent pas à rendre l'homme heureux, et que les chants les plus lyriques n'égalent pas en beauté le geste de l'homme d'État proclamant fièrement son attachement à l'Église de Dieu, ou celui plus simple, et aussi noble, du père de famille qui se met humblement à genoux, le soir, pour remercier Dieu de lui avoir donné son pain quotidien et celui de ses enfants.

Longtemps j'ai erré parmi les chapelles funéraires aux portes ornées de bouquets ou de couronnes ; longtemps j'ai regardé les monuments, dont l'un,

espèce de bas-relief vigoureux et macabre, m'a causé un frisson instinctif dont je me sens encore. Car il il y a là, vers le centre du cimetière, une composition en pierre représentant une vingtaine de morts de tout âge attendant leur tour pour paraître au jugement particulier, qui fait frémir ; c'est du reste, le chef-d'œuvre du sculpteur Bartholomé. Les mots « Aux Morts ! » lui servent à la fois de dédicace et de funèbre explication.

***

M. Jules Fournier est un de ces Canadiens qui ne semblent jamais surpris de rien. Voilà deux ou trois fois qu'il vient en France cette année ; et pensez-vous qu'il arrive à grand fracas, en criant bonjour à ses amis du haut du péristyle de la gare Saint-Lazare ? Croyez-vous qu'il arrive tout ému et qu'il raconte que la « Lorraine » a failli vingt fois couler bas, ou que le juge Cimon était à bord ? Pas du tout, vous ne connaissez pas Jules Fournier et vous lui prêtez un lyrisme qui n'est pas son fait. Au contraire. On l'a vu arriver au Commissariat, le printemps dernier, tranquille, calme et presque silencieux ; je crois bien qu'il a serré la main à ces messieurs, mais ce n'est pas certain ; il s'est mis à lire les journaux ; on aurait dit qu'il avait toujours demeuré à Paris, qu'il était un habitué du

« Café que tient Riche »

comme a dit le poète ; que le Boul'Mich' n'avait jamais eu de secret pour lui, que les embûches de la

place du Hâvre étaient du petit lait, et que l'autobus Batignolles-Montparnasse n'avait jamais écrasé personne. Un vrai Parisien. — Bourassa ? Connais pas. — Le shérif Langelier ? Pas inscrit dans le Bottin.

Il disparut un jour sans crier gare, et revint au bout d'un mois, calme, lent et réfléchi. On apprit par les journaux qu'il avait visité Lyon, Bordeaux et Marseille, et qu'il revenait pour interviewer Rochefort et Pataud, ce qui fut fait. Après quoi, il annonça négligemment qu'il partait pour Montréal. Et nous fûmes six semaines — ou six mois — sans le voir. Mais les « *Echos et Commentaires* » de *la Patrie* faisaient du feu ! Et il est arrivé, hier, en demandant une cigarette à son plus proche voisin, Pas d'effusions ni d'exclamations ; il prend, comme on dit en anglais, *everything for granted* ; au lieu de vous sauter au cou, quand il arrive de l'autre côté du monde, il vous demande une allumette ! Il traverse l'univers sans émotion. Il est arrivé, hier, de Montréal, et je le soupçonne d'être en ce moment en route pour Madrid ou Saint-Pétersbourg ; à moins que ce ne soit pour Saint-Pierre-les-Becquets ou Saint-Jacques-de-l'Achigan ; car il n'y a qu'un endroit où il ne va pas volontiers : Québec ! Tant il est vrai qu'il est aussi mauvais Québécois que bon Parisien !

DOUZIÈME LETTRE

LA BOUCANE. — L'HONORABLE M. P.-E. LEBLANC. — M. DASTOUS, PRÉSIDENT. — UNE ÉLECTION MOUVEMENTÉE. — LES CANADIENS A PARIS.

Paris, 12 novembre 1910.

La réunion mensuelle de la Boucane a eu lieu samedi dernier, dans une des salles du Café Voltaire, place de l'Odéon. C'est toujours avec plaisir qu'on se rend aux réunions de la Boucane ; d'abord, pour y rencontrer des compatriotes, et puis l'on est toujours un peu impressionné, aussi, par le souvenir des nombreux Canadiens qui s'y rendaient, comme aujourd'hui, il y a dix, quinze et même vingt ans, car notre b nne association canadienne de Paris compte exactement, paraît-il, vingt-deux ans d'existence. Je songeais à tout cela, hier soir, en arrivant près du Café en question, qui n'a heureusement de voltairien que le nom, et je m'aperçus vite que je ne serais pas le premier arrivé, car deux ou trois groupes se tenaient déjà à la porte. C'étaient bien des Canadiens, et il n'y avait pas à en douter par leur conversation, car quelqu'un venait d'annoncer que l'édition parisienne du *New-York Herald* publiait ce soir un portrait de Sir Wilfrid Laurier, en même temps que la nouvelle de la victoire du candidat nationaliste dans Drummond-Arthabaska ; il n'en fallait pas plus pour donner lieu à une conver-

sation animée, et chacun défendait soit le gouvernement, soit les nationalistes, tant il est vrai que nous aimons la politique et que le Canadien est toujours prêt à donner son idée sur la manière de gouverner le pays.

Une agréable surprise nous était réservée pour ce soir-là. Quand tout le monde fut monté dans la salle des réunions, nous apprîmes que nous aurions dans quelques instants la visite d'un homme politique canadien. En effet, vers neuf heures, l'honorable M. P.-E. LeBlanc, ancien Président de la Chambre, à Québec, fit son entrée, accompagné de M. Eugène Berthiaume et de M. LeNoblet Duplessis, le nouveau correspondant de *la Presse* à Paris. M. LeBlanc fut présenté à chacun des membres présents, et durant une demi-heure, on s'occupa consciencieusement à vider des « bocks », tout en causant amicalement et surtout en faisant de la « boucane.»

Vers dix heures, après que le secrétaire eût fait, comme d'habitude, circuler l'historique registre des signatures devant chacun des membres, le Président, M. L.-Théo. Dubé, artiste-peintre, se leva et souhaita en termes heureux la bienvenue à l'honorable M. LeBlanc ; puis il continua en déclarant, au grand regret de l'assemblée, qu'un long voyage qu'il doit entreprendre prochainement l'oblige à donner sa démission de président de la Boucane, poste qu'il occupe depuis janvier dernier. Suivant un usage reconnu de notre association, qui permet au Président sortant de nommer son successeur, M. Dubé proposa, secondé par le Dr J.-J.-A. Labrecque, que M. J.-E.-M. Robert, gérant de la Banque Nationale,

fût nommé de nouveau à ce poste, qu'il a occupé avec tant de succès et de distinction l'année dernière.

Cette proposition fut reçue avec enthousiasme, mais M. Robert, tout en remerciant le proposeur et le secondeur de leurs paroles aimables, déclara qu'il lui était absolument impossible, en raison de ses occupations qui deviennent de jour en jour plus considérables, d'accepter la position qu'on lui offrait. Et malgré les instances de ses amis, dirigés à la bataille par le vaillant Dr Labrecque et appuyés par l'artillerie de l'honorable M. LeBlanc, qui se souvient encore de ses qualités de « debater », M. Robert demeura fermement retranché dans sa décision.

Il est alors proposé par M. LeNoblet Duplessis, secondé par MM. E. Berthiaume et Émile Bélanger, que la présidence soit offerte à M. F. G. Dastous, le populaire représentant de la maison Fairchild, de New-York. M. Dastous, qui ne s'attendait pas à cette pierre dans son jardin, dit qu'il regrette que ses occupations ne lui permettent pas d'accepter, et termine en proposant M. LeNoblet Duplessis, motion qui est secondée par M. Robert.

Ici, je renonce à transmettre à la postérité le récit véridique et précis des flots d'éloquence qui envahirent les voûtes paisibles de la salle ; je n'en indiquerai que la marche générale, comme dans un grand paysage on remarque plutôt la crête des montagnes que la multitude des brins d'herbes qui tapissent les vallons et les collines.

Il y eut discours à l'emporte-pièce par M. Duplessis, qui trouve moyen dans la même période de refuser pour lui-même, d'insister sur sa motion en

faveur de M. Dastous et d'appeler l'honorable M. LeBlanc à son secours. Et l'on entend tour-à-tour ou tous ensemble, M. Dastous, M. Dubé, M. Berthiaume, et ça ressemble de plus en plus à l'assemblée de Drummondville. Heureusement que l'honorable M. LeBlanc en a vu bien d'autres,et pour répondre aux paroles aimables de l'un des orateurs, il nous donne, durant plus d'un quart d'heure, une jolie improvisation, tour-à-tour sérieuse ou badine, qui est religieusement écoutée et chaleureusement applaudie. Il nous encourage à assister régulièrement aux séances de la Boucane, qui donne aux Canadiens de Paris l'occasion de se rencontrer et de fraterniser en parlant du pays absent. Il nous conseille de faire un recensement aussi complet que possible des Canadiens qui sont établis à Paris, de même que de travailler tous ensemble à donner un cachet encore plus attrayant et plus utile à nos réunions, afin d'y attirer toute la colonie. N'oublions pas, dit-il, que malgré notre descendance, nous ne sommes pas exactement des Français ; nous ne sommes pas non plus des Anglais, malgré ce qu'en disent les employés de la Préfecture de police : nous sommes des Canadiens, et n'ayons pas peur de nous affirmer comme tels. Et la Société si éminemment canadienne de la « Boucane » peut vous aider beaucoup à vous affirmer et à vous faire mieux connaître à Paris. Et M. LeBlanc termine son joli discours en félicitant M. Dastous de son élection. qui honore la Boucane, et qui est bien de nature à la faire avancer dans les voies de la prospérité.

M. Dastous, qui avait oublié l'élection durant ce temps, essaie bien encore un peu d'éloigner cette

coupe de ses lèvres, mais ses électeurs lui forcent la main et il doit terminer son petit discours par un mot de remerciements et une promesse bien superflue qu'il fera de son mieux. Et l'assemblée se termine sur un vote de remerciements offert avec enthousiasme à l'ex-président, M. Dubé, qui ne s'est pas ménagé durant près d'une année pour assurer la prospérité et le succès de la Boucane.

Au cours de son allocution, M. LeBlanc ayant suggéré que l'on pourrait demander au gouvernement fédéral de prêter ses futurs appartements pour nos réunions mensuelles, ce qui permettrait de donner un cachet plus sérieux et plus efficace, un membre fit la réflexion que si l'on changeait l'esprit familier et intime qui a toujours animé la Boucane, il sera peut-être nécessaire d'en changer également le nom, qui répondra peut-être moins bien au nouvel esprit qui règnera, esprit plus officiel, plus sévère et moins sans cérémonie. Cette réflexion donna occasion à M. LeBlanc de déclarer que, pour sa part, il trouve qu'aucun autre nom ne saurait avoir une saveur si franchement canadienne et qu'il serait peiné de voir notre association prendre une autre appellation. Parlant dans le même sens, M. Dubé, qui est un vieux Parisien, rappela que lorsque la Boucane fut fondée, il y a vingt-deux ans, MM. Hébert, Saint-Charles, Larose, Gill et lui-même cherchèrent longtemps avant de trouver un mot approprié pour désigner la nouvelle société ; et lorsque le mot « Boucane » leur vint à l'esprit, ils l'adoptèrent d'enthousiasme, trouvant qu'il rendait exactement l'idée qui les animait en groupant ainsi les Canadiens de Paris.

Je suis sûr que tous les Canadiens qui ont passé

par Paris, qu'ils s'appellent Philippe Hébert ou Achille Paquet, Adolphe Marcoux ou Edgar Lemieux, seront de l'avis de MM. LeBlanc et Dubé et de tout le monde ici, à savoir qu'il faut que la Boucane reste la Boucane, c'est-à-dire l'un des plus chers souvenirs que l'on rapporte de Paris ; souvenir de bonne camaraderie, de bière blonde Karcher, de tabac « canayen » passé en contrebande, et de bonne grosse boucane manufacturée sur place en devisant des mérites respectifs des hôpitaux Saint-Joseph et de Laënnec.

Les personnes suivantes ont signé le registre de la Boucane :

P.-E. LeBlanc, Achille Fréchette, I. S. O., Ls.-Ph. Désy, M. D., Paul Coutlée, Dr A. Duquette. Arthur Magnan, L.-Théo. Dubé, J.-E.-A. Campbell, F.-G. Dastous, J.-E.-M. Robert, Rud. Paradis, Eug. Berthiaume, J.-J.-A. Labrecque, Émile Bélanger, Alf. Laliberté, F.-X. LeNoblet Duplessis, Adolphe Drouin, M. D., André Poulin, M. D., G.-L. Bélanger, M. D., Ernest Bilodeau, A.-P.-R. Landry, M. D., J.-A.-C. Riopel, M. D.

TREIZIEME LETTRE

L'UNIVERSITÉ DE LILLE. — BEAU SUCCÈS D'UN CANADIEN. — LES FRANÇAIS AU CANADA. — M. L'ABBÉ J.-T. NADEAU.

Paris, 15 novembre 1910.

Je viens de lire, comme chaque semaine, mon *Figaro* du samedi. C'est une de mes plus chères habitudes que d'acheter, chaque samedi matin, *le Figaro* et son Supplément littéraire, de même que *la Croix* qui contient ce jour-là l'article de Pierre l'Ermite. C'est là une débauche hebdomadaire qui me coûte trois sous ; elle me console à peu de frais de la privation du *Correspondant*, qui en coûte cinquante et que je lirai peut-être quand je serai au ciel ; car mon rêve le plus cher a toujours été de compter parmi les abonnés du *Correspondant* ; mais les rêves les plus chers ne sont pas toujours ceux qu'on réalise le plus facilement. Et quand *le Correspondant* me regarde ironiquement du haut de ses deux francs cinquante, je lève le nez pour me consoler, et s'il m'arrive d'apercevoir en l'air la tête de la Tour Eiffel, je me dis qu'après tout je suis à Paris, ce qui est déjà quelque chose, et que Guillaume II n'en pourra jamais dire autant. Je suis donc plus heureux qu'un empereur, c'est entendu ; mais cela ne m'exempte pas de vous expliquer pourquoi je parle ce soir du *Figaro*.

Le Figaro rapporte avec fidélité les détails des grandes fêtes catholiques qui viennent d'avoir lieu à Lille. Chaque année, les catholiques des départements du Nord se réunissent à Lille en un grand Congrès ; et c'est au cours de ce congrès qu'a lieu ce qu'on appelle « la séance solennelle de rentrée des Facultés ». Comme on le sait, l'Université de Lille, qui est une des plus grandes de l'Europe, compte dans son sein toutes les Facultés réunies ; c'est-à-dire qu'on y peut apprendre à fond aussi bien la médecine que la philosophie, le droit que la théologie : toutes les professions, en un mot, assemblement complet qui ne se rencontre dans aucune des autres universités françaises. C'est dire l'importance de cette œuvre qui forme pour ainsi dire une ville dans la ville de Lille. Or, à la fin de chaque année universitaire, les élèves passent bien des exmens, comme c'est l'usage partout, mais les résultats n'en sont connus, et les récompenses n'en sont décernées, qu'à la rentrée, soit au commencement de novembre suivant. C'est ce qui a eu lieu jeudi dernier, comme le rapporte l'envoyé spécial du *Figaro*, que je cite brièvement :

« Il est de tradition d'intercaler dans le Congrès des catholiques du Nord, qui se réunit à Lille chaque année, sous la présidence des évêques de la province ecclésiastique de Cambrai, la séance solennelle de rentrée des Facultés libres. Cette solennité trouve naturellement sa place en des assises qui sont comme une vaste revue des forces religieuses. Elle s'est déroulée aujourd'hui au lieu même des séances du congrès, dans la vaste salle Ozanam, trop petite pour contenir la foule des congressistes et des amis

de cette Université dont les catholiques du Nord sont si justement fiers ; elle a été présidée par Mgr Delamaire, l'éminent archevêque coadjuteur de Cambrai, et Mgr Chollet, l'année dernière encore professeur à la Faculté de théologie de Lille, et que le Pape nommait, il y a quelques mois, à l'évêché de Verdun.»

D'après des renseignements personnels que j'ai obtenus pour le bénéfice de *l'Action Sociale* le spectacle que présentait la grande estrade, réservée au clergé et aux savants professeurs des diverses Facultés, était aussi intéressant que pittoresque. En effet, il est de tradition que tous les professeurs, et ils sont plus d'une centaine, revêtent à cette occasion les propres costumes que portaient, au quinzième siècle, les professeurs de l'Université de Cambrai, mère de celle de Lille. Cela forme, paraît-il, un assemblage de manteaux de couleurs et de chapeaux solennels qui rappelle un peu les « pageants » qu'on vit à Québec il y a trois ans. Dans cet attirail archaïque et impressionnant, on a procédé à la distribution des diplômes et des récompenses aux plus brillants élèves. Croiriez-vous que l'un de ceux qui se sont le plus distingués,cette année,était justement un Canadien ? Mais oui, parfaitement, un vrai Canadien du comté, et même du collège de Lévis, cher à Louis Fréchette. J'ai nommé M. l'abbé Jean-Thomas Nadeau, qui étudie à Lille depuis un an et qui a bel et bien décroché la médaille d'argent de la Faculté des Belles-Lettres, au nez et à la barbe de ses concurrents français. Cela a même causé un vif mouvement de curiosité et de sympathie dans la salle, et le Recteur de l'Université n'a pu s'empêcher

d'avoir un mot aimable de félicitations pour le Canada et le vaillant jeune Canadien. Je donnerais quelque chose, moi, pour avoir été témoin de cette évocation flatteuse de notre pays, et je suis sûr que tous mes lecteurs, à qui j'avais hâte d'en faire part, partageront mon avis et uniront leurs félicitations à celles, chaleureuse . que j'ai déjà offertes à notre vaillant et distingué compatriote.

M. l'abbé Nadeau retournera, l'anné prochaine, je crois, à son cher collège de Lévis, où il sera professeur. Ses élèves ne seront pas à plaindre, s'il a le temps de leur raconter tout ce qu'il a vu en Europe, car le jeune abbé a employé ses vacances de l'été dernier d'une façon active et qui ne laisse pas de doute sur la solidité de sa constitution. En trois mois, il a visité la Belgique, l'Allemagne et la Suisse, et traversé ensuite rapidement l'Italie, qu'il connaissait déjà, pour aller rejoindre à Naples quelques compatriotes se rendant en pèlerinage aux Lieux-Saints. Avec ceux-ci, parmi lesquels se trouvaient M. l'abbé Jos. Dufour, de Chicoutimi, et M. l'abbé Courtemanche, de Joliette, il visita successivement Constantinople, la Turquie et les côtes de l'Asie Mineure, puis l'île de Rhodes,où l'on voit encore des vestiges de l'historique Colosse sous lequel passaient les vaisseaux de commerce de Tyr, ou de Venise, ou de la Baie-Saint-Paul, car je commence à me perdre dans ces antiquités. Puis, rendu au Caire, M. Nadeau se sépara de ses amis qui rentrèrent à Rome, et il passa une douzaine de jours en Egypte et en Grèce, étudiant sur place l'histoire de ces pays, et se transportant même jusqu'à l'endroit où fut livrée

la bataille des Thermopyles, où Léonidas avec seulement trois cents hommes, comme notre Salaberry à Châteauguay, tint tête glorieusement à toute une armée.

On voit que ce jeune et studieux professeur ne manquera pas de matériaux, l'année prochaine, pour enseigner le grec et le latin aux jeunes Lévisiens. Son succès dans les études aura prouvé, une fois de plus, qu'il n'y a rien à l'épreuve d'un Canadien de talent, qui s'est mis dans la tête de réussir. Car que ce soit à Lille ou à Rome, à Birmingham ou à Fribourg : « Le Canadien grandit en espérant ! »

CROQUIS CANADIENS

LE MAITRE DE POSTE

---

21 janvier 1912

Le bureau de poste était tout vieux et tout gris, mais je crois que le maître de poste était plus vieux encore. Il avait les cheveux et la barbe tout blancs, et de bons yeux qui ne savaient pas se fâcher. Et il travaillait tout le temps. Si on allait au bureau dès le matin, on l'apercevait par son guichet, assis à sa table et frappant à grands coups sur ses lettres : « Pan ! Pan ! » Et pour s[illegible] les yeux, il regardait de temps en temps par la fenêtre la plaine immense du lac, bleue l'été, blanche l'hiver, qui commençait tout auprès du bureau de poste, de l'autre côté du « chemin du roi ».

Vers dix heures arrivait en voiture le courrier de « par en haut », celui des paroisses qui n'ont point encore le chemin de fer : Saint-Félicien, Normandin, Albanel, etc. Le vieux ouvrait sa petite porte, entrait les gros sacs à force de bras et les ouvrait, d'un coup sec, avec la clef du gouvernement ; puis il commençait son triage, tout en se parlant à lui-même machinalement : « Voyons voir ! Voyons voir ! » Après quoi il inscrivait dans le régistre les lettres recommandées. Combien de fois ne lui ai-je pas aidé dans ce travail, car j'étais un client quotidien, et c'était devenu une vraie paire

d'amis que le vieux maître de poste et le jeune commis de la banque.

Mais c'est le dimanche matin qu'il y avait de la besogne! Le courrier de Québec arrivait par le train de six heures et il fallait bien débrouiller tout cela pour la fin de la messe de huit heures. Et c'était dans le bureau un roulement de « pan! pan! » à tout casser. Dans les cases numérotées les lettres s'empilaient bellement: « Voyons voir! » et de son côté la vieille Madame Dumais venait à la rescousse et déficelait prestement journaux et catalogues, plaçant d'ici, de là, la « Presse », le « Soleil », le « Progrès du Saguenay », le « Colon du Lac Saint-Jean » ou le « Journal d'Agriculture »; et voilà, ils *pouvaient venir maintenant.*

Ils ne tardaient guère, en effet, et le maître de poste n'avait pas encore lancé par le guichet, en criant « Pointe-Bleue », le sac destiné au bureau voisin de la Réserve des Sauvages, que le public envahissait déjà le petit bureau. Et c'était un bourdonnement de conversations bruyantes et gaies, qui ne cessait que lorsque le vieillard réclamait le silence et se mettait à appeler à haute voix les noms de ceux qui n'avaient pas leur case particulière: « Joseph Bouchard, Marie Bertrand, Léon Banville, Arthur Audet, François Lapointe, etc.»

A dix heures moins le quart, on fermait les portes et les deux vieux partaient pour la messe, le plus souvent en compagnie de leurs filles et de leurs gendres qui s'étaient arrêtés les prendre. Le vieux bureau de poste restait alors vide et silencieux, et j'imagine qu'il repassait en lui-même le souvenir de ses trente années de carrière, et qu'il se demandait un peu tristement si cela durerait encore bien longtemps. Car ils étaient bien vieux tous les deux, maintenant, le bureau de poste et

le maître de poste ; ils ne travaillaient plus ni aussi vite ni aussi sûrement que jadis ; et le public ingrat commençait à murmurer...

Hélas ! Il vint un jour où cela n'allait plus du tout, bien que le vieux fonctionnaire ne voulût pas s'en apercevoir. Et il fallut confier sa tâche à des mains plus jeunes. On transporta ailleurs les timbres officiels, et le courrier de « par en haut » ne vint plus, tous les jours, par le chemin du roi qui longe le lac. Les vieilles cases alphabétiques restèrent vides et poussiéreuses, et le vieux maître de poste, devenu inutile et désœuvré, n'alla plus dans son bureau parce que cela lui faisait deuil. Et de n'y plus aller, il mourut, un soir, en regardant par la fenêtre qui donne sur le lac.

QUATORZIEME LETTRE

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE MONTRÉAL.—BELLE CONFÉRENCE. — M. LE CHANOINE COUGET. —

Paris, décembre 1910.

— J'ai eu, la semaine dernière, la bonne fortune de passer une soirée au Canada : j'ai même assisté au Congrès Eucharistique de Montréal, et j'en ai suivi l'historique procession sans la moindre fatigue. Il est vrai que j'étais assis dans un confortable fauteuil, et que c'est en projections lumineuses que j'ai fait connaissance avec le Reposoir de la Montagne et l'arc de blé du Manitoba et de la Saskatchewan (Dieu vous bénisse !) Et vous avez deviné que j'ai assisté à une conférence donnée par un congressiste, et non des moins distingués.

J'avais lu la veille, dans *La Croix* que Monsieur le chanoine Couget, de l'Archevêché de Paris, devait donner le lendemain une conférence intitulée « Impressions d'un congressiste de Montréal », au Cercle des Francs-Bourgeois, rue Saint-Antoine. Vous pensez si je me décidai sans retard à y assister. Et le jeudi soir en question, je me dirigeai par voie directe et souterraine, via le « Métro », vers la rue Saint-Antoine, chère autrefois au général Bonaparte. Là, je trouvai sans trop de peine le local en question, et, après une entrevue éloquente avec le concierge, je m'acheminai sous ma propre vapeur jusque dans

le grand « Salon Doré », où je savais que devait avoir lieu la conférence. Et ce n'est que lorsque je fus définitivement installé, que je constatai que j'étais à peu près le seul auditeur qui fût encore arrivé ; mais un instant après vinrent tous ensemble une centaine de jeunes gens, et je m'aperçus, non sans confusion, que cette causerie était privée, qu'elle était destinée aux seuls membres de l'association en question, et qu'en un mot j'allais assister à une fête à laquelle personne ne m'avait invité. Il ne me restait donc qu'à m'en aller, ou à me dissimuler parmi les membres du Cercle, dont aucun ne me connaissait, et je m'arrêtai à ce dernier parti, comptant n'être pas remarqué dans cette foule, et voulant malgré tout entendre parler du Canada.

Et je vous laisse à penser ma surprise et ma gêne lorsque je m'aperçus que le révérend aumônier du Cercle, qui venait d'entrer avec le conférencier, me souriait et me faisait signe de la main ! J'étais reconnu, et je ne pouvais pourtant pas expliquer pardessus six rangées de personnes que je ne l'avais pas fait exprès. Monsieur l'aumônier est un aimable prêtre que j'avais rencontré ailleurs quelques jours auparavant, sans savoir le moins du monde qu'il fût un « Franc-Bourgeois » ; et j'étais venu comme un étourdi me jeter juste dans ses bras... bienveillants et paternels, heureusement. Je ne pus donc pour l'instant que le saluer respectueusement de loin, et la conférence commença.

Grand, fort et distingué, l'air souriant, M. le chanoine Couget déclara en commençant qu'il ne s'agissait pas à proprement parler d'une conférence, mais plutôt d'une simple causerie amicale, illustrée

de projections. En effet, un opérateur faisait défiler sur une grande toile des vues diverses que l'orâteur expliquait à mesure avec force détails précis et intéressants. C'est ainsi, que j'assistai au départ de Liverpool de l'*Empress of Ireland*, que je reconnus non sans émotion pour l'avoir rencontrée souvent à Québec dans la rue Saint-Jean..., à moins que ce ne soit plutôt à la Basse-Ville, car ma mémoire n'est pas sûre. Puis ce fut l'arrivée à Rimouski, où l'on voit Mgr Bruchési s'embarquant pour souhaiter la bienvenue à ses augustes invités. Et ainsi de suite jusqu'à Montréal. Et je vous assure que M. le chanoine avait en moi un auditeur attentif et ému ; je reconnaissais en effet les paysages bien avant qu'il eût commencé à les expliquer à ses jeunes auditeurs, eux-mêmes très intéressés et très sympathiques ; j'ai même reconnu certaines personnes dans le défilé de la procession, entre autres l'honorable M. P.-E. LeBlanc, dont la haute stature se détachait nettement du groupe des avocats en toge et en tricorne.

Et, soit dit entre nous et sans que personne nous entende, j'ai peut-être été le seul de tout l'auditoire à comprendre la signification exacte de deux mots qui se détachaient nettement, eux aussi, dans les fenêtres ou sur la muraille de plusieurs des édifices reproduits par la photographie : au-dessus de la tête des fillettes vêtues de blanc, en arrière des défenseurs des intérêts de la veuve et de l'orphelin, vis-à-vis les représentants du Gouvernement, aux alentours des Chevaliers de Colomb, partout ! Deux mots, brefs et familiers : « Sweet Caporal » !

J'aurais tort de leur en vouloir, ce sont peut-être

eux qui ont le plus contribué à me donner l'impression que j'étais réellement « chez nous » !

Monsieur le chanoine Couget n'a eu, du reste, que des paroles aimables à l'adresse des Canadiens, dont il a retracé en quelques mots l'histoire et décrit les luttes. Il a aussi indiqué les grandes lignes des questions de langues qui agitent actuellement notre pays, et il n'a pas caché son admiration pour l'énergie avec laquelle nous défendons nos droits attaqués. Et lorsque, quelques instants après, on projeta sur la toile la reproduction d'un arc du Congrès avec la devise habituelle : « Notre langue et nos lois », il y eut dans toute la salle un tonnerre d'applaudissements qui allait à notre peuple tout entier, et moi qui étais là, tout seul de ma race, je vous promets que j'ai ressenti là une émotion que je n'oublierai pas de sitôt.

Je n'ai pas manqué d'aller, après la conférence, remercier l'aimable conférencier de sa bienveillance et de ses bonnes paroles. Et j'ai été heureux d'apprendre de lui qu'il connaît très bien *l'Action Sociale*, à qui il a même rendu visite, lors de son passage à Québec.

Monsieur l'abbé Jubault, le distingué aumônier du Cercle, avait exprimé le souhait, en remerciant en termes très choisis le conférencier, qu'il continuât ses voyages avec les Congrès Eucharistiques de l'avenir, pour en faire, comme cette fois, des récits extrêmement intéressants. Moi, si l'on me permettait cette variante, je souhaiterais plutôt que Monsieur le chanoine Couget retourne encore au Canada ; car, dit un proverbe canadien, « des bons amis, on n'en a jamais trop ».

QUINZIÈME LETTRE

NOEL A SAINT-SULPICE. — LA MESSE DE MINUIT. — BONNE ET HEUREUSE ANNÉE.

Paris, décembre 1910.

Et voilà Noël passé, encore une fois ! Passé au son clair et touchant des cloches de la Messe de Minuit, passé au son familier des vieux cantiques. qui rappellent tant de souvenirs, et qui sont comme la voix des ancêtres nous parlant affectueusement à travers la mort et à travers les siècles. Car nos vieux cantiques de Noël sont plus vieux que le plus âgé des Canadiens ; on les chantait déjà lors de la fondation de Québec, M. Myrand est là pour en témoigner, et on les chantait bien avant cela en France. Je crois même qu'on les y a tellement chantés, jadis, que c'est pour cela qu'on ne veut plus nous les faire entendre dans les églises de Paris.

Cette année, j'ai voulu entendre la Messe de Minuit à l'église Saint-Sulpice, qui dresse sur la rive gauche sa masse énorme et imposante. J'avais même décidé de monter à l'orgue, pour mieux voir et mieux entendre ; ce n'était pas une mince entreprise, car à Noël les églises de Paris sont remplies à déborder. Un prêtre m'a même raconté qu'étant invité l'année dernière à occuper une place au chœur, il arriva à l'église vers minuit moins le quart, mais que la foule était déjà si grande qu'il lui fut impossible

de la traverser pour se rendre à l'autel, et qu'il dut entendre la messe debout à l'arrière de l'église. Comme on le voit, il faut s'y prendre de bonne heure par ici pour aller à la messe, et c'était assez hardi de ma part de prétendre aller m'installer à l'orgue, où l'on n'est admis que muni d'une carte d'invitation. Mais quand un Canadien a quelque chose dans la tête...

Je réussis à trouver une petite porte en bois marqué : « Escalier des orgues », et je m'engageai bravement dans un étroit escalier de pierre, qui monte et qui tourne et qui tourne et qui monte, comme dans la chanson de Botrel ; je montai même tellement que je montai trop haut. Et je me trouvai à cent pieds de terre, dans une chambre nue, à peine éclairée par une vieille lampe électrique, et habitée par un vieil homme aussi poussiéreux que son entourage, qui regardait par terre en se balançant sur les deux pieds d'arrière de sa chaise. A quoi songent les vieux souffleurs ?

— Le chemin de l'orgue, s'il vous plaît, demandai-je, tout essoufflé.

— Ah ! mais vous l'avez dépassé, me répondit le vieux ; c'est à la grille, un peu plus bas.

— Merci! je redescends ; et... vous pensez qu'on va me laisser entrer ?

— Ah ! ça, ça dépend, si vous avez une permission de Monsieur Widor.

M. Widor, de Saint-Sulpice, est peut-être l'organiste le plus connu de Paris, et c'est une autorité musicale incontestée ; mais je ne l'avais jamais vu de ma vie, et à ce moment je commençai à douter

du succès de mon entreprise. Je fis comme Barbasson : j'eus peur ! Tout de même, je redescendis les dix ou douze marches que j'avais escaladées en trop, et j'allais arriver à la grille en question, quand j'y aperçus un monsieur français, accompagné de quelques dames américaines, et qui parlementait pour l'instant avec le gardien d'icelle, qui refusait de la lui ouvrir.

— Attendez M. Widor. Quand il arrivera, s'il veut vous laisser entrer, ça va bien.

Et ce gardien ajouta, avec l'inimitable phraséologie du peuple parisien :

— Je vous laisserais entrer, je perdrais ma place. Et puis, vous savez, c'est pas la peine de faire du potin, il va être là dans un petit quart d'heure.

« Bon, me dis-je, en moi-même, voilà mon affaire qui prend une bonne tournure. Ce monsieur dit qu'il connaît bien M. Widor, il va lui demander une permission pour toute sa « *crowd* », et je vais passer par-dessus le marché, comme le treizième pain de la douzaine.»

Et je m'assis sur les vieilles marches de pierre, auprès des dames américaines, qui ne tardèrent pas à imiter mon exemple. Et le vent hurlait dans les tours, et les Américaines écorchaient la langue française à faire hurler le coq du clocher, s'il y en avait eu un à Saint-Sulpice. Et M. Widor nous surprit ainsi. Le monsieur français n'eut que le temps de lui tendre la main et de s'écrier : « Cher maître, j'ai amené là quelques dames américaines qui vous seraient bien reconnaissantes de les laisser entrer à l'orgue... »

Le « cher maître » avait déjà enfilé sa petite porte, en répondant brièvement :

— Oui, ça va bien, ça va bien ; seulement, ce sera sur les côtés, n'est-ce pas, car l'intérieur est réservé à une ambassade...

Et je n'eus plus qu'à suivre, fredonnant le « *Yankee Doodle* » et me félicitant intérieurement de ma grande ressemblance physique avec le Président Taft.

***

Si l'église Notre-Dame, à Montréal, peut contenir quinze mille personnes, il devait y en avoir vingt mille à Saint-Sulpice ce soir-là. Il est vrai qu'il n'y a pas ici de jubés, ce qui enlève déjà un bon chiffre ; mais la nef était une véritable mer humaine, et je ne sais pas où l'on aurait pu mettre vingt personnes de plus. A minuit précis, vingt prêtres sortirent l'un après l'autre de la sacristie et se dirigèrent chacun vers son autel ; je vous laisse à penser l'impressionnante couronne que formaient toutes ces messes autour de cette foule ! Au centre de l'église, M. le curé célébrait lui-même en grande pompe, et par-dessus sa tête j'apercevais un second prêtre disant sa messe en arrière d'un troisième qui officiait à l'autel de la Sainte Vierge, tout au fond de l'église : trois prêtres en enfilade, à part ceux qui étaient dans les chapelles latérales qui entourent l'église. Et lorsqu'arriva le moment de l'Élévation, comme chaque officiant ne pouvait naturellement pas y être arrivé à la même minute précise que ses voisins, ce fut dans l'église un incessant concert de sonnettes argentines, qui

dans un coin, qui dans un autre, faisant la plus touchante et la plus jolie des musiques. Je ne parle pas des chœurs, qui furent aussi très beaux, mais je regrette d'avoir à rapporter l'absence complète de ces bons vieux cantiques qui font tant de bien à entendre. A peine l'organiste, au commencement de la messe, fit-il entendre quelques variations sur l'air de « Il est né, le divin Enfant.» Ce que j'aurais chanté « Ça! bergers » moi, si je m'étais écouté !

Je fus plus heureux, sous ce rapport, le lendemain après-midi, à la Madeleine, qui est, comme l'on sait, l'église aristocratique par excellence. Un chœur d'enfants chantait tour-à-tour « Les anges dans nos campagnes », l'*Adeste Fideles*, et quelques autres airs familiers. Là aussi, la foule était grande, malgré la mauvaise température qu'il faisait au dehors. Et l'on entendait parler sur le pérystile toutes les langues de la création.

***

Et voici le moment arrivé de souhaiter aux aimables lecteurs des « Lettres Parisiennes » une année heureuse et bonne et le Paradis dans le ciel à la fin de leurs jours. J'ai éprouvé, durant l'année, n véritable plaisir à causer ainsi sans façon avec eux des choses de Paris ; je sais que tout ce qui touche à la Ville-Lumière intéresse mes compatriotes ; et j'ai tâché de leur faire part, fidèlement et sans prétention, de ce qui m'a le plus intéressé moi-même de cette ville prestigieuse où je me trouve rendu par je ne sais quel dessein de la Providence. A raconter

ainsi les mille incidents parisiens, je les ai moi-même mieux goûtés, de sorte que je n'ai guère de mérite à avoir écrit ces modestes causeries, qui n'ont pas trop, j'espère, ennuyé leurs lecteurs. Et sans trop savoir, amis lecteurs, si nous nous retrouverons souvent au cours de la nouvelle année, je vous la souhaite, encore une fois, et sincèrement, bonne, heureuse et prospère !

———

SEIZIÈME LETTRE

CONFÉRENCES PARTOUT. — LES MILITANTS DU DEVOIR CHRÉTIEN. —

Paris, janvier 1911.

L'hiver, à Paris, est la saison des conférences. « Aimez-vous les conférences ? dirait Boileau ; on en a mis partout ! » Ainsi, un jeune Canadien errant qui ne sait trop que faire de sa soirée et qui consulte avec perplexité la liste quotidienne de *la Croix* ou de *la Libre Parole* ressemble un peu à un oiseau posé sur une branche, et qui va s'envoler à l'instant dans quelque direction imprévue. En effet, l'embarras du choix n'est pas un vain mot en ce cas ; et notre homme est indécis ; se rendra-t-il, par voie souterraine et rapide, vers la place de la République, où, devant le jeune public du Cercle des Francs-Bourgeois un auteur dramatique assez connu critiquera sévèrement le théâtre moderne et fera pressentir la renaissance du théâtre chrétien ? ou bien, ira-t-il, juché en haut d'un bruyant autobus, goûter le calme de la région du Luxembourg et pénétrer son esprit des doctes enseignements qu'on donne à l'Institut catholique ?

Vous savez l'histoire de l'âne de Buridan, qui mourut d'indécision entre deux seaux d'avoine, pour n'avoir pas su se décider à commencer par l'un des deux. J'ai voulu éviter ce triste sort, et de ces deux

tentations j'ai choisi la troisième ; et je me suis dirigé pédestrement vers la plébéienne avenue de Clichy, fleuve citadin qui déverse sur la grande ville un flot d'êtres humains qui habitent la Butte Montmartre comme les Esquimaux habitent le Pôle et les nègres américains, l'Alabama. Et lorsque j'eus, comme dit ici le populaire, « bouffé deux kilomètres » je me trouvai rendu à une salle modeste, surmontée d'une enseigne lumineuse : « Les Militants du Devoir chrétien ».

« Eh bien ! me disais-je, en pénétrant dans un couloir, j'espère que j'en ai enfin trouvé, de ces catholiques qui ne se laissent pas, comme on dit, manger la laine sur le dos. Les Militants ! Je vais sans doute les trouver l'arme au poing, prêts à renverser comme il faut ces politiciens de pacotille qui font tant de mal à la France et lui donnent au loin cette réputation fausse qui attriste tous ceux qui la connaissent et qui l'aiment. Allons voir les Militants ! »

J'en fus cependant pour mes illusions, car les Militants, qui portent pourtant très bien leur nom, s'étaient donné ce soir-là un petit congé et se reposaient de leurs luttes au milieu de leurs familles réunies. La petite salle était ornée de drapeaux, et je remarquai des inscriptions sur les murs, du genre de celle-ci : « Foi ! Courage ! Résistance à l'oppression ! » Cela avait un petit air batailleur très encourageant. Il paraît qu'on y donne fréquemment ce que nous appellerions des « assemblées contradictoires » sur des sujets religieux, et que les libres-penseurs s'y font bellement laver la tête.

L'aumônier de l'association. le Rév. P. Berthet, de l'Ordre des Barnabites, arriva bientôt et prononça une courte allocution, dans laquelle il annonça le sujet de la conférence, que devait donner le Père Galy : « Les cathédrales de France ». Je ne mentionne qu'en passant la façon toute spirituelle dont le Père Berthet s'acquitta de sa tâche, et qui mit toute l'assemblée en belle humeur. Puis, le Père Galy montra, à la tribune, sa haute taille et son visage intelligent et doux, entouré de cheveux noirs et frisés ; et nous partîmes, conduits par sa voix et son âme, vers le plus beau voyage qu'on puisse faire en France : la tournée des cathédrales.

C'est là un sujet qui m'a toujours passionné. Qu'y a-t-il, en effet, de plus intéressant, de plus émouvant, que ces immenses édifices élevés, il y a des siècles, à la gloire de Dieu, et qui sont comme le visible témoignage de la foi de nos ancêtres ? Elles sont si imposantes et si vieilles, les cathédrales de France, qu'on ne doit les approcher qu'avec un respect mêlé de crainte ; tout en elles, depuis leurs larges portails ouvragés jusqu'à leurs clochers lourds ou élancés, tout est grave, ancien, poussiéreux et impressionnant ; elles sont comme le visage même des siècles disparus. Et que de précieux souvenirs historiques ne rappellent-elles pas ? Reims, par exemple, qui est superbe et ouvragée comme un gigantesque joyau, et qui serait la plus belle, peut-être, s'il n'y avait pas Notre-Dame de Paris, Reims n'est-elle pas la privilégiée, qui vit dans son sein le baptême de Clovis et avec le sien celui de la France entière ? Et Chartres, et Vézelay, et Amiens, et Marseille, et Clermont, et Angoulême, et même

Strasbourg, qui garde indestructiblement, malgré le sort des armes et des nations, malgré la guerre et malgré Sedan, le souvenir et la trace de l'art français jusque dans l'âme même de ses pierres séculaires ! Ah ! celle-là, l'intéressant conférencier n'eut pas de peine à la rendre sympathique à son auditoire : rappelez-vous qu'elle est devenue possession allemande ; et lorsque le R. Père Galy, dans un mouvement d'éloquence et de patriotisme, proclama que la cathédrale de Strasbourg a été conçue et bâtie par une âme et des mains françaises, et que nulle puissance ne pourra lui enlever ses caractéristiques françaises, l'émotion qu'on sentait vibrer dans l'assistance éclata tout à coup, et ce fut une tempête de bravos et d'applaudissements qui marquaient bien à quel point ces souvenirs douloureux sont encore présents à l'âme française.

Finie l'instructive conférence, je me fis un devoir d'aller présenter au directeur de l'Oeuvre, le R. Père Berthet, mes hommages et mes remerciements pour l'hospitalité qu'il m'avait accordée sans le savoir. Je trouvai le R. Père entouré d'une douzaine de jeunes gens venus comme moi pour lui serrer la main avant de se séparer. Je fus reçu avec une amabilité toute française, j'allais dire toute savoyarde, car le bon Père est de la Savoie.

— Vous êtes du Canada ? me dit-il. Mais j'ai failli y aller ! On m'a demandé pour aller prêcher le carême à Notre-Dame de Montréal ; malheureusement, il ne m'aurait pas été possible de quitter mes œuvres pour si longtemps ; je le regrette, car le prédicateur de l'année dernière m'a souvent répété

comme c'est consolant pour le cœur du prêtre, et comme on sait écouter là-bas la parole de Dieu !

J'ai souhaité au bon Père Berthet de pouvoir se reprendre l'année prochaine, et je souhaite également à mes compatriotes que ce vœu se réalise.

***

J'ai appris qu'un autre bon ami des Canadiens, M. le comte Affre de Saint-Rome, camérier de cape et d'épée de Sa Sainteté Pie X, fera, dimanche prochain, lui aussi, une conférence sur le Congrès de Montréal. La séance sera présidée tout simplement par Pierre l'Ermite ; je crois, comme on dit à Paris, que je serai un peu là !

CROQUIS CANADIENS

CONGREGANISTES

28 janvier 1912.

Il se passe à Roberval, tous les dimanches, cette chose à la fois simple et pieuse que je ne puis pas m'empêcher de trouver admirable.

Sitôt le souper terminé, vers les six heures et demie du soir, vous ne rencontreriez plus dans la rue que des hommes, jeunes et vieux. Qu'ils viennent du quartier Nord, où est la rivière, ou du quartier Sud, où est l'église, ils se dirigent tous vers le collège des Frères Maristes, qui est situé à peu près au centre de la ville. Or, à mesure qu'ils y arrivent et qu'ils passent sous la lampe électrique qui éclaire la porte, vous reconnaîtriez là tous les notables de l'endroit. Il y a le maire, avec son œil intelligent et son air délibéré, l'agent des Terres, avec son regard droit et ses beaux cheveux blancs, le « major », ancien militaire resté sec et droit comme un sabre, le gérant de la banque, au visage calme et décidé, le jeune notaire et son frère le régistrateur, le vieil industriel qui a d'Esope le visage et la sagesse, et puis des avocats, des marchands, des ouvriers, des jeunes gens de tous métiers, tous en belle humeur et causant avec entrain avant de monter l'escalier qui conduit à la chapelle.

Celle-ci peut contenir une centaine de personnes environ, et se trouve parfois aux trois-quarts remplie. Dès que l'heure a sonné, le Préfet de la Congrégation se lève, à son prie-Dieu, et prononce la prière d'ouverture : « Aperi, Domine, os meum. . . » *Et de ce moment-là l'admirable poésie des paroles latines envahit la salle comme un encens, et l'heure se trouve, pour ainsi dire, transformée, élevée, sanctifiée. Le moment présent perd son individualité, le vingtième siècle et l'électricité n'existent plus, il ne reste que ce spectacle impressionnant d'une assemblée de chrétiens prononçant avec respect les paroles magnifiques et ardentes de David. Mots sublimes, dont la cadence grave et pieuse évoque le souvenir des premiers chrétiens, réunis jadis dans les catacombes romaines et récitant les versets sacrés, à la lueur des torches fumeuses. Quelle n'est pas l'admirable unité de cette religion, une dans tous les pays,* une *dans tous les siècles, et dont les membres prient Dieu aujourd'hui avec les mêmes mots qu'il y a deux mille ans ! Les siècles passent, les empires s'élèvent et s'écroulent, et toujours, au fond des humbles monastères comme dans les resplendissantes cathédrales, le rythme pieux retentit, calme et grave :* « Cantate Domino canticum novum. . . »

Je voudrais essayer d'évoquer, la semaine prochaine, quelques-unes des impressions que l'on éprouve à la récitation de l'office de la Sainte Vierge avec les membres de la Congrégation de Notre-Dame du Lac Saint-Jean.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

M. LE COMTE AFFRE DE SAINT-ROME. — LE PLUS CANADIEN DES FRANÇAIS. — PIERRE L'ERMITE. — LE PRÉSIDENT FALLIÈRES. — INSTANTANÉ PARISIEN.

Paris, 15 février 1911.

Je vous annonçais, dans ma dernière lettre, que M. le comte Affre de Saint-Rome devait faire, le dimanche suivant, une conférence sur le Canada ; j'aurais pu dire « répéter » une conférence, car, depuis son retour du Congrès Eucharistique, cet ami dévoué des Canadiens parcourt la France en racontant la bonne impression qu'il a rapportée de notre pays. J'avais déjà lu divers comptes rendus de ses causeries, mais c'était la première fois qu'il m'était possible d'y assister ; aussi, comme je le disais l'autre jour, je m'étais bien promis d'être « un peu là » !

Il y a des choses qui n'arrivent qu'à moi ! Je suis comme le bon notaire de Paul Féval, qui n'aspirait qu'à copier paisiblement de monotones paperasses dans un bon bureau somnolent, et que son mauvais destin mêlait toujours aux plus étonnantes aventures. Ainsi, me dirigeant, ce matin-là, vers le quartier aristocratique de l'Étoile, où devait avoir lieu la conférence, je me promettais bien de me mêler incognito à la foule des auditeurs et de garder pour moi le fait que j'étais Canadien. Or, je n'eus pas

plutôt franchi le seuil d'une grande salle d'étude, où causaient quelques groupes de jeunes gens, que j'aperçus le toujours aimable « Pierre l'Ermite » qui s'avançait tout souriant à ma rencontre. « Ah ! vous êtes venu entendre parler de votre pays ! » s'écria-t-il, avec un sourire qui était hospitalier comme la porte d'une demeure canadienne.

Parlons d'un incognito ! Je pus à peine trouver quelques paroles pour remercier monsieur l'aumônier de sa bonté, tant j'étais désemparé par la surprise de ce bon accueil, moi qui voulais entrer inaperçu et me glisser discrètement en arrière des autres.

Puis nous eûmes quelques instants d'agréable conversation, au cours de laquelle M. l'abbé voulut bien me présenter au président et à quelques membres de la « Conférence Paul-Henry », réunion de jeunes gens du monde s'intéressant aux œuvres sociales. Puis M. de Saint-Rome arriva, et je pus enfin serrer la main de cet excellent « presque compatriote ». M. le comte Louis Affre de Saint-Rome, camérier secret de Sa Sainteté Pie X, et petit neveu de feu Mgr Affre, archevêque de Paris, qui mourut, comme on sait, frappé d'une balle sur les barricades de Paris, lors de la révolution de 1848, M. de Saint-Rome, n'est guère âgé que de trente ans, ce qui explique la vigueur infatigable qu'il met au service de la bonne cause ; il a déjà visité un grand nombre de pays, et c'est d'un œil accoutumé à comprendre les qualités et les défauts d'un peuple qu'il a pu regarder notre Canada ; mais rassurons-nous, l'examen nous a été tout à fait favorable, et je ne tarderai pas, du reste, à m'en apercevoir.

En effet, le conférencier monta bientôt à la tribune, et dans une causerie vibrante, qui dura près d'une heure, il évoqua éloquemment les incidents divers de son voyage au Congrès de Montréal, ainsi que les impressions recueillies au jour le jour et au hasard du voyage : le départ de Liverpool, les dimensions énormes de l' « *Empress of Ireland* », le respect des matelots anglais pour le cardinal Vannutelli et sa suite, et enfin l'entrée dans le golfe. Puis ce fut l'arrivée à Québec, toujours émouvante, et pour des Français, toujours féconde en surprises et en émotion patriotique. Ici, le conférencier rapporte une anecdote qui peint bien le Canadien français bon garçon, et que je ne puis m'empêcher de reproduire. « Nous venions de débarquer à Québec, dit le conférencier ; après une heure de réceptions officielles et de montée en procession par la longue Côte de la Montagne, le cardinal-légat et sa suite étaient rendus sur une estrade élevée au pied du monument Champlain, autour duquelle une foule considérable se pressait respectueusement. Moi, j'avais voulu prendre tout de suite contact avec le peuple canadien, et j'étais en bas dans la foule, au second rang ; eh bien ! il y avait un Canadien devant moi ; aussitôt qu'il s'aperçut que j'étais étranger, Français, il insista absolument pour me donner sa place et me faire passer au premier rang. Et comme je m'en défendais, étonné autant que charmé de tant de politesse et de cordialité, il me dit avec un bon sourire : « Vous autres, les Français, tant que vous serez chez nous, vous allez nous faire le plaisir de nous obéir et de ne pas dire un mot ! » « C'est sur

cette phrase bien canadienne, ajouta M. de Saint-Rome, que j'ai commencé à apprécier et à aimer le Canadien français.»

Je ne veux pas, par modestie nationale, rapporter ici toutes les choses aimables qui furent dites à notre adresse en cette occasion ; elles furent si nombreuses, et si délicatement tournées, que j'en sentais mon patriotisme tout réchauffé ; et lorsque la conférence prit fin, sur une parole aimable à mon adresse, et que tout le monde se mit à applaudir en me regardant, et que je voyais là le grand et célèbre écrivain catholique Pierre l'Ermite, qui se tournait vers moi avec son bon sourire bienveillant et spirituel, que voudriez-vous que j'aie fait, sinon de me lever tout troublé et d'exprimer en quelques phrases émues toute ma reconnaissance pour un accueil si bienveillant, toute mon émotion à la belle et éloquente évocation de mon pays et de mes compatriotes qui venait d'être faite par M. le comte de Saint-Rome, « lequel, pus-je ajouter, a laissé au Canada un si bon souvenir que j'ai pu lire, hier même, avec satisfaction, un article très élogieux que vient de lui consacrer *l' « Action Sociale »*, le grand quotidien catholique de Québec ».

Vous pensez si cette nouvelle valut de vifs applaudissements au distingué conférencier, et si j'en profitai moi-même pour mettre fin à mon improvisation.

Pierre l'Ermite, qui s'intéresse beaucoup aux choses canadiennes, voulut bien me poser ensuite quelques questions sur la vie et les mœurs des nôtres, sur le plus ou moins de danger que nous pouvons courir par le fait des mauvais journaux et des mau-

vais livres, sur l'activité plus ou moins grande de la Franc-Maçonnerie, etc. Je lui répondis de mon mieux, tout en exprimant le vœu qu'il trouve bientôt l'occasion d'aller lui-même se renseigner sur place, ajoutant que son nom est connu et aimé chez nous autant qu'en France, et que les mauvais livres ne réussiront pas à gâter notre bon peuple tant qu'on lira avec autant de plaisir « La Grande Amie », « L'Emprise », et tous ces beaux livres où il a jeté à profusion les perles de son esprit et les plus beaux élans de son cœur d'apôtre.

Et comme il était bientôt midi, je n'eus plus que le temps de m'excuser et de m'engouffrer dans le Métro pour arriver à la Madeleine juste en temps pour l'avant-dernière messe.

Dites, après cela, que je ne suis pas devenu aussi parisien que le président Fallières et M. Pataud !

***

A propos de M. Fallières, voulez-vous que je vous raconte comment je l'ai vu dernièrement, à deux pas de distance ? Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance d'apercevoir d'aussi près le Président de la République Française, et il me semble que le récit de cette rencontre pourra intéresser mes bons amis les lecteurs de *l'Action Sociale*. Voici donc la chose en deux mots, et telle qu'elle s'est produite.

Six heures du soir. Je viens de traverser la place du Hâvre, où cinquante véhicules à la fois ont voulu m'écraser, comme si je n'étais pas un bon petit garçon du Lac Saint-Jean qui ne veut de mal à personne. Je remonte lentement la rue de Rome, qui longe,

comme on sait, la gare Saint-Lazare. La rue est un fouillis de voitures ; le trottoir est noir de piétons et de piétonnes. C'est un spectacle agité que je regarde à peine, car il est le même tous les soirs, quand je sors du bureau, la tête pleine de francs et les poches de centimes. Pourtant, un attroupement attire bientôt mon attention, et je hâte le pas ; de fait, de chaque côté de la porte de la gare, des agents de police sont rangés et les passants commencent à s'arrêter ; de plus, une riche voiture de maître stationne, avec ses beaux chevaux noirs qui piaffent et son cocher anglais, rasé jusqu'à la chair vive, qui plastronne d'un air raide et dédaigneux sur son escabeau. Je m'informe à ma plus proche voisine :

— Qui attend-on, s'il vous plaît ? M. Briand ?

— Pardon, me répond aimablement cette jeune personne ; c'est M. Fallières. Il revient de Marly, où il a chassé aujourd'hui avec quelques députés.

Je réponds poliment en moi-même : « Merci ! M'sieur-dame », mais je ne le dis pas tout haut, pour ne pas froisser ma voisine, qui devait me donner, un instant plus tard, comme on verra, d'utiles renseignements. Et le Président débouche tout à coup, pendant ce temps-là. La grande porte s'ouvre, les agents font le salut militaire, les yeux s'écarquillent, et M. Fallières paraît, gros et court, sous sa barbe blanche, et précédé de M. Lépine, qui possède, je crois, le don d'ubiquité. Il se fait un peu de brouhaha pendant quoi l'on entend tout à coup une voix convaincue, qui s'écrie avec le plus pur accent de Broadway : « Vive le présidang ! Vive Messieurr Fallières ! » On sourit.

— C'est un Américain, dis-je à ma voisine, par manière d'explication.

— Oui, je sais bien, fit-elle, d'un air entendu. Ces gens-là sont beaucoup plus expansifs que nous, Français. Ainsi...

— Oui, interrompis-je, c'est comme chez nous. Quand Bouras...

— Ainsi, aux États-Unis, le Président est élu par le peuple, et il est très populaire ; aussi le soir de son élection...

— Oui, je sais, me hâtai-je de dire ; c'est comme chez nous à Montréal ; quand Bou...

— Le soir de son élection, insista ma bavarde, on n'a pas d'idée de l'enthousiasme de ces gens-là ; c'est par milliers...

— Oui, c'est comme chez nous. Quand Bourassa est élu député, c'est effrayant comme tout le monde est content dans la rue Sainte-Catherine ; d'ailleurs, c'est la même chose à Saint-Roch : tout le monde sort dehors, les « scopes » sont pleins, et M. J.-M. Bourque fait de l'argent comme un petit fou...

Ma voisine ouvrit des yeux ahuris, et je m'occupai activement d'augmenter la distance qui m'en séparait.

DIX-HUITIÈME LETTRE

« ÇA VA MAL DANS LA GOËLETTE ».— BERNSTEIN ET LES CAMELOTS DU ROY.— MM. ACHILLE FRÉCHETTE ET ALFRED LALIBERTÉ. — LE CONGRÈS DE MADRID. — JEAN LIONNET.

Paris, mars 1911.

Lorsque j'habitais aux bords enchanteurs de la Métapédia, à « trois semaines en bas de Québec », j'avais un ami qui vendait aux indigènes de l'endroit de la farine et du coton jaune, et qui fabrique maintenant du bardeau *Extra one* comme un enragé, tant la vie comporte de changements et de vicissitudes ; or, lorsque quelque chose n'allait pas à son gré, ce bon Canadien avait une manière à lui d'exprimer son mécontentement : « Ah ! que ça va mal dans la goëlette ! » s'écriait-il.

Cette phrase pittoresque et expressive me revient à la mémoire, en commençant cette lettre où je dois vous parler de ce qui se passe en France à l'heure actuelle. Oui, ça va mal dans la goëlette. Le cabinet Briand vient de tomber, et on l'a remplacé par un pire, ce qui n'était pourtant pas facile. Le nouveau président du Conseil s'appelle M. Monis, ce qui a permis à un collaborateur du *Figaro* de déclarer plaisamment, qu'il n'est pas «monistériel».

D'autre part, j'ai failli me faire écharper, hier soir, à la Comédie-Française, par toute une escouade de cuirassiers armés de grands sabres, et coiffés de

casques en fer-blanc, surmontés de queues de cheval épatantes. A la Comédie-Française ! Imaginez cela dans un décor « d'ordinaire si paisible », dans un endroit où l'on ne connaît guère, en fait de coups, que ceux qu'administre et reçoit le fourbe Scapin, ou la gifle immortelle qui retentit dans les « Plaideurs » :

« Tel que vous me voyez, Monsieur ici présent,
« M'a, d'un fort grand soufflet, fait un petit présent.»

C'est pourtant vrai qu'il y a du grabuge au Théâtre-Français. Comme le télégraphe a dû vous l'apprendre, on y joue depuis quelques jours une pièce nouvelle de M. Henry Bernstein, qui se trouve être un juif de la plus belle eau. On n'y faisait point attention, puisqu'il faut bien subir les Juifs comme les autres parasites ; mais un beau matin, une affiche placardée surtout par les soins obligeants de l'association belliqueuse qui s'intitule « Les camelots du Roy », apprit au public que M. Bernstein n'a point intégralement accompli, jadis, le service militaire que la loi impose à tout Français, ou naturalisé Français, et en un mot qu'il est un déserteur.

Aux yeux de l'étranger, le péché n'est peut-être pas très grave ; mais au point de vue français, c'est la pire épithète que l'on puisse appliquer à un homme; aussi est-ce avec une secrète sympathie que les gens les plus sages ont vu les « Camelots » faire du tapage, à la première représentation, et protester par tous les moyens contre le fait qu'un juif déserteur était admis à faire jouer une pièce au théâtre national des Français.

Tout cela ne sert qu'à donner de l'ouvrage à ce pauvre M. Lépine. Hier soir, des centaines de « cipaux », comme on appelle familièrement les gardes municipaux, étaient disséminés, ainsi que des cuirassiers à cheval, dans les rues qui entourent le théâtre, et des groupes d'agents assuraient le service d'ordre, aux portes et aux guichets. Comme le devoir d'un bon journaliste est d'assister toujours aux coups que reçoivent les autres, sans toutefois rien encaisser personnellement, je n'ai pas manqué de me trouver, vers les huit heures, mêlé à la foule qui stationnait au bas de l'avenue de l'Opéra. Ayant cru que l'on pouvait comme d'habitude prendre connaissance des affiches officielles, qui annoncent la pièce qu'on joue et les noms des acteurs qui y prennent part, je fus détrompé énergiquement par un agent, qui nous pria, mes voisins et moi, de circuler d'une façon plus ambulante ; ce pourquoi je m'en allai prendre rang à la fin de la queue considérable formée par des personnes désireuses de se procurer leur billet d'entrée.

Après une attente assez longue, mais rendue amusante par les réflexions typiques des Parisiens qui m'entouraient, un mouvement très encourageant se produisit, et nous nous mîmes à avancer... avec une telle persévérance qu'il devînt bientôt évident que c'était trop beau pour être vrai, et qu'on nous faisait simplement vider les lieux, le théâtre étant « complet » comme un autobus à neuf heures du matin. Avec mes compagnons de désappointement, j'eus l'amère satisfaction de défiler fièrement devant un guichet fermé et protégé par trois « cipaux » goguenards et athlétiques ; et voilà pourquoi M.

Bernstein s'est passé, hier, de ma pièce de quarante sous.

Trois heures plus tard, repassant par le même endroit, en vertu des inéluctables répétitions de la vie et des inflexibles itinéraires des autobus, je me trouvai avec le dit véhicule juste en face de la procession que venaient de former les jeunes « Camelots ». Il y avait bien là cinq mille personnes, et les cuirassiers chargèrent comme à Reischoffen, quoi qu'avec moins de gloire, et notre maison ambulante n'eut que le temps de tourner bride, si je puis m'exprimer ainsi.

Ah ! s'il y en a des crevasses, dans la vie parisienne !

***

Aussi, nous allons parler un peu de nos Canadiens de Paris, qui sont moins batailleurs et font peut-être plus d'ouvrage. Ainsi, M. Achille Fréchette, frère de feu Louis Fréchette, a donné, la semaine dernière, à la Société des Agriculteurs de France, dont le marquis de Vogué est président, une conférence fort intéressante et très documentée sur « L'Enseignement agricole au Canada ». M. Fréchette a cité, au cours de son travail, les Écoles Ménagères de Roberval, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, de Saint-Pascal, etc., ainsi que la Ferme Macdonald, qui appartient à l'Université McGill, et plusieurs établissements du même genre qui existent dans la province d'Ontario. En un mot, M. Fréchette a fait un travail de recherches considérable avant de prononcer sa conférence, et celle-ci a été très goûtée et fort remarquée. Les « Annales »

de l'importante société en question en publieront prochainement le texte complet. Toutes mes félicitations à M. Fréchette, qui continue brillamment et patriotiquement les traditions d'une famille distinguée sous tous les rapports.

— M. Alfred Laliberté, le distingué musicien canadien, donnera, vendredi prochain, un concert de piano à la salle Pleyel, rue Rochechouart. M. Laliberté a eu l'amabilité de m'adresser une invitation gratuite, et je me propose bien d'en profiter.

***

On commence à parler, dans les cercles ecclésiastiques, du prochain Congrès Eucharistique, qui aura lieu, l'été prochain, à Madrid. On espère renouveler les grandes fêtes et le beau succès de celui de Montréal, l'année dernière ; même, je me suis laissé dire que les catholiques espagnols nourrissent l'espoir de faire mieux que leurs frères canadiens ; ils invoquent à l'appui de leurs espérances les beautés antiques et pittoresques de la ville de Madrid, le grand nombre de soldats de tous costumes qui prendront part à la procession, et la beauté du décor qui entourera le reposoir, lequel sera situé, si je comprends bien, dans la grande cour du Palais royal. Le roi Alphonse et toute sa cour en grand apparat figureront dans la procession, bref, ce sera un spectacle très impressionnant.

Tout de même, si l'on veut battre Montréal, il y a des choses qu'il faudrait importer par delà les Pyrénées, et... traduire en espagnol si c'est possible : 1° le dévouement et l'activité tout américaine d'un

Mgr Bruchési, 2° la population cordiale, hospitalière et croyante du Canada français, et surtout les mères de famille entourées sur leurs galeries de demi-douzaines d'enfants ; 3° le fleuve Saint-Laurent et le Mont-Royal.

Si les Madrilènes réussissent à traduire cela en espagnol, caramba ! je m'engage à faire un pèlerinage à pied à Saint-Jacques de Compostelle. Ollé !

***

Je n'ai pu me procurer encore le livre que Mgr Touchet vient de publier sur le Canada, mais j'espère me payer bientôt cette satisfaction. Entre temps, j'apprends que M. l'abbé Lorrain vient de publier lui aussi un volume très intéressant sur le même sujet, chez l'auditeur Beauchêne, rue de Rennes. C'est une floraison d'études sur notre pays, qui ne peut que nous flatter.

M. l'abbé E. Bouquerel, secrétaire du Comité des Congrès eucharistiques internationaux, a bien voulu me faire cadeau du volume « Discours Eucharistiques », qui contient les principaux discours dogmatiques qui furent prononcés aux congrès, depuis celui de Lille en 1881 jusqu'à celui d'Anvers, en 1890. Ce livre précieux a été édité chez Lethielleux, 10 rue Cassette, Paris. Je souhaite qu'on fasse une pareille compilation des beaux travaux qui furent présentés à Montréal, l'année dernière. En attendant, je prie M. l'abbé Bouquerel, qui a laissé un grand nombre d'amis au Canada, de vouloir bien agréer tous mes remerciements.

***

Finissons cette lettre trop longue par une jolie anecdote, absolument inédite, sur M. Jean Lionnet, dont tous les journaux ont annoncé la mort prématurée, il y a quelques semaines. *La Presse* et le Bulletin de « la Canadienne » ont publié des articles très complets sur ce bon ami des Canadiens, et *la Revue Hebdomadaire* lui a consacré plusieurs pages éloquentes et émues, signées par M. Paul Renaudin. Mais personne n'a mentionné cette anecdote, que je vous rapporte telle qu'elle m'a été racontée cette semaine, et que personne n'a jamais publiée.

Lorsqu'il eut terminé ses études et qu'il fut entré dans la vie active, le jeune Lionnet éprouva, après une année ou deux de vie parisienne, une période pénible de tentations et de doute religieux. Il subit, en un mot, ce que certain auteur a appelé « la crise des vingt-sept ans ». Il était jeune, rempli d'intelligence et de talent, et il voyait s'ouvrir devant lui le plus bel avenir, rien qu'à se laisser aller au courant de la vie des plaisirs. Car la tâche est plus rude pour l'écrivain chrétien que pour le fabricant de mauvais livres. Bref, la tentation fut si grande, à un moment donné, que le jeune homme put s'écrier, comme autrefois les apôtres pendant la tempête : « Seigneur ! Nous allons périr ! » Mais la grâce veillait, et par un effort de volonté il courut chez un vénérable prêtre qu'il connaissait, lui raconta ses luttes et le danger qu'il courait, et lui dit à peu près textuellement : « On dit que la communion fréquente est un remède merveilleux pour les maux comme

ceux dont je souffre. Eh ! bien, ce remède, je veux l'essayer, et j'ai la ferme confiance qu'il me sauvera.»

Depuis ce temps, m'a raconté le prêtre à qui la chose est arrivée, Jean Lionnet fut un assidu de la table sainte ; il a toujours vécu comme un parfait chrétien, et son dernier livre, publié au cours d'une longue et douloureuse maladie, n'est qu'un cri d'amour et de résignation vers le Sauveur. Sa vie a été un magnifique exemple des grandes choses qu'accomplit dans une âme droite la réception fréquente du Dieu de l'Eucharistie.

ÉVOCATION RESPECTUEUSE DE JOS. VIOLON. — LE CONGRÈS DIOCÉSAIN. — S. G. MGR AMETTE, ARCHEVEQUE DE PARIS. — ASSEMBLÉE ROYALISTE.— LÉON DAUDET.

Paris, avril 1911.

Le tourbillon parisien m'a tellement ballotté en tous sens depuis quelque temps que je n'ai pu trouver avant aujourd'hui le temps de venir causer avec les fidèles lecteurs de la « Lettre Parisienne ». Même en ce moment le temps me presse et je serai obligé d'envoyer ces lignes sans les relire, et dans toute leur imperfection ; heureusement que je ne vous ai pas habitués à une haute perfection littéraire, et qu'il est bien connu que je vise uniquement à la véracité des récits et des détails, sans m'arrêter à la tâche difficile de ciseler la phrase et d'arrondir la période. Ceci dit en guise de début — je ne puis pourtant pas commencer par : sacatabi, sacataba, comme dans les contes de Jos. Violon ! — voyons sans plus tarder ce qui s'est passé d'intéressant à Paris depuis ma dernière lettre.

***

D'abord, il y a eu le grand Congrès des catholiques du diocèse de Paris, qu'on appelle communément le Congrès diocésain. C'est l'habitude, depuis bon

nombre d'années,de réunir ainsi dans un but d'étude, de prière et d'encouragement mutuel, tous les catholiques de Paris, prêtres et laïques. On y étudie les besoins de l'Église, et si les temps sont durs, comme c'est le cas à notre époque, on fait le bilan des pertes et des blessures et l'on prépare les luttes de l'avenir ; en même temps, l'on se compte et l'on s'exhorte à plus d'énergie pour continuer le bon combat ; enfin c'est une mutuelle leçon de courage en même temps qu'un élan de prière vers Celui qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient point...

Ce Congrès a duré une semaine et s'est terminé solennellement et publiquement dans la grande salle Wagram, non loin de l'Arc de l'Étoile. J'ai eu la bonne fortune d'y assister, grâce à l'aimable invitation du plus Canadien des Français, M. le comte Affre de Saint-Rome ; et le spectacle qui s'est déroulé sous mes yeux, ce soir-là, n'est pas près de s'effacer de ma mémoire.

En compagnie de M. le Dr Baril, le brillant représentant de l'A. C. J. C., de M. Pierre Gerlier, que je n'ai pas besoin de vous désigner plus longuement, de M. le comte Chs de Montalembert, que connaissent depuis le Congrès de Montréal beaucoup de Canadiens, et de quelques autres membres de la Jeunesse Française, je pus voir et entendre à merveille les orateurs distingués qui portèrent la parole devant un auditoire de plus de six mille hommes, enthousiastes et prompts à acclamer. Ce fut d'abord Sa Grandeur Mgr Amette, archevêque de Paris, dont l'arrivée provoqua un grand mouvement de sympathie respectueuse et des tonnerres de cris

de « Vive Monseigneur ! » puis ce fut M. l'abbé Poulin, curé à l'église de la Trinité, un orateur vibrant et aimé de la foule. Doué d'un beau physique et d'une figure intellectuelle et forte, entourée de cheveux grisonnants, M. l'abbé Poulin commença son discours d'une façon sans cérémonie et spirituelle, qui enleva son auditoire dès le début, et dont je ne peux m'empêcher de vous donner une faible idée : « Messieurs, dit-il, nous allons célébrer demain la fête de notre père, la fête du Pape ! (applaudissements). Le Pape ! On a tout fait, il y a quelques mois, pour nous en séparer...heureusement, ça n'a pas pris ! (rires et applaudissements ; on crie : Vive le Pape !). « Si j'étais encore du faubourg, continue l'orateur en souriant finement, je dirais comme nos bons ouvriers parisiens : « Y a rien de fait ! » (Rires et émotion ; l'amour du Pape brille dans tous les yeux, et les cris : Vive le Pape ! déferlent dans la salle). L'orateur commence alors, sur un ton plus grave, un magnifique éloge de Sa Sainteté et des œuvres considérables qui illustrent déjà son règne ; il rappelle quelques souvenirs de Léon XIII, évoque la béatification de Jeanne d'Arc, le pèlerinage que firent, à cette occasion, à Rome plus de quarante mille Français, et termine au milieu des acclamations un discours d'une haute éloquence et dont je suis moi-même tout soulevé. Quant à l'auditoire, il est comme une mer agitée par la tempête, et il faut que Mgr Amette se lève pour que le silence se rétablisse.

Mgr l'archevêque de Paris est doué d'un physique tout apostolique ; d'une taille avantageuse, il porte avec une grande distinction les vêtements épiscopaux

et son visage rayonne de bonté et de douceur souriante ; il parle posément, avec une noblesse aisée et naturelle qui ajoute un charme à sa parole ; et surtout, il n'oublie rien ; on sent qu'il est là, non pour faire de l'éloquence, mais pour tirer de la circonstance le plus de bien possible pour la cause de Dieu et le salut de ses enfants spirituels ; il tire des conclusions pratiques des belles envolées de l'orateur qui l'a précédé, exhorte ses fidèles à l'amour du Pape et les invite à prier pour lui. Puis il donne la parole à un laïque, M. César Caire, conseiller municipal de la ville de Paris.

Celui-ci, un homme d'environ 50 ans, à la parole vigoureuse et sonore, commence par rendre un tribut de respect et d'admiration au vénérable et actif Archevêque de Paris, et lui présente, au nom de tous, l'assurance du dévouement le plus entier. Puis il commence une étude très documentée de la question des écoles laïques qu'on veut imposer à tous les pères de famille français, de même que des moyens de combattre les prétentions tyranniques de l'État franc-maçon. Comme les autres orateurs, M. César Caire est écouté, durant près d'une heure, avec la plus grande attention, et ses déclarations énergiques sont couvertes d'acclamations. Puis, après une nouvelle allocution de Mgr Amette, on chante avec ensemble le « Credo », et l'assemblée se disperse lentement.

J'avais vu une des plus émouvantes assemblées catholiques de ma vie, et je me disais, en descendant l'avenue Wagram, qu'il n'est pas possible que Dieu n'exauce pas un jour tant de prières et tant de sacrifices, et qu'il ne faut pas désespérer entièrement de

la fille aînée de l'Église ; sans doute, le ciel est sombre et la tempête n'est pas près de finir, mais les voies de Dieu sont impénétrables,

« Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. »

***

Huit jours plus tard, un autre auditoire remplissait la même salle : les Camelots du Roi célébraient la victoire qu'ils ont remportée en faisant chasser le Juif Bernstein de la Comédie-Française ; il y avait bien cinq mille personnes dans la salle, et les orateurs furent également très applaudis. La marquise de MacMahon, vieille dame toute en deuil, prit place sur l'estrade, à côté des rédacteurs de *l'Action Française*, le journal royaliste, et les discours furent coupés des cris de « Vive le roi ! » scandés par les Camelots, qui étaient dispersés dans toute la salle ; j'ai surtout remarqué M. Léon Daudet, moins pour son éloquence que parce qu'il est le fils du grand écrivain, Alphonse Daudet. Léon Daudet est, au physique, un athlète exhubérant de vie et de force ; un vrai méridional comme son père en a tant décrits. Lorsque son tour fut arrivé de parler, il se leva au milieu du rire camarade et sympathique de tout l'auditoire, puis, il commença instinctivement par faire reculer ses amis, de même que les chaises qu'il aurait pu frapper, en gesticulant ; car, « té, mon bon ! » il gesticule ! Et il ne faut pas s'approcher de lui pendant qu'il parle, ce n'est pas prudent. Il y met tant de feu que les mots lui manquent ;

il lui faudrait deux langues à la fois ; en un mot il s'étouffe par instants, et il est obligé de faire signe; mais on sait ce qu'il veut dire et l'effet est le même, on rit avec bienveillance et on l'applaudit à tout rompre : « Vive Daudé ! »

Moi, je songeais à un petit jeune homme maigre et grelottant, qui arriva à Paris, il y a environ soixante ans, par un train dans lequel il avait passé la nuit, chaussé de « claques » en caoutchouc, qu'il a immortalisées dans le « Petit Chose », et claquant des dents, malgré les vers amoureux qui lui trottaient en tête, et qui s'appelait Alphonse Daudet !

———

CROQUIS CANADIENS

CONGREGANISTES

Il me souvient d'un soir de printemps où nous récitions l'office de la Sainte Vierge dans la chapelle du collège. Par les fenêtres ouvertes les cris des oiseaux entraient, et l'on pouvait, durant les pauses, jeter un coup d'œil vers la plaine liquide et sans bornes du lac, dont les eaux lisses comme un miroir reflétaient la teinte rose des légers nuages caressés par les rayons du soleil couchant. Je ne sais pas s'il existe au monde un spectacle comparable à celui qu'offre le lac Saint-Jean par un beau soir de mai...

Dans la chapelle fleurant bon les boiseries neuves de cèdre et de sapin, nous étions cinquante hommes peut-être à réciter les beaux versets des psaumes de David. Une moitié de l'assemblée prononçait avec ensemble, posément :

« Laudate eum, sol et luna ; laudate eum omnes stellæ et lumen.»

Et de l'autre côté, les voix répondaient en cadence :

« Laudate eum, cœli cœlorum ; et aquæ omnes quæ super cœlos suut, laudent nomen Domini.»

On chantait en chœur, plus loin, l'hymne « O Gloriosa Virginum », à l'allure calme et noble et dont la grave mélodie emplissait la chapelle et s'en allait par

les fenêtres planer au-dessus des eaux. Puis on reprenait le ton récitatif pour le cantique de Zacharie : « Benedictus Deus Israel », que suivait bientôt le chant du « Salve Regina », plus ardent, plus impérieux presque dans sa confiante supplication : « Ad te clamamus, exules filii Evæ... O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria.»

Puis, dans le silence final, s'élevait la voix forte et grave du préfet, voix qui m'était la plus chère au monde avec la voix maternelle, et que je n'entendrai plus, hélas! prononçant les paroles de la dernière oraison avec une lenteur voulue, où j'étais peut-être le seul à discerner certaine tendance héréditaire à prononcer trop vite certaines syllabes des mots latins : « Sacro sanctae et individuae Trinitati, crucifixi Domini nostri Jesu Christi humanitati...

Et si M. le curé n'avait pas pu, ce soir-là, se libérer pour venir célébrer le salut du Saint-Sacrement pour ses chers Congréganistes, ceux-ci déposaient qui son livre, qui son chapelet. et par l'escalier de cèdre on redescendait vers le jardin des bons Frères et vers la bonne soirée canadienne, cordiale et gaie, qui attendait dans leurs familles tous ces bons chrétiens. Et par la rue aux grands arbres frissonnants sous l'air vaste et doux, on s'en allait musant, avec des bouts de phrases latines, poétiques et parfumées, qui vous trottaient dans la mémoire : « Sicut cinnamomum et balsamum aromatisans odorem dedi... »

LE CONGRÈS DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE. — DISCOURS DE M. DE MUN, DE GERLIER ET DE M. L'ABBÉ THELLIER DE PONCHEVILLE.

Paris, mai 1911.

Je suis heureux de pouvoir faire part aux lecteurs de *l'Action Sociale,* des impressions d'un témoin oculaire du beau Congrès de l'Association de la Jeunesse Catholique Française, qui se déroule actuellement. Grâce à une gentille invitation de l'aimable Président, M. Pierre Gerlier, j'ai mes entrées à toutes les séances, et vous pouvez croire que j'en profite. On sait que ce Congrès coïncide avec le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'Association, et cette heureuse coïncidence n'est pas de nature à diminuer l'éclat des fêtes et l'enthousiasme des membres. Ceux-ci sont venus très nombreux de tous les points de la France : il y a des méridionaux et des « gens du Nord », des Savoyards et des Normands, des vieux et des jeunes, des laïques et des prêtres. A la Salle des Sociétés Savantes, rue Danton, où je suis arrivé hier matin pour la séance d'ouverture, cette foule formait un auditoire très compact et d'une physionomie aussi intéressante que diverse. La salle était déjà remplie à neuf heures du matin, mais comme il y a un Dieu qui protège les journa-

listes qui se lèvent tard, je fus assez heureux de trouver une excellente place dans une galerie, en compagnie de M. l'abbé A. Paré, de l'Université Laval de Québec, que j'avais eu le plaisir de rencontrer à la porte ; les applaudissements qui éclatèrent juste à ce moment-là me firent croire que la foule en délire me faisait une de ces ovations dont je suis souvent le héros dans mes rêves, mais je m'aperçus que M. Pierre Gerlier venait de prendre sa place à la tribune et qu'il s'inclinait en souriant ; je supposai donc que ces applaudissements lui étaient destinés, et j'y joignis les miens sans la moindre rancune. Et la séance d'ouverture commença immédiatement.

M. Gerlier, dont mes lecteurs connaissent presque tous la haute stature et le profil césarien, souhaita, dans une belle allocution, la bienvenue à tous ces camarades venus de tous les coins de la France pour fêter les noces d'argent de la chère A. C. J. F. Il eut des paroles particulièrement aimables pour le représentant de la Jeunesse Catholique Canadienne, le Dr G.-H. Baril, qui était près de lui sur l'estrade ; et il lut une lettre de M. V.-E. Beaupré, président de l'A. C. J. C., faisant part des souhaits fraternels des membres de son association et accréditant le Dr Baril comme leur représentant officiel au Congrès National de l'A. C. J. F.

Comme on le voit, les Canadiens n'étaient pas oubliés, et ce fut pour ceux qui y étaient présents une agréable surprise d'entendre ainsi parler de leur pays dans des termes si aimables. Nous sentions qu'à cette réunion nous étions reçus comme des

visiteurs attendus, mieux que cela, comme des frères, et il n'en fallait pas plus, n'est-ce pas, pour que nous nous trouvions tout à fait chez nous.

Quelques rapports sur l'œuvre de l'Association furent lus par des membres du Comité général, entre autres par MM. Bucaille et Poisson ; au milieu du discours de celui-ci, M. Gerlier interrompit l'orateur pour prier M. le chanoine Couget, qu'il venait d'apercevoir dans l'auditoire, de bien vouloir prendre place sur l'estrade, ce qui fut fait au milieu des applaudissements, car M. le chanoine Couget, qui est un des amis les plus dévoués des Canadiens, est également très populaire parmi les catholiques de Paris.

A la fin de la séance, je me fis un devoir d'aller présenter mes remerciements à M. Gerlier, en même temps que mes félicitations sur la belle allure du Congrès, qui s'annonce comme devant être un grand succès. Tout joyeux, M. Gerlier m'exprime sa satisfaction de voir *l'Action Sociale* représentée à ces fêtes,et m'invite de nouveau à toutes les séances; puis il est entouré par une foule d'amis, et je prends congé pour aller saluer également M. Maurice Eblé et M. Robert Facque, membres du Comité général, le comte Affre de Saint-Rome, qu'on retrouve avec plaisir dans toutes les réunions catholiques, le Dr Baril, notre distingué représentant, et le Dr Lachance, de Winnipeg, qui représente le *Devoir*, de Montréal.

Une réunion encore plus importante devait avoir lieu le soir, à la Salle Wagram, à l'autre bout de Paris, pour ainsi dire. C'est la salle où se tiennent les très grandes assemblées, et j'ai déjà eu occasion de vous faire part d'inoubliables spectacles qui s'y

sont déroulés, entre autres la clôture du Congrès diocésain, sous la présidence et la direction de Sa Grandeur Mgr Amette, archevêque de Paris. Hier soir, Sa Grandeur n'avait pu être présente, mais nous nous reprendrons demain après-midi, à l'église Notre-Dame.

Cette séance fut présidée par le comte de Mun, ce qui est déjà tout un événement, car le distingué orateur catholique, membre de l'Académie française et fondateur, il y a trente ans, des Cercles d'ouvriers, qui donnèrent naissance indirectement à l'A. C. J. F., est maintenant un homme assez âgé qui ne peut plus mettre au service de la bonne cause, à laquelle il a dévoué toute sa vie, la même infatigable ardeur qu'autrefois. De plus, une affection de la gorge lui interdit, depuis de nombreuses années, de porter la parole en public ; et pourtant, il est peut-être le plus grand orateur de sa génération. Aussi, l'annonce qu'il braverait, à cette séance, la maladie, et qu'il ferait un discours avait causé dans tout Paris un mouvement d'intérêt, et tous ceux qui avaient pu se procurer des cartes d'admission se pressaient. dès avant huit heures, à la porte de la salle. Je me hâte d'ajouter que le juste renom des autres orateurs inscrits était bien pour sa part dans cet empressement.

Devant plus de six mille personnes, dont la plupart portaient l'insigne en croix du Congrès, M. Gerlier fit le discours d'ouverture. Il annonça avec émotion que le Saint-Père avait voulu répondre de sa propre main à la lettre qu'il lui avait adressée au nom de l'Association, pour lui annoncer le Congrès et lui en

offrir le respectueux hommage ; M. Gerlier donna ensuite lecture de la lettre du Saint-Père, lecture qui fut faite et écoutée avec émotion et soulignée de nombreux applaudissements. M. Gerlier est un orateur dont l'éloge n'est plus à faire ; qu'il me suffise de dire qu'il a prononcé, hier soir, un discours vibrant et ému, qui a soulevé son auditoire au plus haut point, et que les acclamations qui ont accompagné sa magnifique péroraison lui ont donné une nouvelle preuve de l'estime et de l'affection qu'éprouvent les catholiques de Paris pour le jeune et dévoué président de l'A. C. J. F.

Les orateurs suivants furent M. Jean Lerolle, ancien président, et le comte de Clermont-Tonnerre ; puis vint M. l'abbé Thellier de Poncheville, dont le discours était attendu avec impatience par les Canadiens qui étaient présents. M. l'abbé Thellier de Poncheville, dont on admire toujours la prestance militaire et la voix éloquente, a commencé par féliciter l'Association du bel âge de 25 ans qu'elle a atteint et des belles célébrations dont elle donne le spectacle aujourd'hui.

« Vous êtes, dit-il en commençant, essentiellement une œuvre sociale, mais sociale parce que catholique ; et vous avez voulu qu'aux voix éloquentes qui parlent ce soir de vos luttes passées et de vos devoirs futurs, se joignît la voix du prêtre, pour bien indiquer que si vous êtes sociaux, c'est parce que vous êtes catholiques.» Et il les encourage à continuer leur belle œuvre d'action sociale catholique, en imitant leur modèle et leur chef suprême, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, dit-il, « sur les trente-

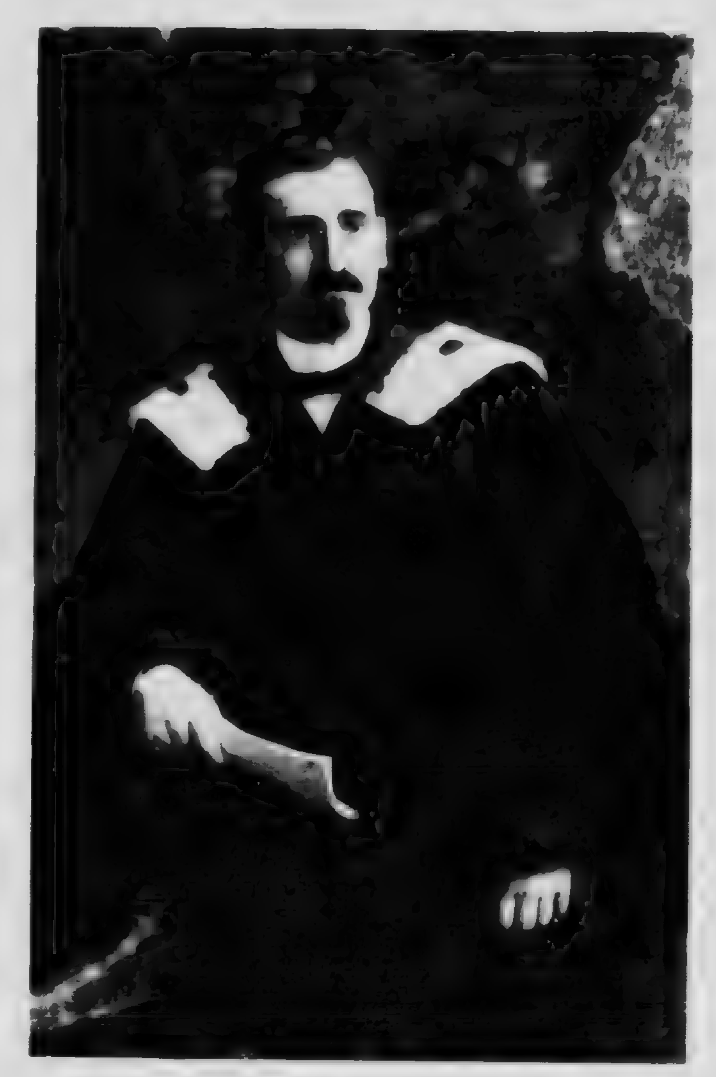
trois ans de sa vie terrestre a voulu en passer trente dans l'échoppe d'un charpentier».

« Catholiques, vous l'êtes bien en effet, continue l'orateur, dans un mouvement d'éloquence qui fait se pencher toutes les têtes avec attention, et je n'en veux d'autre preuve que ce souvenir qui me revient et que votre dévoué président me pardonnera d'évoquer devant lui. Oui, Gerlier, je me souviendrai toujours de la dernière nuit que nous passâmes ensemble, l'automne dernier, à bord du paquebot qui nous emmenait vers le Canada ; demain, c'était la terre canadienne, c'était la Nouvelle-France, où durant deux semaines vous deviez faire vibrer les âmes françaises et catholiques aux accents de votre superbe éloquence ; à travers les hublots du grand navire on voyait briller les étoiles et se dessiner vaguement au loin les côtes de la terre d'Amérique ; il était temps de se recueillir et de demander à Dieu des forces et des inspirations ; et ce fut votre idée à tous, jeunes gens de la Jeunesse Française, incarnée dans celle de votre président, délégué par votre affection à ces lointaines fêtes eucharistiques, de passer devant Jésus-Eucharistie cette dernière nuit en mer. Vous prîtes votre garde à dix heures, Gerlier, et c'est à une heure du matin que je vous retrouvai, dans la réflexion et la prière, aux pieds du Saint-Sacrement. »

Ce souvenir édifiant et touchant a été salué par les acclamations de l'auditoire, et je crois qu'il vous indiquera assez bien le ton enthousiaste qui a caractérisé cette grande assemblée.

Le comte de Mun parla ensuite, au milieu d'une attention respectueuse, et sa parole nette, son geste élégant et précis, malgré la retenue volontaire qu'il

s'imposait pour ne pas compromettre sa santé, comme il l'a déjà fait trop souvent, suffisaient pourtant à faire deviner quelle a dû être l'incomparable éloquence de cet homme né pour être chef et pour occuper les cîmes, celles de la parole comme celles de la plume et de la pensée. Les dépêches vous donneront sans doute un résumé de son discours, qui a été celui d'un père et d'un bon conseiller. Pour ma part, je vous envoie ce trop rapide compte-rendu à la hâte, en véritable reporter, qui écrit sa copie sur le coin d'une table, entre deux assemblées. Dans une heure, je serai retourné à la Salle Wagram, où parleront, ce soir, M. Joseph Duguet, président de l'Union Régionale catholique du Midi, M. Henri Reverdy, président d'honneur de l'A. C. J. F., et le Dr Baril, de Montréal. Demain, c'est le pèlerinage à la Basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre, le banquet à une heure, la clôture par Mgr Amette, à trois heures, un salut solennel à Notre-Dame vers quatre heures, et si vous pensez qu'à travers tout cela j'ai le temps de surveiller mon style et de faire de la belle littérature !



Dr GEO.-H. BARIL

VINGT-UNIÈME LETTRE

A LA SALLE WAGRAM. — LE DR BARIL Y EST CHALEUREUSEMENT APPLAUDI.

Paris, mai 1911.

Je vous ai donné, l'autre jour, un résumé de la première journée du grand Congrès de l'Association de la Jeunesse Française ; la seconde journée, celle du samedi, n'a pas été moins intéressante, mais j'ai regretté qu'il ne me soit pas possible d'assister à la séance d'étude de l'après-midi, à laquelle M. Robert Facque, jeune avocat de talent et membre du Comité général, a étudié, dans un rapport très complet. «Les campagnes sociales de l'A. C. J. F. et la nécessité de leur développement ». Ce rapport a été très remarqué et a donné lieu à une intéressante discussion dont les journaux de Paris ont reproduit les grandes lignes. M. Facque est d'origine normande, donc presque Canadien, et c'est à ce titre que je vous signale son succès.

Une seconde grande assemblée était annoncée pour le soir à la Salle Wagram ; le programme portait qu'on y ferait un retour intéressant sur « Les étapes de l'Association». J'y arrivai un peu après huit heures, et ce ne fut pas sans plaisir que je me retrouvai dans l'atmosphère de cordialité et de sympathie que l'on respirait dès l'entrée de la salle, où des jeunes gens munis de brassards bleus ornés d'une

croix, dirigeaient les arrivants ou vendaient *La Croix* et *La Vie Nouvelle* l'organe de l'Association. La salle était déjà pleine et les sièges libres brillaient par leur absence, mais ce n'était pas la première fois que la carte magique que m'avait donnée M. Gerlier me prouvait son efficacité, et je fus bientôt installé en avant de la tribune, où avaient déjà pris place Mgr Péchenard, M. Gerlier, le colonel Keller, le Dr Baril de Montréal, et plusieurs autres personnes.

La séance fut ouverte par une courte allocution de M. Gerlier, qui est très populaire parmi les membres de l'Association,si on en juge par les ovations qui l'ont salué, au cours de ce Congrès, chaque fois qu'il a eu à porter la parole, ne fût-ce que pour dire deux mots d'avis ou pour présenter un orateur. M. Pierre de Bricourt, président de l'Union Régionale Parisienne, et M. Henry Reverdy, président d'honneur de l'Association, rappelèrent tour à tour, en des discours intéressants et d'une grande perfection de style, les débuts modestes de l'Association et les étapes successives par lesquelles elle a passé avant d'atteindre sa force actuelle. L'assemblée écoutait avec un intérêt qu'elle témoignait de temps en temps par des applaudissements, mais il y avait tout de même moins d'entrain que la veille ; on sentait que tous ces braves jeunes gens étaient fatigués par les travaux incessants du Congrès. Mais le Président donna la parole au représentant de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, le docteur Georges Baril. Un mouvement de curiosité et de sympathie se produisit alors dans toute la salle, et

je vous garantis qu'il n'y eut plus de distractions dans les pensées ; ce n'est pas souvent qu'on entend parler un Canadien, et l'on n'était pas fâché d'en avoir enfin un vrai, et de l'entendre parler de son pays. Le Dr Baril, qui, soit dit entre parenthèses, s'exprime avec élégance et une remarquable facilité, s'est réellement surpassé, ce soir-là ; il n'avait pas prononcé dix phrases que les applaudissements l'interrompaient déjà. A partir de ce moment, son discours ne fut plus qu'une suite de phrases enthousiastes, littéralement hachées à mesure par les applaudissements de l'auditoire, et lorsque, dans un superbe mouvement oratoire, il déclara que si nous avons emprunté à nos frères anglo-saxons quelque chose de leur vie utilitaire et de leur esprit pratique, nos cœurs, par contre, n'ont rien emprunté à l'étranger et sont demeurés français, l'enthousiasme devint du délire et c'est au milieu d'une ovation indescriptible, que le Dr Baril, tout ému lui-même, reprit son siège ; à ce moment, M. Gerlier, emporté sans doute par l'enthousiasme déchaîné dans la salle, se leva spontanément, comme l'orateur passait près de lui, et d'un geste bien français, qui représente ici la suprême marque d'affection, le prit dans ses bras et lui donna, comme disent les journaux « une fraternelle accolade ». Je vous laisse à penser si les cris et les trépignements des six mille auditeurs furent diminués par ce geste symbolique ; moi, je renonce à décrire cette scène, qu'il faut avoir vue pour s'en rendre compte. D'ailleurs, voici la façon dont en parlait, le lendemain, *la Démocratie* organe de M. Marc Sangnier :

« Après M. Reverdy, se lève M. G. Baril, qui représente ici la Jeunesse catholique canadienne. Aussitôt levé, M. Baril est acclamé par l'auditoire, qui ne cessera de hacher son discours de bravos enthousiastes.

C'est que M. Baril parle avec une fougue et une conviction extraordinaires, et exprime chaleureusement son ardente sympathie pour notre pays.

—«Nous, dit-il, Canadiens français et catholiques, nous ne croyons pas manquer de loyauté envers l'Angleterre en conservant, avec les traditions du passé, un amour vivace pour la France... (applaudissements). Notre cœur n'a rien emprunté à l'étranger (tonnerre d'applaudissements)... Est-il une terre au monde où la France ait gravé plus profondément que dans la nôtre l'empreinte de son génie? Est-il un pays dont le sol ait été plus fécondé par le sang de vos missionnaires et de vos martyrs?... (Nouveaux applaudissements.)

Enfin, soit que M. Baril parle des luttes que, pendant 150 ans, les Canadiens ont soutenues pour la défense de leur foi, soit qu'il dise leurs efforts pour sauvegarder chez eux la langue française, soit qu'il évoque les inoubliables journées du Congrès eucharistique de Montréal, il est acclamé, et lorsque, à la fin de son allocution, M. Gerlier l'embrasse, c'est un tumulte, qui ne finit plus, de bravos, de trépignements, de hourrahs.

Puis, le colonel Keller parle — simplement, et avec tout son cœur — du Pape, «pierre angulaire de l'édifice chrétien», et qui n'a jamais « paru plus grand dans l'amour de ses fils et la haine de ses adversaires».

La séance est clôturée par une allocution de Mgr Péchenard. L'évêque de Soissons félicite les membres de l'A. C. J. F. de leur fidélité à la doctrine de l'Église et de leur aversion constante pour le libéralisme doctrinal, qui a causé tant de mal à notre société. Il leur dit paternellement : « Je vous ai aimés dès la première heure », et, de sa main où brille l'anneau pastoral, il bénit l'assemblée agenouillée. — H. R.»

***

J'ai rencontré, le lendemain, le Dr Baril, au banquet qui précédait la réunion du Manège Saint-Paul. A mes vives félicitations, le docteur a répondu en souriant : « Je ne l'ai pas fait exprès, mon cher ami. C'est cet auditoire si sympathique qui m'a soulevé, et je ne sais plus trop ce que j'ai dit ; mais tout bon Canadien en aurait dit autant à ma place.»

***

Encore cette fois je vous envoie ces lignes à la hâte, pour ne pas manquer le courrier de Cherbourg, qui part de Paris ce soir. Dans une prochaine lettre je tâcherai de vous rendre compte des scènes imposantes qui se sont déroulées, dimanche après-midi, au Manège Saint-Paul et à la cathédrale Notre-Dame.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

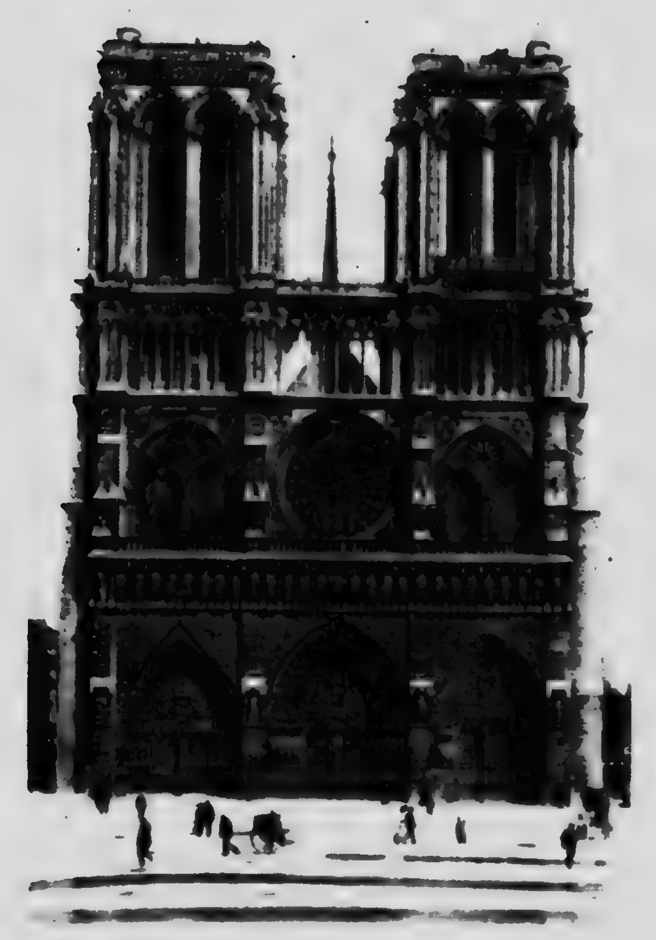
LE BANQUET. — CABLOGRAME DU CANADA. — LE PEUPLE DE PARIS. — AU MANÈGE ST-PAUL. — A NOTRE-DAME.

Ce n'est que le midi que j'ai pu rejoindre mes amis les congressistes. Le banquet venait de commencer lorsque j'arrivai à la grande Salle des Sociétés Savantes, mais il y avait encore quelques places libres, et j'allai m'asseoir au hasard à une longue table où bavardaient gaiement une centaine de convives ; nous devions être environ un millier, tous bons catholiques, tous bons Français ; et vous vous doutez du spectacle intéressant que cela formait. J'avais là sous les yeux des délégués de toute la France ; braves paysans du Midi à la figure énergique et droite, têtes rondes de la Savoie tenant leur calotte molle sur leurs genoux, mineurs des charbonnages du Pas-de-Calais, venus au Congrès au nombre incroyable de douze cents, gens de l'Anjou, gens de la Bourgogne, gens de partout, toute la France en un mot, la « Doulce France » que M. René Bazin chante si bien et qu'il aurait eu tant de plaisir à voir là, ainsi réunie.

Je m'adressai sans façon à mon voisin de gauche, un tout jeune homme :

— Et vous, vous êtes Breton, Normand, Parisien ?

— Ni l'un ni l'autre, me répondit-il, je suis de l'Anjou.



FAÇADE DE NOTRE-DAME, PARIS

Encore un qui s'appellerait Langevin si ses ancêtres avaient traversé l'Atlantique et le Golfe.

— Et vous, Monsieur, demandai-je à un homme d'une quarantaine d'années, à l'air actif et intelligent, qui causait avec un prêtre en face de moi, est-ce que vous habitez Paris ?

— Non, dit-il, mieux que ça, je suis de Paray-le-Monial.

Je lui appris alors que j'étais Canadien, ce qui provoqua tout de suite un vif mouvement de curiosité et de sympathie autour de la table ; songez que tous ces braves gens avaient entendu la veille au soir les tirades éloquentes de l'ami Baril, et que le Canada était plus que jamais à l'ordre du jour.

— Je me nomme Morin, me dit mon voisin. Est-ce que c'est un nom qui existe au Canada ?

— Un peu !

***

Quant vint le moment du dessert, un signal se fit entendre, à la table d'honneur, située assez loin, vers le milieu de la salle, et M. Gerlier se leva, dominant toute l'assemblée de sa haute taille et de son visage intellectuel et doux. En quelques phrases simples et émues, il annonça qu'il levait son verre à la santé du Pape ; il eut des paroles respectueuses et dévouées pour le Père de tous les catholiques, qui a donné tant de preuves de son affection à l'Association de la Jeunesse Française et que l'on peut bien appeler, avec un sentiment d'amour filial plus intime, le le Père de l'A. C. J. C. Cette santé fut bue avec enthousiasme, et l'on se prépara à se mettre en route pour le Manège Saint-Paul, où devait avoir lieu une

grande assemblée, présidée par Sa Grandeur Mgr Amette.

***

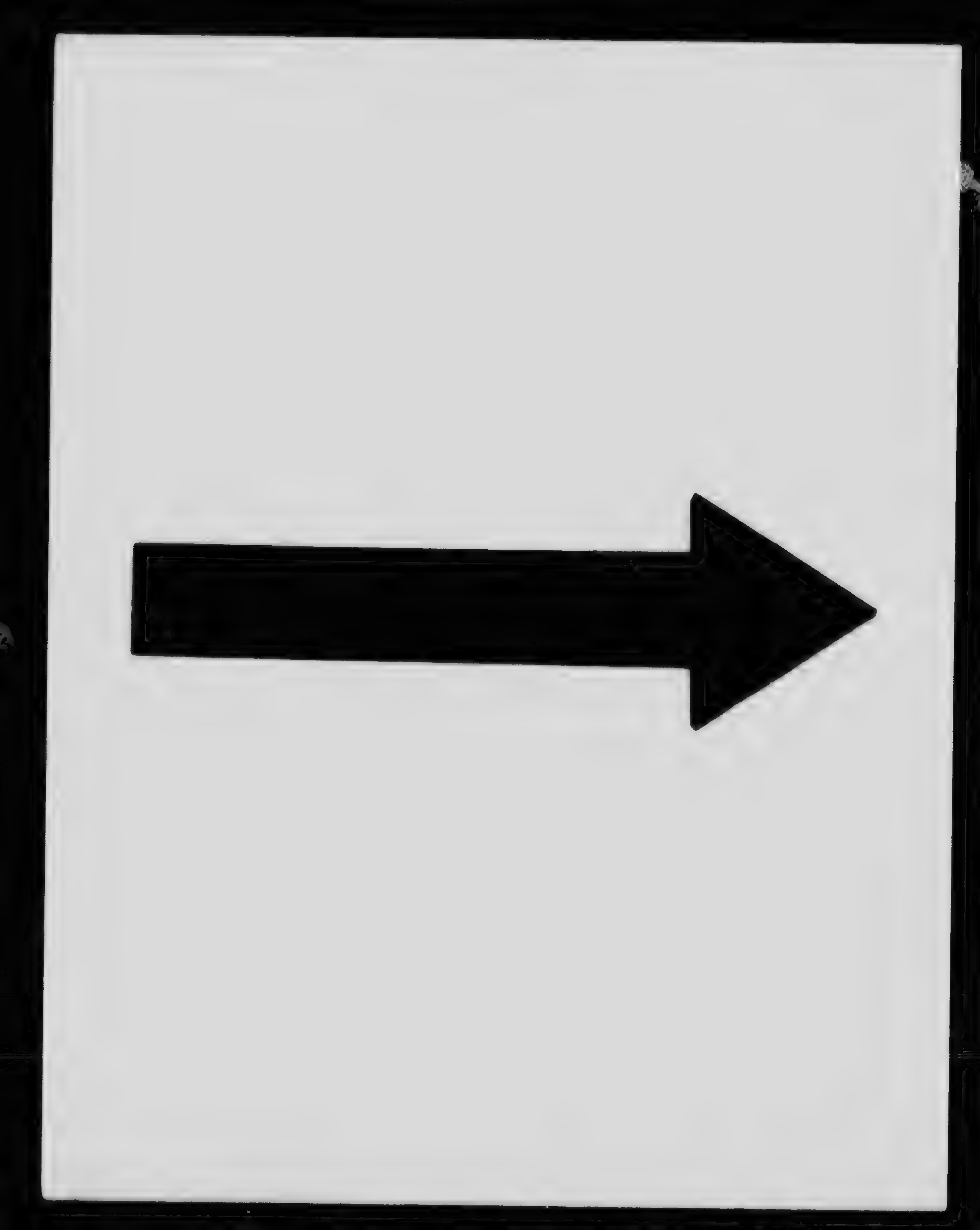
Cela n'avait l'air de rien, ce petit voyage à pied, par quelques rues de Paris, et simplement d'une salle à l'autre. Et c'est pourtant dans ce court trajet que j'ai recueilli quelques observations des plus intéressantes. Car, à peine eus-je fait quelques pas dans la rue, que je m'aperçus d'une chose à laquelle j'aurais pu penser à l'avance : à savoir que cette réunion, très privée dans une salle de banquet, changeait de face en prenant toutes les allures d'une démonstration publique, dès qu'elle se trouvait répandue au dehors. Sans doute, ce n'est pas en procession que tous ces jeunes gens se dirigeaient vers un but unique ; une procession n'aurait peut-être pas été permise par les autorités, et de plus elle aurait pu faire naître de désagréables contre-démonstration de la part des adversaires de l'Église. Ce furent donc des petits groupes de deux ou trois paisibles jeunes gens qui parurent graduellement sur les ponts de la Seine et dans les rues du faubourg Saint-Antoine, quartier populaire par excellence ; mais sans qu'on l'eût prévu ni voulu, la multiplicité de ces groupes ne tarda pas à prendre les apparences, les allures d'une véritable manifestation. Et il devint impossible que le peuple ne s'aperçût pas de quelque chose. Aussi, de toute part, on nous regarda avec curiosité, et comme nous avions tous au revers de l'habit la croix de Malte bleue qui est l'insigne des congressistes, tout le monde eut vite compris

que c'était le congrès de l'Association Catholique de la Jeunesse Française qui passait. Et les fenêtres des pauvres appartements des quatrièmes et cinquièmes étages se remplirent de visages curieux et intéressés, toutes les petites boutiques se vidèrent dans la rue, et il devint évident que c'était avec sympathie, même avec émotion, que le bon peuple de Paris regardait passer tous ces braves jeunes Français, qui n'étaient là que parce qu'ils affirmaient nettement et sans crainte leur foi catholique.

Pour une nouveauté, c'était une nouveauté, et comme les Parisiens n'aiment rien tant que la crânerie, on sentait toute la sympathie populaire aller à ce geste que les congressistes faisaient tranquillement, presque inconsciemment.

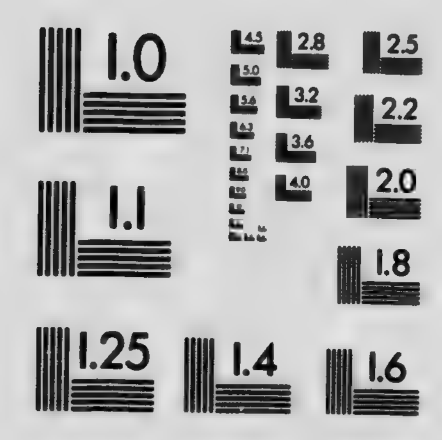
***

En tournant le coin de la cathédrale Notre-Dame, une brave femme pauvrement vêtue disait à ses voisines : « Eh bien ! ça fait plaisir, tout de même, de voir qu'il y a encore des hommes en France ! » Plus loin une vieille dame disait également tout haut : « Qu'est-ce qu'on disait donc, qu'il n'y avait plus de catholiques en France ? » Rue Saint-Antoine, les groupes passaient auprès d'une vieille marchande de légumes, toute petite, toute vieille et ratatinée comme une vieille pomme de l'année dernière ; la brave femme était tout émue de voir les bons jeunes gens catholiques ; et chaque fois que passait près d'elle un groupe où il y avait un prêtre, elle saluait de la main et répétait à plusieurs reprises : « Vive monsieur le curé !



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Vive monsieur le curé ! » Et comme quelqu'un sourit avec indulgence, elle insista bravement : « Oui, vive monsieur le curé, je suis contente de vous voir passer. »

Ce sont là de bien petits détails, mais je vous assure que lorsqu'on en est témoin dans de pareilles circonstances, et que l'on pense à ce que l'on a fait malgré eux à ces braves gens qui adoraient Dieu autrefois avec l'âme incomparable de la France, on ne peut s'empêcher d'être touché de ces humbles manifestations de l'âme populaire, et ce n'est pas de sourire que l'on a envie...

***

Au Manège Saint-Paul, très grande salle servant à apprendre à monter à cheval, des décorations avaient été mises partout, et l'on avait élevé une estrade, où étaient déjà assis Mgr l'Archevêque, M. Gerlier, M. le comte de Mun, M. Robert de Roquefeuil, ancien président, M. le chanoine Couget, M. le Dr Baril, et plusieurs autres personnages distingués. Je remarquai aussi dans la salle M. l'abbé Bouquerel, M. le comte de Saint-Rome, et M. Lucio Suttor, président du Cercle « Paul-Henry » dont Pierre l'Ermite est le dévoué aumônier. Il faisait dans cette salle une chaleur torride, et les jeunes gens du Congrès ne se gênaient pas pour se mettre en bras de chemise.

L'assemblée commença par la lecture des télégrammes reçus des associations sœurs. « Cela commence par le Canada, s'écria le secrétaire, nous avons une dépêche de Montréal ». Et au milieu des

applaudissements il donna lecture d'une cordiale dépêche signée « Beaupré ». « Encore le Canada », dit-il ensuite, et il lut une dépêche de Québec, signée « Magnan » qui fut aussi saluée d'applaudissements, de bravos, et même de hourras, à n'en plus finir. Vrai, cela faisait plaisir d'entendre ainsi des voix « de chez nous » et je voyais sur l'estrade le Dr Baril qui avait envie, je crois, de jeter son chapeau en l'air.

Il vint ensuite une lettre de la Suisse et cela répandit un peu de fraîcheur dans l'atmosphère. Et M. Gerlier put commencer son discours. Je ne vous dirai pas que M. Gerlier fut très applaudi ni qu'il remporta un grand succès, car ce sont là des phrases qui sont devenues banales lorsqu'on parle de l'aimable et éloquent Président de l'A. C. J. F. Qu'il me suffise de dire, une fois pour toutes, que dans tout ce congrès, M. Gerlier a été constamment sur la brèche, prononçant de grands discours ou répondant en souriant aux objections soulevées après la lecture des rapports par de courtois contradicteurs, portant au banquet la santé du Pape en des termes choisis et heureux où l'on cherchait en vain l'expression indécise ou la virgule mal placée ; réalisant ce tour de force d'avoir l'air souriant et aimable au milieu des plus belles envolées oratoires, et sans que rien puisse laisser deviner l'effort physique et intellectuel. Ah ! je crois que nul ne me contredira, à Québec, à Montréal ou à Paris : si jamais un homme fut « *the right man in the right place* !... »

Il y eut ensuite d'autres beaux discours du comte de Mun, de M. De Roquefeuille, et de Sa Grandeur Mgr Amette. Je ne veux pas vous résumer ces dis-

cours, dont l'*Action Sociale* a dû reproduire déjà les parties principales. Et, quittant le Manège Saint-Paul, nous partons immédiatement pour l'église Notre-Dame, la plus belle cathédrale de Paris et même de France si l'on en croit le Rév. Père Galy. Remarquons en sortant du Manège que M. Lépine n'a pas manqué d'envoyer une cinquantaine d'agents de police pour nous surveiller comme si nous étions des révolutionnaires ; mais rassurons-nous, les braves « cipaux » ne nous feront pas de mal, il y a là un conseiller municipal de Paris, en chapeau haut-de-forme, qui a le droit de leur donner des ordres et qui s'appelle Joseph Denais. Nous sommes en bonnes mains !

***

Il fallut faire queue pendant près d'une heure avant de pouvoir pénétrer dans l'église. Aussi était-elle remplie quand j'y arrivai, mais je pus avoir une bonne place en avant de la chaire célèbre où prêchèrent Lacordaire, Ravignan et où le Père Janvier s'illustre actuellement. Il y eut un salut solennel très imposant, toute l'assistance prenant part au chant du « Credo » de l' « Ecce Panis », du « Tantum ergo », etc. Puis la procession se déroula, la plus impressionnante procession, peut-être, que j'aie vue dans une église. Toutes ces délégations avaient emporté leur drapeau ! Et lorsque se produisit ce défilé de cent soixante-sept bannières et drapeaux, tricolores, dorés, frangés, ornés de la plus riche façon, et que l'on se disait que cette réunion était l'hommage non pas de Paris, non pas de deux ou trois grandes

villes, mais de la France toute entière, de la Fille aînée de l'Église elle-même, je vous dis qu'il vous passait au cœur un frisson d'espoir, et que l'on ne pouvait s'empêcher d'espérer malgré tout en une renaissance triomphale de la foi catholique, en France, au jour choisi par la miséricorde infinie.

Et c'est alors que retentira dans toute l'Église, souffrante, militante et triomphante, le chant vainqueur des anciens martyrs, ce chant qui s'élevait, au temps des persécutions, au-dessus des plaintes des blessés et des cris d'effroi des petits enfants, et qui s'est fait entendre également dans la séculaire cathédrale, dimanche dernier, poussé par des milliers de voix chrétiennes et émues : « *Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat* ».

CROQUIS CANADIENS

LES CULTIVATEURS

Le mot « paysan » est inconnu chez nous, et celui de cultivateur, qui le remplace, n'a pas tout à fait la même signification. En effet, le cultivateur possède lui-même sa terre et la cultive pour son propre compte. Il n'y a guère d'autre fermier dans la paroisse que celui qui a pris « à ferme » la terre du curé, ou celle de la Fabrique. De sorte que la population agricole se compose à peu près uniquement de libres citoyens, qui ne dépendent absolument de personne ; d'où, chez l'individu, une fierté inconsciente, une dignité naturelle assez évidente pour avoir arraché, un jour, à un gouverneur anglais, visitant incognito les campagnes canadiennes, l'exclamation : « Peuple de gentilshommes », dont les Canadiens français ont gardé un souvenir flatté et reconnaissant.

Si le lecteur veut bien m'accompagner aujourd'hui dans la paroisse de Saint-Jérôme du Lac Saint-Jean, je le prierai d'endosser comme moi une pelisse en « chat sauvage », et de prendre place à mes côtés dans une bonne carriole sur le devant de laquelle se tient déjà un « charretier » probablement bavard et inévitablement loustic, et qui nous fera au besoin l'historique pittoresque et complet du pays que nous traverserons et des « biens » que nous apercevrons.

Quittant le « rang de l'église », qui touche le bord du lac et d'où l'on voit, par-dessus la plaine de glace,

l'île Sainte-Hélène et le clocher de Chambord, nous remontons une pente douce qui va vers l'intérieur des terres, vers les « concessions », comme les appellent, non sans raillerie, les élégants du village : régions un peu rustiques sans doute, mais où la vie est plus exclusivement agricole et par conséquent plus simple, plus près de la nature et beaucoup plus intéressante.

Des arpents de trajet dans la blancheur des routes et des champs, des maisons clairsemées, aux fenêtres desquelles des demi-douzaines d'enfants joufflus nous regardent curieusement passer ; des « parts de route » mal entretenues, où le cheval s'embourbe dans la neige jusqu'au ventre, des raccourcis en plein champ, où notre véhicule n'arrive pas sans d'inquiétantes inclinaisons, (de fait, rien n'est plus commun que de « verser », et l'on en est quitte pour sentir, durant quelques minutes, la neige qui vous fond dans le cou, une bagatelle !) et nous voici enfin rendus au « trait-carré », où vous amène ma fantaisie. Un dernier trot qui fait gaiement sonner les grelots du harnais, et nous nous arrêtons à la porte d'une grande maison à l'aspect confortable et aisé, dans laquelle nous entrons bientôt, pendant que notre guide conduit sa bête aux « bâtiments » ; ne vous inquiétez pas de lui, cependant, car il viendra tantôt nous rejoindre et prendre part sans façon à notre conversation avec les gens de la maison : il n'y a pas de classes sociales dans la campagne canadienne, il n'y a que des Canadiens...

Nous voici donc dans la place, et nous sommes assis, « comme Thémistocle », au foyer d'un cultivateur canadien. Il nous reste à jeter autour de nous un coup d'œil intéressé et à faire plus ample connaissance avec la personnalité et la famille du maître de céans.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

VACANCES. — TOUT LE MONDE AUX CHAMPS. — PROMENADE A VERSAILLES. — PARISIENS... DE BUENOS-AYRES. — LA FORET ET LES TRIANONS. — SOUVENIRS DU GRAND SIÈCLE. — LES GRANDES EAUX. — BEAUCOUP D'EAU.

Paris, août 1911.

L'Action Sociale a délégué auprès de moi l'un de ses lecteurs les plus fidèles, qui m'a tenu, d'un ton sévère, à peu près ce langage : « Dites donc, mon cher Canadien Errant, qu'est-ce que vous avez, qu'on ne vous entend plus ? Qu'est-ce que ce silence, coupé seulement d'efforts spasmodiques à l'époque des grands congrès, et qui n'en retombe que plus lourd le lendemain ? Où sont les jeunes enthousiasmes et les vives descriptions de l'année dernière ? Vrai, on croirait que vous vous êtes laissé engourdir par les délices de Capoue, et les populations inquiètes commencent même à se demander, aux rives du Saint-Laurent, si Paris est toujours là, si la Seine n'a pas englouti jusqu'aux derniers fondements de la Ville-Lumière, et si, tel un ogre dévastateur, M. Pierpont Morgan n'a pas passé sur les ruines, mettant dans sa poche d'un geste américain les deux derniers vestiges de la grandeur de la capitale universelle : d'un côté le Canadien Errant, de l'autre le tombeau de Napoléon. Non, ces visions sont trop terribles et

vous n'avez pas le droit de nous laisser plus longtemps sous leur pénible impression. Allons, un bon mouvement, et parlez-nous encore de Paris ! »

Le respect seul que je dois à mon interlocuteur m'a empêché de lui répondre comme dans la chanson: « Brigadier... » Mais j'ai tout de même reconnu mes torts : d'une main j'ai mis quarante sous dans ma poche, et de l'autre j'ai pris mon ami par le bras. Et nous sommes partis pour Versailles.

***

— Remarquez tout d'abord, ai-je dit à mon compagnon, tout en faisant un saut croche pour éviter une automobile, qu'à Paris en ce moment il n'y a plus de Parisiens. Depuis quinze jours, dès le lendemain du Grand-Prix, ils se sont envolés vers la campagne. Le Président Fallières a donné l'exemple : il se ballade en Hollande. M. Caillaux est dans son patelin, pardon, je veux dire dans son village ; M. René Bazin est à faire les foins à son château de la Grangeardière, et M. Léon de Tinseau se promène sur les bords de la Manche, en songeant aux nobles duchesses et aux belles marquises qu'il va créer dans sa tête l'hiver prochain. M. l'abbé de Poncheville est à Madrid, comme tout le monde, et le comte de Saint-Rome a envahi le Maroc ; il n'est pas jusqu'à M. Dastous qui ne soit parti hier pour Trouville ; c'est effrayant ! Heureusement que nous sommes restés au poste, M. Lépine et moi ; car sans ça, je vous le demande, qu'est-ce qui aurait bien pu empêcher M. Léon Daudet de renverser la République ?

— Avec tout ça, me fit observer mon ami avec douceur, vous avez laissé passer l'autobus, et nous voici en plan pour dix minutes.

Cette juste remarque eut un effet calmant sur mon éloquence, que je ne pus retrouver qu'environ une demi-heure après, lorsque, rendus au bord de la Seine, nous montâmes bientôt sur l'impériale du tramway « Louvre-Versailles ».

— Rien n'est plus agréable, déclarai-je avec facilité, que les promenades que l'on peut faire ainsi dans Paris, au deuxième étage de ces grosses voitures. On voit loin et on voit bien. Ainsi, admirez le fameux Musée du Louvre, que vous ne voyez pas parce qu'il est juste en arrière de vous ; en face, le ruban d'argent de la Seine, avec ses bateaux-mouches chargés d'Allemands et d'Espagnols, qui se prennent mutuellement pour des Parisiens ; sur l'autre rive, vous remarquez surtout la Coupole prestigieuse de l'Académie française, où je suis rarement reçu malgré tous mes mérites. Et ce fouillis de vieilles maisons que vous voyez là-bas, entre les deux bras de la Seine, c'est la Cité, ornée sévèrement des deux tours carrées de la cathédrale Notre-Dame ; voilà un spectacle que pas un vrai Parisien un peu instruit de l'histoire de sa ville ne peut contempler sans émotion. Et combien d'autres se déroulent sous nos yeux, à mesure que le tramway s'avance le long de la Seine et des Champs-Élysées. Tenez, nous traversons à l'instant la place de la Concorde, ainsi nommée à cause de la touchante union de sentiments où vivent les Français entre eux, pendant leur sommeil. Au milieu de la place se dresse l'obé-

lisque de Louqsor, couvert d'inscriptions égyptiennes qui y furent gravées quelques centaines d'années avant la naissance de Notre-Seigneur ; c'est aussi à cet endroit précis que fut guillotiné le malheureux roi Louis XVI. Plus loin, vous apercevez les belles colonnades de la Madeleine, tandis qu'en arrière de nous se défile la Chambre des Députés, autrement appelée Palais-Bourbon, à cause que les affaires du pays y sont si bien embourbées. Quelques minutes encore, et un détour imprévu de la Seine nous amène juste en face de la tour Eiffel, dont la hauteur est effrayante quand on la voit de si près. Retournez-vous un instant pour regarder en passant le grand palais du Trocadéro et les beaux jardins qui l'entourent. Et c'est comme ça tout le temps. Nous arrivons maintenant à la pleine campagne, et nous allons traverser Boulogne et Sèvres, tout en regardant Saint-Cloud par-dessus les arbres. Puis quelques minutes d'un trajet assez monotone entre les villas entourées de bouquets d'arbres, un long détour par des rues sablonneuses et désertes, et nous [illegible] arrêtés enfin devant une grande gare en pierre [illegible]. « Versailles ! Tout le monde descend ! »

***

Ce nom évoque tant de beautés qu'il est assez naturel que la première impression que l'on ressent soit mêlée d'un peu de désappointement. L'imagination s'était fabriqué une sorte de ville de rêve, parée d'incomparables verdures, fleurie, teintée d'azur, coquette et souriante. Et l'on se trouve,

assez désemparé, au milieu d'une grande place jaune et sableuse où aboutissent des rues droites, silencieuses, presque mortes. Au bout de cette place on aperçoit le fameux palais de Louis XIV, qui ferme l'horizon ; et la déception continue. Ce palais n'est pas un palais, c'est un assemblage de sept à huit petits châteaux qui ont l'air de regarder l'un pardessus l'épaule de l'autre, comme des petits garçons curieux ; et tout cela est en grosse pierre, ce qui augmente l'impression de force et de rudesse que l'on ressent vaguement. De même, le pavé est formé de blocs de pierre à peine arrondis, sur lesquels on se casse les orteils très prosaïquement. Je ne m'étonne plus du geste historique de Corneille, attendant à la porte du cordonnier que sa chaussure fut rapiécée : le malheureux poète arrivait sans doute de Versailles !

Tout en faisant ces réflexions, on a traversé la grande place et l'on est arrivé dans la cour d'honneur du palais. Là, on commence à goûter le bel ordre qui a présidé au groupement de ces petits palais, qui se complètent l'un l'autre de façon à former un ensemble très harmonieux. On admire en passant l'énorme statue équestre de Louis XIV, qui est au milieu de la cour, et les statues, moins équestres, comme dirait l'autre, des grands contemporains du Roi-Soleil : Corneille et Racine, LaFontaine et Boileau, Turenne et Condé, etc., etc. On salue ces grands noms d'un œil qui commence à s'émouvoir, et l'on s'engage sous l'arcade par où l'on pénètre dans la partie principale de Versailles : la forêt et les jardins.

Tout de suite on éprouve une impression de fraîcheur et d'espace. Tout semble uni, lointain, humide et fleuri. On se dirige à pas lents, car il fait chaud, vers des bouquets d'arbres qui n'en finissent pas de se rapprocher ; en effet, les proportions sont si bien gardées partout qu'on ne s'aperçoit pas des grandes dimensions des moindres parterres. On longe deux petites pièces d'eau, où des tritons de bronze semblent s'ennuyer noblement, et sans être encore vraiment « épaté » on s'approche de la ligne de verdure tentante qui attire le regard depuis le moment de l'arrivée. Et dès ce moment-là, le charme de Versailles vous a pris et ne vous lâchera plus.

***

C'est d'abord un tapis de verdure très uni et très long, que coupent agréablement de belles pièces d'eau, peuplées de groupes mythologiques ; puis ce tapis se divise en deux larges pelouses qui bordent les eaux séculaires et calmes du Grand Bassin, lequel a près d'un kilomètre de long et tourne à angle droit, à cette distance, pour s'en aller rejoindre les deux Trianons. Tapis vert et lac argenté, voilà pour le fond du tableau. Au-dessus le beau ciel de France, et comme cadre les incomparables forêts taillées et plantées en ce lieu par la puissance d'un grand roi et le génie d'un LeNôtre, le plus célèbre des dessinateurs de jardins. On ne décrit pas la forêt de Versailles ; elle est comme ces imposantes cathédrales dont on goûte intensément le charme sans le pouvoir définir. On admire tour à tour les sapins taillés en cônes touffus, ou les haies vigoureuses et serrées, la

taille élégante des grands peupliers frémissants, ou le mystère ombreux et impressionnant des grandes allées taillées sous bois, dont la lumière du soleil ne fait que franchir le seuil et s'y arrête comme intimidée ; des allées recouvertes de dômes de feuillage si épais, si hauts, si majestueux qu'on n'y avance qu'avec respect, qu'on est tenté de n'y parler qu'à voix basse, et qu'il semble qu'un seul Hôte s'y trouverait à sa place, qu'un seul Roi y pourrait dignement promener sa majesté, qu'un seul spectacle au monde s'y pourrait dérouler de façon à assouvir enfin le besoin de perfection dans la beauté qui est au fond de l'âme humaine : on y voudrait voir passer Jésus-Eucharistie, porté par un Évêque dans un ostensoir précieux, entouré de chants et de prières murmurantes et s'avançant lentement dans l'ombre respectueuse, que strieraient seulement les rayons d'or tombés des hautes feuilles, tels des diamants célestes jetés par les anges aux pieds du Roi de gloire.

Hélas ! On y a vu depuis trois siècles de plus profanes spectacles et l'on y rencontre aujourd'hui plus d'Allemands en chapeaux verts et d'Argentins à favoris que d'enfants de chœur en surplis. On s'en console tant bien que mal en regardant les belles et vieilles statues de marbres qui peuplent allées et carrefours ; on songe que Racine y a promené sa grâce douce, Bossuet, ses larges pensées, LaFontaine, ses fables immortelles, Boileau, ses satires et Molière, ses comédies. Flatté d'être en si bonne compagnie, on se promène avec complaisance, avec des envies de tirer en passant la barbiche à Corneille et de lui dire: « Tu sais, mon vieux, je suis un collègue : tu as écrit

le « Cid » et « Polyeucte», mais moi, je fais mon petit Jean Lévêque dans *l'Action Sociale*... !»

***

Le premier dimanche de chaque mois d'été, a lieu ce qu'on appelle « les grandes eaux de Versailles ». C'est tout un événement, et on y accourt en grande foule. Nous étions là, l'autre jour, tout un groupe de Canadiens, à admirer ce spectacle rafraîchissant ; il y avait là l'ami Baril, le Dr Falardeau, votre serviteur et quelques autres, y compris des dames. Les belles eaux sortaient avec abondance des mille bouches de bronze tendues vers le ciel ; on ne voyait que colonnes jaillissantes, que nymphes ruisselantes, enfin, un vrai déluge.

— Que d'eau ! Que d'eau ! fit une jeune dame avec admiration.

— Hélas, oui ! murmura avec découragement un malin confrère, et rien qu'un Baril !

Sans rancune, mon cher docteur !

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

DIALOGUE PARISIEN. — NOSTALGIE CANADIENNE.

Paris, septembre 1911.

J'ai rencontré, rue Scribe, mon ami le Grognon, qui me parut être, contre son habitude, tout rayonnant.

— Bonjour, vil Parisien ! s'est-il écrié du plus loin qu'il m'a vu. Tu tombes bien ! Je viens de faire là une démarche qui va te surprendre et que tu n'es pas près de me pardonner. Tiens, vois, je viens d'acheter mon billet de passage pour le Canada. « J'm'en r'tourne », comme disent les chats de ton village. A bas les boulevards et le sale pavé de Paris ! Vive la Côte Saint-Lambert et l'édifice de *la Presse ! Montreal for ever !*

— Tu oublies, ingrat, le parc Sohmer, fis-je remarquer tranquillement ; il a pourtant abrité les plus belles heures de ta jeunesse, espèce de Montréalais. Mais ce n'est pas sérieux ? Que veut dire ce départ inattendu, et, j'oserais dire, anticipé ?

— Cela veut dire, gronda le Grognon, revenant à son humeur naturelle, que j'en ai assez de ce pays impossible où un Canayen ne peut seulement pas fumer une *Sweet* quand il en a envie, ou déguster un *steak* de temps en temps, pour se remettre l'estomac ; où la composition du moindre repas de-

mande plus d'effort mental que le moindre discours électoral en faveur de la Marine ; où, lorsque j'ai simplement envie de manger du porc frais avec des patates grasses, un imbécile en tablier blanc me présente un grand papier couvert d'expressions baroques et dont la seule vue me donne le mal de mer : « châteaubriand aux pommes, pré-salé, pommes purée, petite marmite paysanne, tripes à la mode de Caen, fraise de veau vinaigrette », un vrai répertoire électoral, quoi ! Et il faut choisir là-dedans, et se dépêcher encore ! Comment veux-tu qu'un Canadien réchappe sa vie dans un mélange pareil ? C'est tout juste, au contraire, s'il n'y perd pas son âme, à force de sacrer en dedans. Oh ! la, là ! Quel pays, mes amis ! Et quand je pense que je retourne, dans huit jours, au Canada, c'est plus fort que moi, je me sens des envies de sauter par-dessus *l'American Express* et l'Opéra, les deux pieds collés ; tiens-moi, je t'en supplie, car je sens que je vais me mettre en contravention avec la Préfecture.

— Je ne te tiendrai pas, ai-je répondu à mon ami ; mais comme je constate qu'en effet tu as besoin d'un réfrigérant, je vais t'en servir un qui ne manquera pas, je crois, son petit effet. Voilà : nous sommes à deux pas du Café de la Paix, renommé dans le monde entier ; je t'invite à nous y payer à chacun une de ces coupes de champagne dont parle l'Apocalypse. Je t'insinuerai de plus que je me trouve en ce moment complètement dépourvu au point de vue cigares. Installons-nous donc à l'une de ces petites tables placées le long du boulevard, et dans ce décor éminemment parisien, raconte-moi quelles sont les raisons puissantes qui t'ont porté à secouer

si tôt de ta chaussure la poussière du pavé de Paris.

***

— Je vais te dire, mon vieux, fit mon ami en frottant sa cinquième allumette, ce n'est pas ni ci ni ça, je m'ennuie. Tout ça, c'est bien beau, la civilisation européenne, les musées artistiques, la science médicale, les vieilles cathédrales et les ballons dirigeables. Mais, au bout de quelques mois, on n'en peut plus, on se sent dégoûté et mal à l'aise comme un homme qui n'aurait mangé que des desserts durant des semaines. Et l'on soupire inconsciemment après la belle nature naturelle que Dieu a donnée à notre pays. Il n'est pas jusqu'à nos rudes saisons dont on ne s'ennuie. Ainsi, nous sommes en ce moment au commencement de septembre. Te souviens-tu des soirs de septembre dans la campagne canadienne ? Après une journée claire et déjà moins chaude, le soleil s'est couché un peu plus tôt, et sous le firmament plus clair, plus impalpable, dans l'air calme et frais, au bruissement tranquille des feuilles à teinte indécise, on a senti passer le premier et discret avertissement de l'automne, de l'automne intime et grave,encore une fois présent à notre porte. Puis le jour s'est assombri graduellement. L'air a passé par des nuances insaisissables et jamais pareilles, qui ont fait de chaque minute comme un joyau précieux qu'on pleurerait de ne pouvoir conserver. Et, doucement, la nuit s'est abattue sur le village. La fumée bleue et mince qui, de chaque toit, s'élevait dans le ciel clair, se mêle maintenant à l'ombre envahissante ; et les lampes allumées an-

noncent que partout l'admirable famille canadienne s'est attablée autour du frugal mais abondant repas du soir. Dehors, la nuit règne de plus en plus profonde ; les oiseaux et les feuilles sont endormis, les eaux du grand lac reflètent silencieusement les étoiles luisantes, et l'on n'entend plus que le son atténué de l'Angelus, qui tinte là-bas sa note pieuse et émouvante. Ah ! calme et beauté indicibles des soirs d'automne de mon pays ! Que béni soit le Dieu prévoyant et bon qui sut inspirer jadis à quelques milliers de Français la pensée confuse de s'éloigner, eux et leurs descendants, des malheurs qui devaient fondre sur leur malheureux pays, et de s'aller réfugier en ces nouvelles contrées, lointaines mais hospitalières, où l'homme, sans doute, a moins brillé encore dans ses œuvres, mais dont chaque colline et chaque forêt, chaque ride de la terre, porte la marque, magnifique et nette, de la main du Créateur !

***

Un soir d'automne au Canada ! Quelle plume saurait décrire dignement la majesté de ce spectacle, quel peintre en pourrait rendre le charme ? Il faut être du pays, y être né et y avoir grandi, l'avoir aimé sans cesse et l'aimer encore d'un amour décuplé par l'éloignement, pour « voir » telle qu'elle existe noblement, la beauté du soir canadien. Il faut jeter en imagination un coup d'œil d'ensemble à tous les points du grand pays qu'on a connus et aimés. Vois-tu les ombres de la nuit s'accrocher pour ainsi dire aux flancs du Mont-Royal et descen-

dre lentement vers la grondante Métropole ? Les vois-tu recouvrir tour à tour les hauteurs historiques de Lévis et les bastions de la Citadelle québecoise ? Vois-tu disparaître graduellement dans cette brume les tourelles aigues du Château et le large geste de Champlain ? Vois-tu d'ici le calme et l'ombre descendre avec une lente majesté sur la nappe d'argent et les grands horizons du lac Saint-Jean ? Vois-tu dans les sapins touffus des grands caps se glisser sournoisement les ombres qui rouleront mollement tout à l'heure au-dessus de l'abîme au fond duquel s'allument déjà les lampes électriques de la Baie Saint-Paul ? Vois tu s'abattre le silence et la brume sur les montagnes sauvages et les grands flots mouvants de la Gaspésie ? Partout, d'un océan à l'autre, comme nous aimons à le dire avec une inconsciente fierté, c'est le mystérieux et solennel travail de Dieu, épandant la paix nocturne, symbole de la paix chrétienne qui règne chez ce peuple que Dieu aime parce qu'il en est aimé.

***

— Fort bien, ai-je répondu à mon ami ; tu parles comme un livre, et surtout tu as le cœur bien canadien, comme M. Ernest Gagnon, M. Ernest Myrand, et je ne sais plus quel autre Ernest. Mais cela ne doit pas t'empêcher de rendre justice à la France et aux distractions qu'on trouve à Paris. Sans doute, tu vas goûter au Canada, surtout si tu quittes ton banal Montréal, de pures joies champêtres et tu mangeras avec délices, au Jour de l'An, des croquignoles dont le sucre en poudre détruira provisoirement l'harmonie de tes traits. Mais crois-

moi, tu auras par instants la nostalgie de la vie parisienne. En allant jouer aux cartes, le soir, chez le deuxième voisin, tu auras une pensée de regret pour la place Pigalle, tu te demanderas parfois si le Trianon-Lyrique est toujours là, si Dranem est encore dans les affaires, et qu'est-ce qu'on peut bien jouer cette semaine à l'Odéon. En te rendant à la messe, en carriole, le dimanche matin, tu songeras paresseusement à celle de onze heures à la Madeleine, et le soupir nostalgique que tu pousseras alors te gèlera dans la moustache pour jusqu'à la fin de l' « Asperges »...

Je dus m'arrêter ; avec un geste indigné, mon ami le Grognon avait assuré son chapeau sur sa tête et m'avait quitté, comme on quitte un blasphémateur ; je vis durant quelques instants sa haute taille et sa tête à la gauloise mêlées à la foule du boulevard, puis il monta rapidement dans l'autobus de Saint-Germain-des-Prés. Et je connus qu'il est aussi difficile de convaincre un Canadien que tout n'est pas parfait dans son pays, que de lui faire voter des lois dont il n'a pas envie.

CROQUIS CANADIENS

LES CULTIVATEURS

---

18 février 1912.

Le maître de céans s'est avancé cordialement à notre rencontre, et nous a aidés à nous débarrasser de nos lourds vêtements de fourrure. Puis il nous a invités à entrer au salon, d'où s'échappent des sons de piano et des rires jeunes. Gardons-nous-en bien, toutefois. Nous dérangerions inutilement la jeunesse qui s'amuse sous la surveillance maternelle, et qui sait, du reste, si le fils du voisin qui « fréquente », depuis quelques mois, la fille de la maison, n'a pas l'intention, par ce dimanche après-midi, de déclarer ses sentiments et de « faire la grand'demande » !

Acceptons donc les sièges modestes que nous offre notre hôte, et causons sans façon, dans la grande salle qui sert à la fois de cuisine et de salle à manger. Aux murs pendent les lithographies du Pape et du premier-ministre Sir Wilfrid Laurier ; les portraits des grands-parents, eux, sont au salon, dans des cadres dorés. Dans un angle de la pièce, le « poêle à deux ponts », acheté à Québec, mêle au bruit des conversations son grondement sourd et le pétillement sec des morceaux d'épinette rouge qu'on y a mis tantôt.

La maîtresse de céans est venue nous saluer et nous présenter ses deux filles mariées, qui sont ici en promenade, avec leurs époux et la marmaille : c'est une belle Canadienne, souriante et forte sous ses cheveux gris, et qui nous accueille avec une grâce à la fois maternelle et digne. Rien de rustique dans cette « femme d'habitant », malgré les humbles travaux domestiques dont sa vie est remplie ; jeune fille, elle a fait son cours, elle a « gradué » chez les Ursulines, avec les filles des notaires, des médecins et autres gros bonnets de la région : épouse d'un homme respecté, elle a rencontré, sans y faire attention, des femmes de ministres. Pour aujourd'hui elle est tout hospitalité et nous servira, tout à l'heure, certain petit vin canadien, fait de sa main, dont vous me direz des nouvelles.

Son mari est plus âgé qu'elle de quelques années. Il est droit et solide encore, malgré la soixantaine approchante, et il a un bon visage énergique, avec une belle voix calme et grave, qui impressionne tout de suite et qu'on ne se lasse pas d'entendre. Il a abattu luimême, il y a 30 ans, le premier arbre de la forêt qui recouvrait alors l'endroit où nous sommes. Comme fruit de son labeur, il possède aujourd'hui la belle maison qui l'abrite, les grands « bâtiments » que nous avons vus en arrivant, et l'une des plus belles terres de cette région fertile et essentiellement agricole. Il y a, de plus, dans l'étable plusieurs chevaux, quantité de moutons, et deux douzaines de belles vaches laitières. Et le tout n'est pas à vendre pour une somme équivalente à cent mille francs, loin de là. Du reste, ses deux fils ont payé plus cher que cela, il y a deux ans, le beau domaine qu'ils cultivent ensemble, à Saint-Edouard de Péribonka, et qui ne vaut pas le bien paternel.

A cette vie laborieuse et droite les honneurs n'ont pas manqué : il a été successivement marguillier, commissaire d'écoles, conseiller municipal et maire de sa paroisse. La députation aussi a été plusieurs fois offerte, mais en vain, à cet honorable citoyen, épris exclusivement de son foyer et de ses rudes travaux. De plus, lorsqu'il y a quarante ans notre Saint-Père le Pape appela au secours de son Pouvoir tous les braves de la chrétienté, il partit tranquillement comme les autres... Il en a rapporté des souvenirs émus et des noms sonores de batailles, que les jeunes gens aiment à lui faire raconter, de sa belle voix grave et prenante.

Et lorsque tout à l'heure nous serons repartis, par la route enneigée, il déposera simplement son habit du dimanche, endossera sa blouse et s'en ira à l'étable, avec le gendre, pour rentrer les moutons et « faire le train » des animaux.

Et je songe, pendant que la carriole nous ramène vers les lumières du village, qui brillent au loin dans la nuit d'hiver, que lorsque cette belle vie chrétienne et virile aura pris fin, lorsque, suivi de ses descendants et de toute la paroisse attristée, on l'aura descendu pieusement au petit cimetière près du lac, il n'y aura dans le petit champ funéraire qu'une pierre de plus, modeste et grise, et qui dira : « Priez pour Auguste G.... cultivateur... »



Vitrail souvenir de la visite de feu Honoré Mercier, à Tourouvre.

VINGT-CINQUIEME LETTRE

A TOUROUVRE. — JOURNÉE EUCHARISTIQUE. — MERCIER. — LA SALLE CANADIENNE.

Paris, octobre 1911.

Celui de mes amis que j'appelle en moi-même l'Ambulant, parce qu'il est toujours, comme on dit, par monts et par vaux, m'a raconté en ces termes sa dernière excursion :

—Figure-toi, m'a-t-il dit, en s'installant au coin du feu, que j'ai assisté, dimanche dernier, dans un village de province, à ce qu'on appelle une « Journée Eucharistique », et qui ressemble absolument, sauf la durée, à nos Quarante-Heures canadiennes. Figure-toi surtout que j'ai pris part aux cérémonies de la journée, sous la forme d'une conférence que j'ai bel et bien donnée à cette brave population, à la suite des vêpres. La piété populaire, le bon accueil du saint curé, l'attention de mon auditoire, tout cela m'a touché profondément, et je suis bien content de t'avoir sous la main pour m'en épancher un peu. Allume donc ton tabac, vieux fumeur que tu es, et écoute-moi bien; tu ne perdras pas ton temps.

Te souviens-tu qu'il y a vingt ans, environ, les journaux canadiens, *l'Electeur* surtout, de libérale mémoire, furent remplis, à un moment donné, des

faits et gestes de notre grand Honoré Mercier, Premier Ministre de la province de Québec et idole de la population ; te souviens-tu qu'à ce moment-là Mercier faisait un voyage en France, et qu'il tint à revoir le village d'où ses ancêtres étaient partis, deux siècles auparavant, pour émigrer au pays du Canada ? Te souviens-tu qu'on nous rapportait qu'en ce village, qui avait nom Tourouvre, Mercier et sa suite avaient été reçus à bras ouverts par la population et par l'excellent curé, M. l'abbé Marre-Desperriers ? Ces noms sont bien connus, chez nous, depuis ce temps, et il y a un domaine, à Sainte-Anne-de-la-Pérade, si je ne me trompe, qui appartint à Mercier et qu'il baptisa du nom de « Tourouvre ». De plus, pour consacrer le souvenir de son passage au pays ancestral, il fit à la vieille église de Tourouvre le don princier de deux magnifiques vitraux représentant, le premier, le départ des premiers Mercier pour la lointaine Amérique, le second, la visite solennelle de leur distingué descendant.

Pour deux bonnes raisons, tout bon Canadien venant en France devrait faire ce que j'appelle maintenant le « pèlerinage de Tourouvre » : d'abord, on y retrouve des souvenirs émouvants, et ensuite la population s'y souvient de Mercier et de ses amis, et a conservé toute vivace l'impression favorable que surent y créer les nôtres en cette occasion. En un mot, Tourouvre est peut-être l'endroit de France où l'on pense le plus au Canada, où l'on aime le plus les Canadiens : je l'avais entendu dire ; j'en suis revenu convaincu... et reconnaissant.

Non sans hardiesse, j'avais accepté la bienveillante invitation d'aller à Tourouvre, parler,dans une

causerie familière, des choses du Canada. Le souvenir de Mercier m'attirait, et aussi la réputation de bonté du vénérable curé de Tourouvre, qui prétend être âgé de soixante-quinze ans, ce qu'il faut bien croire puisqu'il le dit ; mais ce qui est certain, c'est que ni son cœur ni son affection pour les Canadiens ne se ressentent du poids de ses années.

J'ai donc fait, avec un intérêt attentif, le même voyage que firent, il y a vingt ans, notre Premier Ministre et ses compagnons ; j'ai vu se dérouler autour de moi, durant quatre heures, le panorama automnal des plaines du Perche, semées de beaux vergers, sillonnées par les laboureurs, peuplées de troupeaux gardés par des bergers, et de petits villages rassemblés autour de leurs églises de pierre, aux clochers séculaires et carrés. Puis, après avoir arpenté, durant une heure, le quai de la gare de Laigle, où Mercier dut sans doute attendre lui aussi le petit train local de la ligne de Mortagne, je me suis vu emporté dans la nuit précoce d'octobre, à travers de vagues villages dont les petites fenêtres éclairées me rappelaient maints souvenirs de la campagne canadienne. Et puis, ce fut Tourouvre, où un aimable vicaire attendait à la gare pour prendre possession du Canadien annoncé. Malheureux Tourouvrais, s'ils s'imaginaient que tous les Canadiens sont des Honoré Mercier !

Quelques pas dans une bonne route de campagne, où mes pieds fatigués de l'asphalte se retrouvaient avec satisfaction, et j'avais le grand honneur de franchir le seuil hospitalier de M. le curé doyen Marre-Desperriers, qui me reçut à bras ouverts. On causa, on se mit à table et on causa encore.

M. le curé rappelait alertement les souvenirs nombreux qu'il a gardés de la visite des distingués Canadiens, en 1891, et de celle plus récente d'un autre excellent compatriote, M. Joseph Gagnon, marchand et maire de Saint-Georges de Beauce, qui vint lui aussi, il y a deux ou trois ans, rechercher à Tourouvre les traces et le souvenir de ses ancêtres. J'étais heureux d'entendre parler aussi élogieusement d'un presque concitoyen, car je suis un peu de la Beauce, moi aussi ; et je souhaite que le prochain pèlerin de Tourouvre, entende parler de moi dans les mêmes termes qu'il fut parlé, ce soir-là, du maire de Saint-Georges. Le lendemain matin, dimanche, il y eut messe de communion à huit heures, et grand'messe solennelle à dix heures. A cette dernière, on m'avait fait l'honneur de me placer au chœur, dans une stalle située juste en face des deux vitraux coloriés donnés à l'église par M. Mercier. On devine si je regardai avec un vif intérêt ces deux œuvres d'art, qui donnent à cette vieille église un cachet particulier qui doit aller droit au cœur de tout Canadien.

Le premier vitrail représente le départ des premiers colons normands pour le Canada ; sur le rivage, les voyageurs prennent congé de leurs parents et amis et rejoignent les deux antiques bâtiments à voiles que l'on voit dans la rade. « N'oubliez ni Dieu ni la France », leur disent, comme suprême recommandation, les vieillards qui les voient partir pour ce lointain pays. Le second vitrail représente la réception faite dans l'église de Tourouvre, par le curé et le conseil municipal, au Premier Ministre canadien et à ses compagnons, en 1891, avec la

devise inscrite au bas du groupe : « Nous n'avons oublié ni Dieu ni la France.» M. Mercier est représenté en costume de comte romain, la tête droite et très ressemblante ; autour de lui on reconnaît l'honorable M. Jos. Shehyn, M. l'abbé Gosselin, qui a du reste raconté cet événement bien mieux que je ne saurais le faire, M. Nazaire Bernatchez, alors député de Montmagny, un M. Ness et M. Clément, secrétaire du Premier Ministre. M. le curé Marre-Desperriers m'avait raconté, la veille au soir, une jolie anecdote qui fait revivre un instant la figure si attachante de Mercier. « Après la messe, me racontait M. le curé, M. Mercier me dit : « Vous savez, M. le curé, vous avez failli me faire pleurer. Lorsque vous êtes monté en chaire et que vous avez si bien parlé de l'attachement que les Canadiens ont gardé pour leur Dieu et leur mère patrie, et que vous avez exhorté vos paroissiens à ne pas oublier non plus le Dieu de leurs pères, vous avez eu des paroles si justes, la scène était si émouvante, que je me suis senti ému jusqu'aux larmes. Alors, pour réagir, j'ai voulu regarder Bernatchez, qui était en face de moi, Bernatchez qui a toujours le mot pour rire et de qui j'espérais bien quelque bonne grimace pour me rendre mon calme. Hélas! j'ai été bien désappointé, Bernatchez était plus ému que moi ! » Et M. le curé sourit encore au souvenir de M. Bernatchez,qui était, me dit-il, le boute-en-train de toutes les réunions.

Je songeais à tout cela, durant la messe, et je dois bien m'accuser de quelques distractions passagères. Mais malgré cela, cette cérémonie solennelle, le Saint-Sacrement exposé, la piété de l'assistance,

ce cachet canadien donné par ces portraits familiers, le chant très bien rendu par un chœur de jeunes voix bien exercées, les beaux morceaux de chant sacré rendus avec talent par les deux jeunes vicaires de la paroisse, tout cela dilatait l'âme et portait à la prière, et mon émotion s'augmentait du sentiment de l'éloignement où je me trouvais des miens, que l'on voudrait toujours voir auprès de soi en de semblables circonstances. Ah ! il m'a procuré de belles émotions, mon voyage à Tourouvre !

Le dîner réunit une quinzaine de prêtres, curés ou vicaires des communes environnantes pour la plupart, sauf M. l'abbé Bouquerel, secrétaire des Congrès Eucharistiques Internationaux, qui retrouvait en M. le curé-doyen de Tourouvre son premier professeur de latin. Je n'essaierai pas de décrire le charme à la fois intime et apostolique de ces agapes, où s'échangeaient les plus intéressants propos sur la vie spirituelle du pays environnant, chacun parlant de sa paroisse, de ses difficultés, de ses combats contre le mal ou contre l'indifférence, laquelle en ces régions paraît plus redoutable que le mal lui-même. Ce bon clergé des campagnes de France a bien du mérite et se montre bien courageux dans la longue épreuve qu'il traverse. Hostilité des pouvoirs publics, indifférence d'un grand nombre de fidèles, pauvreté personnelle trop fréquente, abandon pénible où se trouve bien souvent l'église, tout se réunit en certains endroits contre le pauvre prêtre, qui a bien besoin des secours d'En-Haut pour ne pas se décourager. Ces secours, heureusement, ne lui manquent pas, et il y a, pour un cœur de prêtre, certaines

consolations intimes qui n'apparaissent pas toujours à l'extérieur, mais qui n'en sont pas moins vives et réconfortantes. C'est du moins ce que je me disais, en écoutant le leçon de catéchisme donnée par M. l'abbé Bouquerel aux nombreux enfants qui remplissaient presque la « Salle Canadienne » avant l'heure des vêpres ; il y avait là, sous l'intelligente direction d'une dévouée institutrice « libre » c'est-à-dire catholique, des douzaines de petits Normands à têtes canadiennes, qui répondaient merveilleusement aux questions sur la sainte Eucharistie, et qui criaient à pleine tête, suivant le cas et la suggestion de l'orateur : « Vive le Pape ! Vive M. le Curé ! Vive le Canada ! » C'était à la fois charmant et consolant, et j'imagine que ce spectacle devait être doux au cœur paternel du bon curé-doyen.

A trois heures, vêpres solennelles et deuxième sermon eucharistique par M. l'abbé Morin, curé de Champsecret, dont l'éloquence pieuse et grave avait déjà ajouté un charme à la cérémonie du matin. Puis, chacun se porta à la Salle paroissiale pour entendre enfin le Canadien en question. Je n'ai pas besoin de te dire, fit mon ami, qu'à ce moment-là, j'aurais très bien accepté de me trouver à plusieurs cents milles de là, par quelque procédé magique. Mais comme un bon Canadien ne doit reculer devant rien, je montai bravement sur l'estrade, où M. le curé me reçut avec un petit discours très aimable. Et devant une salle comble et bienveillante j'y allai de mon petit boniment.

Ce que j'ai dit, je ne m'en souviens pas trop.

Quelques aperçus sur les récentes élections canadiennes et les personnalités qu'elles ont mis en évidence, allusion au rôle de la presse dans notre pays et lecture de quelques entrefilets caractéristiques des principaux journaux de Québec et de Montréal, explications sur le Congrès de la Langue française à Québec, bref, avec tout cela cuisiné sans façon et sans la moindre prétention à l'éloquence, j'ai bien gardé mon monde durant près d'une heure, et je voyais bien que ces détails intéressaient par leur nouveauté. Mais il arrivait six heures du soir, et nous n'avions que le temps de souper pour revenir entendre dans la même salle M. l'abbé Despois, aumônier de la chapelle Montligeon, une œuvre considérable du diocèse, vouée au soulagement des Ames du Purgatoire, lequel devait rapporter ses impressions du Congrès Eucharistique de Montréal. Il s'en acquitta, en effet, deux heures plus tard, dans une agréable conférence où les impressions personnelles les plus sympathiques se mêlaient à une belle érudition historique sur les débuts de notre pays ; ce n'était pas la première fois que j'apprenais sur le Canada des choses que j'aurais dû savoir plus tôt, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Et je me console d'apprendre quelquefois par des Français l'histoire du Canada, en me rappelant qu'un autre bon ami des Canadiens, M. Léon de Tinseau, prétend qu'il faut aller au Canada pour apprendre l'histoire de France.

—En résumé, conclut mon ami, j'ai fait là un voyage dont je conserverai longtemps le souvenir et qui m'a laissé l'impression d'être allé dans une campagne des environs de Québec ; véritablement,

il règne à Tourouvre une atmosphère canadienne. Mercier y est, pour ainsi dire, vivant, on m'y a parlé en termes flatteurs de M. Adélard Turgeon qui fit, naguère, à Mortagne, un discours sensationnel, on y connaît, comme je te le dis, jusqu'au maire de Saint-Georges, et que te faut-il de plus, pour un village canadien en France? Pour ma part, je sais bien que si jamais je souffre du « mal du pays », au lieu de traverser l'Océan pour revoir le Canada, je prendrai tout bonnement le train de Tourouvre, à la gare Montparnasse ; ça coûte moins cher, et le résultat est à peu près le même.

Et mon ami l'Ambulant ajouta, en vidant sa pipe pour s'en aller : « Et puis, mon vieux, si tu ne me crois pas, vas-y voir ! »

VINGT-SIXIEME LETTRE

CONGRÈS ROYALISTE. — ENTREVUE AVEC M. LÉON DAUDET. — LES GRANDS MAGASINS. — ÉTALAGES DE NOEL. — BONNE ANNÉE.

Paris, décembre, 1911.

Il y a eu, la semaine dernière, le Congrès de l'« Action Française », ce groupe remuant de royalistes, qui est devenu tout un parti, à force de talent, de dévouement et de patriotisme. Sans en avoir suivi les séances de travail, j'ai tenu à assister à la réunion de la Salle Wagram, où j'ai vu, l'année dernière, de si beaux spectacles. Je n'ai pas été désappointé, et je m'en voudrais de ne pas vous donner une idée de cette soirée intéressante.

Sir Lomer Gouin disait très justement, à la dernière session, que les grands événements projettent leur ombre en avant d'eux ; je songeais à cette pensée, l'autre soir, en mettant le pied dans le bien modeste tramway « La Villette-Trocadéro », qui devait me conduire à la Salle Wagram ; car mon œil exercé reconnaissait déjà parmi les passagers de ce véhicule plusieurs royalistes du meilleur crû, se rendant au même endroit que moi. En effet, ce n'est pas la première fois que je m'en aperçois, les soirs de grandes réunions populaires, d'où qu'on parte, on est sûr de n'être pas seul à se diriger vers l'endroit où celles-ci se tiennent, même dans les grandes agglomérations,

même à Paris. Et dans mon quartier, pourtant éloigné de l'avenue Wagram, il y avait déjà du royalisme dans l'air. Il est vrai qu'il y en avait encore plus à la porte même de la salle, où quelques centaines d'agents de police à pied et à cheval étaient assemblés tout exprès pour m'empêcher de renverser la République.

Dans la salle, déjà remplie, j'eus quelque peine à retrouver les amis que j'y devais rencontrer, et bientôt après les orateurs firent leur entrée sur l'estrade, au milieu des acclamations. C'étaient M. Jules Lemaître, de l'Académie française, la marquise de MacMahon, dont j'ai déjà noté, l'hiver dernier, les cheveux gris et le grand air, le comte Bernard de Vesins, tribun de grande valeur, le populaire Léon Daudet, athlétique et vibrant, et dont on surveille inconsciemment la main droite, percée deux ou trois fois récemment, en des duels célèbres, « d'une blessure pénétrante en séton », comme disaient chaque fois les journaux. Et puis Charles Maurras, l'air doux et paisible, et dont la belle intelligence et l'admirable esprit de logique sont la plus grande force de toute cette agitation royaliste ; et vingt autres aussi énergiques et aussi convaincus. La salle acclamait tous les noms et criait « Vive le roi!» comme au temps d'Henri IV. M. Jules Lemaître se leva bientôt et lut un discours que je vous donnerai comme assez bien composé et manquant totalement de fautes d'orthographe. On cria « Vive Lemaître!» durant cinq minutes, et ce fut ainsi pour tous les autres, ce qui vous laisse à penser s'il y eut de la vie et du mouvement dans cette assemblée. On dit que huit mille personnes étaient présentes.

J'ai eu la bonne fortune d'être présenté à M. Léon Daudet, alors que, l'assemblée terminée, il se dirigeait vers la sortie. Très aimable, il voulut bien causer quelques instants avec notre petit groupe. « Mais on ne parle que du Canada, dans notre journal, me dit-il en souriant ; il n'y a pas un journal à Paris où l'on ait tant de sympathie pour votre pays qu'à *l'Action Française* ; du reste, continua-t-il, avec le coup de tête énergique qui le caractérise, le Canada, c'est le pays que je voudrais visiter. L'Amérique, les Amériques, ça ne me dit rien, je n'ai pas le temps... Mais le Canada... »

J'ai remercié M. Daudet en deux mots, et je l'ai abandonné au sort qui l'attendait immédiatement aux mains de ses amis les « Camelots du Roy», qui le guettaient à la sortie pour le porter en triomphe. Et nous le vîmes disparaitre, sur les épaules vigoureuses de ces jeunes politiciens, aux cris répétés de « Vive Daudé ! »

***

Parlons d'autre chose. Aussi bien, je vous écris ce soir à la bonne franquette, et le temps me manque pour entrer dans des détails et étirer des phrases. Si vous voulez une définition exacte d'un Parisien, dites-vous qu'un Parisien c'est un homme qui n'a pas le temps. On n'a jamais le temps ; il y a vingt choses qui vous attirent à la fois, et il faudrait être en caoutchouc pour sauter vivement d'ici, de là, comme le boxeur de M. Pickwick, qui faisait des « *sparages* » à dix hommes à la fois, sans s'arrêter une seconde : *And all the time sparring like clockwork,* comme dit Dickens. Cette scène amusante

m'est rappelée par la grande vogue qu'ont, cet hiver, à Paris, les pièces de théâtre tirées des romans de Charles Dickens : on a joué « Mr. Pickwick » à l'Athénée, et « David Copperfield » fait florès à l'Odéon ; deux genres tellement différents qu'au premier de ces théâtres c'est un fou rire continuel, tandis qu'au second ce ne sont que larmes et attendrissement.

Une des choses qui m'attiraient le plus, c'est la visite des étalages de Noël des grands magasins. Ce n'est pas mince besogne, car ils sont nombreux, ces magasins, et surtout une fois entré, on n'en sort pas facilement, tant la foule s'y presse. Au Louvre, où j'ai fait une tournée, l'autre jour, on était plutôt porté d'un comptoir à l'autre qu'on ne s'y rendait volontairement. Et quant aux vitrines extérieures, il faut attendre sur le trottoir, durant un quart d'heure, avant d'arriver assez près pour voir quelque chose. C'est plein de mamans, de nounous et de petites frimousses : « Maman, j'veux voir les soldats ! » Il y a en effet une vitrine du Louvre qui représente une armée de soldats de plomb, évoluant, l'arme au bras, dans une campagne de dix pieds de long ; des officiers à cheval, des canons, des drapeaux. Tout cela avance lentement sur une route blanche, et tourne avec ensemble pour revenir sur ses pas d'un air martial. Et le soldat qui est dans l'âme de tout petit Français se réveille, vibre, et l'enfant bat des mains. Ailleurs, c'est un chemin de fer qui serpente dans des grottes, traverse des viaducs et des « passages à niveau », longe de petites gares munies de tous les signaux, fait fonctionner des sémaphores longs comme mon doigt ; je connais un petit

Métapédien qui ferait de l'argent là-dedans ! Au Printemps, une grande vitrine représente la chambre à coucher d'une mignonne poupée, grande comme une bonne petite fille de huit ans. Les meubles, en marqueterie, sont de petites merveilles et défient la description. Il y a un petit lit, une table de toilette, une bibliothèque, une armoire à glace, enfin tout un petit mobilier, qui a du reste obtenu le premier prix, à la récente Exposition du Mobilier. Je me souviens que l'armoire à glace dont je vous parle, et qui a bien trois pieds de haut, est à vendre pour vingt-cinq piastres, et tout le reste est à l'avenant. C'est cher, mais c'est à croquer, et c'est peut-être là le plus joli spectacle de Paris en ce moment. Aussi ,les fillettes s'y écrasent-elles toute la journée. A l'intérieur, c'est indescriptible. Tout l'édifice nouveau du Printemps a été converti en une immense grotte de fées ; un arbre de Noël invraisemblable, d'un diamètre de dix à douze pieds, haut d'environ quatre-vingts pieds, s'élève du haut en bas de l'immense édifice. Ses branches sont couvertes des jouets les plus divers, depuis la poupée et le « Teddy Bear » jusqu'au fusil à air et au tambour ; et les murs ont disparu sous les grandes toiles représentant les fées, dispensatrices de cadeaux et de bonheur. Il faut voir les petits nez en l'air qu'il y a dans ce magasin-là ! Pour vous faire une idée de la foule qui s'y agite, de l'ivresse qu'y doivent éprouver les petits enfants, songez à toutes ces scènes de contes de Perreault représentées sur les murs, voyez en esprit les mille et un jouets suspendus aux branches de l'arbre énorme, et ajoutez la gaieté que répandent les musiques automatiques placées un

peu partout et qui jouent toutes les rondes enfantines les plus jolies : « J'ai un beau château » « Laquelle marierons-nous », « En roulant ma boule roulant », etc. Véritablement, c'est le paradis des enfants, et leur présence fait le charme principal de ce spectacle de fraîcheur et de joie.

Je souhaite un heureux et joyeux Noël à tous les petits Canadiens et à toutes les petites Canadiennes; à leurs grands frères, à leurs grandes sœurs, à leurs parents ; bref, comme dit Théodore de Banville, « à tous les autres aussi »!

CROQUIS CANADIENS

ANNIVERSAIRE TRISTE

7 janvier 1912.

Les petits villages vivent parfois, tout comme les grandes villes, des heures tragiques. Voici ce qui s'est passé dans mon village, il y a juste quinze ans, et qui fut si triste que le bruit en parvint alors jusqu'à Paris.

Le matin du Jour des Rois 1897, vers six heures, je fus éveillé brusquement par un appel troublé : « Levez-vous vite, le Couvent est en feu ! » Dix minutes après je courais dans la route en achevant de m'habiller.

Il faisait presque nuit encore, et de chaque côté du chemin la plupart des maisons dormaient. Devant le village, la plaine blanche du lac gelé s'étendait à l'infini dans l'ombre grise. Sur le chemin, en avant, en arrière de moi, des hommes couraient silencieusement. Je m'essoufflais, le cœur serré, songeant à la portée de ces mots terribles : « Le couvent ! C'est le couvent qui brûle ! »

Car le couvent, superbe édifice de pierre à six étages flanqué de ses deux tours féodales, faisait l'orgueil de toute la région, et les élèves accouraient jusque de Montréal et des Etats-Unis pour y recevoir l'enseignement réputé des religieuses Ursulines. Celles-ci s'y trouvaient actuellement au nombre de trente environ, sans compter les quelques jeunes filles restées en classe malgré les vacances du Jour de l'An.

Et le couvent brûlait ! Une épaisse fumée en sortait

déjà, que le vent transportait au-dessus du lac. Des flammes dansaient aux fenêtres et la façade commençait à avoir l'air hagard des êtres condamnés et que rien ne peut sauver. Autour du sinistre la foule s'agitait vainement. Car il était déjà trop tard. A peine, au premier cri d'alarme, M. le chapelain avait-il eu le temps d'enfoncer la porte qui séparait du salut religieuses et élèves ; avec furie le feu s'était propagé dans les cloisons de bois des six étages. Ce n'était plus qu'une fournaise grondante...

On fit un appel tremblant. Quelques religieuses manquaient, mais on apprit tout de suite qu'elles s'étaient réfugiées chez un voisin. On les avait vues ici, là, dix rumeurs circulaient. Hélas ! On vit bientôt revenir M. le curé, vigoureux Canadien au visage énergique et bon, et qui était parti aux nouvelles. Il revenait tout pâle, et je le vois encore sur le tertre de neige où un groupe l'entourait avec angoisse. Tout près, le feu faisait rage, répandant une chaleur intolérable, grondant comme une artillerie : alternant avec ses lueurs, un demi-jour blafard verdissait la campag
Maintenant M. le curé pleurait : « Il y a, dit-il, se
religieuses qui sont restées là-dedans ! »

Ce fut une grande pitié cette année-là au cœur de la province de Québec. Les secours affluèrent en faveur des pauvres sinistrées, mais les secours ne ferment pas les blessures du cœur et je sais bien que ce matin, Jour des Rois 1912, dans la grande chapelle du couvent reconstruit, M. le chapelain aura le cœur serré en disant sa messe auprès de la plaque de marbre qui porte les noms des victimes ; et que, dans les stalles ouvragées où s'alignent les bonnes Sœurs, des larmes couleront, mêlées aux prières...

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

NOEL. — UNE TRÈS VIEILLE ÉGLISE. — SAINT-MERRY, SON HISTOIRE ET SON HISTORIEN.

Paris, janvier 1912.

Il est un peu tard, peut-être, pour parler de Noël, mais je vous disais dans ma dernière lettre qu'un Parisien est un homme qui n'a pas le temps ; et je n'ai pas eu le temps avant aujourd'hui de vous faire part de mes impressions sur ce troisième jour de Noël que je passe à Paris.

Ayant entendu la messe de minuit à l'église aristocratique de Saint-Augustin, où la musique fut très belle mais moins touchante que dans nos églises de campagne, je me suis trouvé, le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, libre de ma personne pour le reste de l'après-midi, et assez perplexe sur la façon dont il fallait l'employer. Devais-je aller à la Madeleine, où tout est riche et distingué, à la Basilique de Montmartre, d'où l'on surplombe toute la ville, à Notre-Dame, où Mgr Amette devait sans doute officier, ou à Saint-Sulpice, où M. Widor fait de si belle musique ?

La journée était sombre et grise et je me sentais disposé aux pensées sérieuses, aux souvenirs du temps passé, et j'éprouvais le besoin d'adorer le Petit Jésus dans un décor antique et séculaire ; je voulais voir la crèche de Bethléem, entourée de vieilles pierres

saupoudrées de la poussière des siècles. Et je suis parti pour l'église Saint-Merry.

Située rue Saint-Martin, à peu près au centre du vieux Paris de la rive droite, l'église Saint-Merry est l'une des plus vieilles de la ville, et son histoire remonte jusqu'à l'an 700. Il est vrai que la chapelle qui existait à cette époque reculée fut détruite lors de je ne sais quelle attaque des Normands, mais il y a un nombre très respectable de siècles que l'église qui existe aujourd'hui fut construite sur le même emplacement. Dans une notice historique, dont je parlerai plus loin, j'apprends qu'en l'année 885, Mgr Gozlin, évêque de Paris, célèbre pour avoir organisé la défense de la ville contre les Normands, autorisa la translation, sous le chœur de l'église, des restes du Bienheureux Méderic ou Merry. Cela n'est pas d'hier, comme on voit, et ces souvenirs lointains, dont on retrouve la trace sur chaque pierre de l'église, dans chacun des vieux tableaux suspendus à ses murs, contribuent à augmenter l'impression de vieillesse et d'étrangeté que l'on éprouve en y entrant.

Il y avait près d'un an que je n'étais venu à Saint-Merry, et je goûtais à l'avance le charme de ce pèlerinage, de cette espèce de sortie du temps présent, de cette excursion dans le passé pittoresque et religieux. Dans la rue Saint-Martin, remplie de pauvres gens, je pris le temps d'examiner en détail les statues de pierre et les enjolivements moyenâgeux du grand portail, qui a été, du reste, savamment décrit par Huysmans. Puis je pénétrai dans l'église, où un peuple nombreux écoutait la parole d'un prédicateur à barbe blanche, dont le grand âge me parut bien

en harmonie avec les objets qui l'entouraient. J'ai appris depuis que ce prêtre vénérable a été jadis aumônier à la Roquette, prison des condamnés à mort, qui n'existe plus depuis je ne sais combien d'années. Prenant en passant de l'eau bénite dans un bénitier de pierre aux armes du roi de France et d'Anne de Bretagne, je fis discrètement le tour de l'église, bien entendu sans déranger personne, car dans ces grandes églises d'Europe je crois qu'on pourrait « prendre magasin » dans l'une des chapelles sans troubler le service divin, tellement il y a d'espace et de recoins. La mémoire remplie des informations que j'avais prises récemment dans le beau livre de Huysmans, « Trois Églises et trois Primitifs », je passai la revue des tableaux, des vitraux, des hautes voûtes et des chapelles sombres. Et j'arrivai de l'autre côté du sanctuaire, juste au moment où le prédicateur descendait de la chaire et où le premier vicaire de l'église, M. l'abbé Baloche, un savant historien dont je vous dirai un mot tout à l'heure, s'apprêtait à célébrer le Salut du Saint-Sacrement. J'arrivais donc en temps pour voir de près dans leurs fonctions les membres d'une curieuse confrérie qui n'existe plus qu'à Saint-Merry et qu'on chercherait en vain dans les églises de l'univers entier, je veux parler de la confrérie des « Clercs de Saint-Merry ». Mais je cède ici la parole à Huysmans lui-même, dont j'ai copié l'extrait suivant :

« Dans une très intéressante brochure sur cette confrérie, M. l'abbé Baloche fixe, à défaut de documents antérieurs, aux dernières années du XVIIe siècle la fondation de ces clercs. A vrai dire, ils

remontent aux premiers temps de l'ère chrétienne, ils sont de l'église primitive même...

« Mais en quoi consiste, au juste, le rôle réservé, dans le sanctuaire, aux clercs de Saint-Merry ? Ils font office d'acolytes, de thuriféraires, de cérémoniaires ; ils remplissent les fonctions de diacres d'honneur aux grandes messes ; ils arborent donc la chape, et quand ils n'officient pas, ils revêtent dans le chœur la soutane vermillon, la grande aube blanche et la ceinture cerise. Leur but, déclarent les statuts de l'œuvre, « est de contribuer à la gloire de Dieu et aux pompes du culte divin... »

Les membres de cette intéressante confrérie sont des citoyens du quartier, jeunes et vieux. Et c'est un spectacle curieux que ces hommes à moustache grise et au menton barbu prenant part, aux côtés du prêtre, aux cérémonies du culte. Comme Huysmans l'a remarqué, ils s'acquittent de ces fonctions avec beaucoup de dignité et semblent apprécier à sa valeur l'honneur qu'ils ont d'approcher ainsi du Saint-Sacrement. Et je ne sais comment vous donner ici une idée du spectacle impressionnant auquel il m'était donné d'assister en cette après-midi de Noël : j'étais debout tout près du sanctuaire et je pouvais suivre de très près les moindres détails de la cérémonie ; j'observais avec intérêt les mouvements des clercs, de même que ceux des jeunes thuriféraires placés en arrière d'eux, au nombre de six, et maniant, non sans difficulté, des encensoirs dont la chaîne a neuf pieds de long, et qu'il s'agit de lancer en un beau mouvement tout au bout de cette longue chaîne. Le mouvement est très beau, quand il est bien réussi, mais il arrive que le jeune garçon

calcule mal son effort et que l'encensoir retombe à terre d'une façon qui n'est pas sans danger. Mais cette coutume, séculaire elle aussi, prête un charme de plus à toute cette chère vieillerie dont on se sent entouré et imprégné. Les thuriféraires en question forment ce qu'on appelle la « manécanterie » de Saint-Merry. Ajoutons, pour compléter le tableau, qu'un chœur nombreux de jeunes voix des deux sexes chantait, au même moment, l'« Adeste Fideles » et autres cantiques de circonstance, et vous admettrez que j'ai pris là, pour ainsi dire, un véritable bain d'ancienneté et de catholicisme antique et primitif. N'oublions pas que ce n'est pas une des moins belles caractéristiques de notre religion d'être la même dans tous les siècles ; Catholique, c'est-à-dire Une, partout et toujours.

Une église aussi vieille, aussi vénérable, à l'histoire aussi attachante par les grands événements historiques auxquels elle a été mêlée — tels que le procès de Jeanne d'Arc, l'invasion des Normands, la Ligue, l'abjuration d'Henri IV, la Fronde, le Jansénisme, la Révolution... et le Canadien Errant — méritait qu'un historien éminent s'occupât, un jour, de tirer de l'oubli tous les trésors de souvenirs qui flottent, pour ainsi dire, sous ses voûtes. Cette œuvre nécessaire a été faite, et je ne puis m'empêcher de voir une action providentielle dans le fait que M. l'abbé Baloche soit devenu le vicaire de cette église séculaire. Profondément épris de tout ce qui touche à sa chère église, M. Baloche, qui n'en est pas à ses débuts comme historien, vient de publier, en deux volumes in-octavo, d'un travail typographique parfait, l'histoire de « l'Église Saint-Merry

de Paris, de la paroisse et de la Collégiale, (700-1910) avec 16 gravures hors texte et 2 cartes du vieux Paris». Comme il est dit à la préface : « Architecture, vitraux, tapisseries, peintures, caveaux, armoiries, monuments et épitaphes funèbres, vieilles rues et vieilles enseignes, chapelle de Saint Bon, de Saint Julien des Ménétriers, collégiale du Saint Sépulcre, fonctionnement de la fabrique avant la Révolution, le XIXe siècle avec ses multiples transformations, etc., l'auteur s'est efforcé de donner une idée de tout ce passé qu'abrita la vieille église de Saint-Merry. Puissent les amateurs du vieux Paris et de son passé religieux faire bon accueil à ce travail.»

J'ai assuré l'auteur, que j'ai l'honneur de connaître depuis quelques mois, que bon nombre de Canadiens connaissant Paris et ayant l'amour de ses vieilles églises, seraient heureux d'enrichir leur bibliothèque d'un aussi précieux ouvrage.

———

VINGT-HUITIÈME LETTRE

LE CONGRÈS DIOCÉSAIN. — GRANDE ASSEMBLÉE CATHOLIQUE. — DISCOURS DU CARDINAL AMETTE ET DE L'ABBÉ THELLIER DE PONCHEVILLE. — DÉTAILS INTÉRESSANTS.

Paris, mars 1912.

Le Congrès annuel des catholiques du diocèse de Paris a eu lieu cette semaine et s'est terminé hier soir par une grande assemblée à la salle Wagram. Je n'ai pas voulu manquer le spectacle impressionnant que donne cette assemblée de six mille hommes — car on n'y admet que les hommes — écoutant et applaudissant, avec toute l'ardeur française, des paroles éloquentes et chrétiennes. Je n'ai pas été désappointé, et cette soirée a été si intéressante que je me reprocherais de n'en pas donner connaissance aux bons lecteurs de *l'Action Sociale*. Car le journaliste chrétien soucieux de son devoir ne doit pas garder pour lui seul les choses intéressantes dont il est témoin ; il est comme le délégué de ses frères moins favorisés, et il leur doit le récit de ses expériences. C'est du reste une vérité qui a été éloquemment rappelée, cette semaine, par Mgr Amette dans son mandement « Sur la Presse » : — « En vous donnant le talent de manier la plume, dit-il, en s'adressant aux journalistes, Dieu vous a confié une mission dont il vous demandera compte. »



M. l'abbé Thellier de Poncheville

Sans le moindre apprêt littéraire et sous la forme précise et aussi photographique que possible de « feuilles détachées de mon carnet » je convie incontinent le lecteur à me suivre salle Wagram.

***

Il pleut sur Paris, ce soir, et le parapluie est de rigueur. Je quitte, vers 8 heures, la chère petite maison de la rue de Rome, et je me dirige vers le boulevard des Batignolles, où je monterai dans le même tramway que lorsque je suis allé, au commencement de l'hiver, à une assemblée royaliste. C'est du reste à la même salle, et de même que cette fois-là presque tous les passagers avaient *l'Action Française* dans leur poche, ce soir on voit partout *la Croix* avec les portraits de Mgr Amette, de M. l'abbé Thellier de Poncheville et de M. l'avocat Toussaint, qui seront les trois orateurs de la soirée. Les arrêts aux noms bien parisiens défilent à tour de rôle : Villiers, Monceau, Courcelles, les Ternes. Je descends à ce dernier endroit, qui est tout près de la salle. A l'extérieur, celle-ci présente l'aspect des grands jours : éclairage aveuglant et foule affairée qui stationne ou qui entre. Partout des jeunes camelots, empressés et polis, crient « Demandez *la Vie Nouvelle*, organe de l'Association catholique de la Jeunesse française ». Je remarque qu'ils disent cela tout au long. Il y a longtemps que des jeunes Canadiens, à leur place, auraient traduit cela par les initiales A. C. J. F. Mais en France on n'est jamais pressé. Du reste, la phrase est très agréable à entendre, si bien scandée par ces jeunes

voix. Vers le milieu du très long couloir qu'i
suivre, je m'arrête pour acheter moi aussi, l
Nouvelle, qui doit publier cette semaine un
article canadien que je lui ai envoyé. Pendan
je cherche le sou nécessaire, deux prêtres se re
trent près de moi dans la foule, se retirent à l'
dans un angle, causant avec animation comm
gens qui arrêtent hâtivement les derniers d
d'une organisation : ne dérangeons pas les
principaux organisateurs de cette assemblée : M
chanoine Couget et M. l'abbé Geo. Ardant, le ca
très affairé de la Maison de la Bonne Presse.

Me voici rendu à la porte de la salle, qui
presque bouchée par la foule ; l'escalier même
y conduit en est encombré. Je me faufile tou
même, et je reste debout parmi les derniers ra
Car la salle est déjà pleine à déborder, et il ne f
pas songer à passer en avant, comme j'en eu
chance l'année dernière, en compagnie de ces d
bons amis, le comte de Saint-Rome et le doct
Baril. Cette année, je suis tout seul, et du re
très fatigué d'une aimable soirée en famille, qui s'
prolongée hier soir un peu tard, je me propose
sortir aussitôt après le discours de M. l'abbé
Poncheville.

Mais va-t-en voir s'ils viennent ! Voici que l'e
cellent ami Affre de Saint-Rome s'amène à s
tour, au milieu de l'habituel cortège de poignées
mains qui l'entourent de toutes parts. Aussit
a-t-il aperçu l'ami canadien qu'il faut que je le sui
absolument. D'abord, il faudrait trouver des cha
ses, et pour cela il faut descendre dans le soubass
ment très vaste qui est sous la même salle. Seu

lement, voilà, on ne passe pas ! Deux camelots ont la consigne de ne laisser passer personne ; ce sont, comme tous ces vaillants camelots, des jeunes gens de grande famille qui se dévouent à ces humbles tâches. Ils serrent la main cordialement à mon compagnon et le laissent passer. Moi, par derrière, je m'apprête à faire valoir son amitié en guise de passe-port. Mais ce n'est pas nécessaire. Un des deux camelots se précipite vers moi, tout souriant, la main tendue : « Ah ! c'est vous, le Canadien errant ! Comment allez-vous ? »

— Pas mal, merci, et je passe comme une lettre à la poste, assez glorieux d'avoir une tête qui commence à être connue dans les bons endroits. Je dégringole l'escalier alertement, me disant in petto: « Moi, je suis comme Chouinard, je ne paye pas dans les chars.» Ce n'est rien, ces petites choses-là, mais comme dit la chanson « ça fait toujours plaisir.»

Rencontré en bas, dans le soubassement, M. l'abbé Thellier de Poncheville, debout près d'une table, un petit carnet à la main, méditant le discours qu'il prononcera tout à l'heure. Nous nous excusons de le déranger et lui serrons hâtivement la main. «Et quand partez-vous pour Québec ? » lui demandé-je en m'éloignant. « Oh ! je ne sais pas, répond-il très aimable, sans doute au commencement de juin ; du reste je vous verrai avant ce temps-là.» Car M. l'abbé Thellier de Poncheville, qui a laissé chez nous, il y a deux ans, tant d'admirateurs et tant d'amis, y retournera l'été prochain, envoyé par Mgr l'Archevêque de Paris, qui l'a en haute estime, pour représenter les catholiques français au Congrès de la

Langue française. On ne pouvait choisir plus aimable ni plus éloquent représentant, et je prédis qu'il se prononcera, l'été prochain, à Québec de belles et fières paroles françaises.

Au lieu de retourner sur nos pas, nous remontons à la salle par l'escalier d'en avant, de sorte que nous nous trouvons avoir passé sous les pieds de l'auditoire, et que nous émergeons tout auprès de l'estrade. Chouette ! Deux bancs de velours rembourrés sont libres et nous voilà chez nous, juste au moment où les spectateurs qui sont là-bas, auprès de la porte, commencent à crier : « Vive Monseigneur ! Vive le cardinal ! » En effet, Mgr l'Archevêque s'avance, tout souriant dans la pourpre cardinalice, suivi de Mgr Odelin, de Mgr Baudrillart et d'une nombreuse suite de députés et de conseillers municipaux. Tout ce monde passe auprès de nous et monte sur l'estrade. La foule s'agite et s'installe pour écouter, les camelots cessent de crier *la Vie Nouvelle* et *la Croix*, et le cardinal se lève. Du même coup d'œil, je vois arriver discrètement et monter sur l'estrade un jeune homme à la carrure élégante et vigoureuse, œil bleu énergique et sourire fin, silhouette déjà prestigieuse et marquée : « Gerlier ! » d'un bout à l'autre ! Dans quelques minutes il m'apercevra à son tour, et sa bonne figure décidée s'illuminera d'un étonnement amusé, qui veut dire en toutes lettres : « Tiens ! si je pensais vous trouver ici, vous, par exemple ! » Tout de suite il fait signe qu'il veut me parler, mais voici M. l'abbé de Poncheville qui se lève et la salle est toute attention.

Il vient au reste d'être présenté par Son Éminence dans les termes les plus flatteurs : « Je vais donner

la parole à M. l'abbé Thellier de Poncheville, cet orateur dont vous connaissez déjà l'éloquence et le zèle, et qui porte un nom déjà célèbre dans tous nos départements du Nord, un nom qu'il a illustré naguère dans cette fille de notre France qu'est la terre du Canada, et qu'il est en train de faire aimer dans tout notre cher pays.»

Voici M. l'abbé de Poncheville qui s'avance sur le bord de l'estrade ; dans sa soutane, il apparaît grand, mince, avec cet indéfinissable air martial qu'on sent chez les prêtres français qui ont fait leur service militaire. De fait, c'est bien un soldat, autant qu'un apôtre ; nul n'est plus ardent que lui à la lutte pour le bien des âmes et le rèlevement de l'Église de France. Véritable commis-voyageur de la parole de Dieu, il sillonne sans cesse les routes de France ; sa vie s'écoule en chemin de fer, et je ne sais pas s'il existe une localité française où il n'aît adressé la parole. Retraites, congrès, semaines sociales, journées eucharistiques, partout on l'appelle et partout il va. Voilà ce que m'ont raconté, à Tourouvre, il y a six mois, de vieux prêtres qui lui en sont reconnaissants et qui ne sont pas sans craindre, si l'on me permet cette précision, que cet ouvrier vaillant de la vigne du Seigneur, et les autres qui font comme lui, car il n'est pas le seul, ne se surmènent physiquement et n'usent trop vite des forces qui sont précieuses.

Je pense à tout cela pendant qu'il parle. Il prononce pour l'instant des paroles d'une haute élévation de pensée ; il fait un retour sur le passé. Des circonstances adverses avaient fait le vide autour du curé ; l'Église de France était désemparée, on

voulut lui donner le coup de grâce ; mais dans ce qui devait causer sa mort elle a trouvé le principe même de sa résurrection. Et lorsqu'on pensait lui creuser une tombe, par un dessein secret de la Providence, c'est plutôt un berceau qu'on lui préparait. Que les catholiques s'unissent maintenant, et la victoire est assurée. Victoire essentiellement pacifique, car l'Église est douce comme une mère, et ce qu'elle veut ce n'est pas vaincre, mais convaincre. Ce mot est couvert d'applaudissements, que l'orateur arrête d'un geste spontané :

« Gardez vos applaudissements, Messieurs, pour qui les mérite mieux, et surtout gardez la vigueur de vos mains pour l'œuvre nécessaire de demain ! »

Après lui vient M. Toussaint, qui est l'avocat, paraît-il, des congrégations spoliées et de toutes les nobles causes. C'est un petit homme grisonnant et tout rasé, avec une bonne figure de plaideur normand. On l'écoute avec attention et sympathie, et il enregistre le second succès de la soirée.

Son Éminence le Cardinal était destiné à s'inscrire pour le troisième, car il a parlé plus éloquemment encore que d'habitude, et j'ai entendu dans la rue, une demi-heure plus tard, des braves gens se dire qu'il avait été « épatant ». Pour le peuple de Paris c'est là le suprême compliment. Je n'insiste pas autrement sur le discours de Son Éminence, que les journaux reproduiront demain.

« Exit ». Tout le monde sort. Dans un brouhaha confus, je rejoins Gerlier et je me place à côté de lui comme à l'abri d'un policeman. On lui parle de tous côtés, et je reconnais à mesure le colonel Keller, M. César Caire, « pro-maire » de Paris,

l'amiral Bienaimé, M. Henri Bazire, et c'est effrayant comme j'ai l'air important, moi, parmi tout ce monde-là. J'arrange en deux mots avec Gerlier le rendez-vous que je lui demande, et je l'abandonne à son sort pour sortir à mon tour. Mais dans un pareil remous d'humanité, on ne marche pas comme on veut, et après cinq minutes de bousculade je me retrouve dans les bras de Gerlier. « Cela me rappelle, lui dis-je, le clocher de l'église de Saint-Sauveur, devant lequel je suis passé trois fois de suite, un soir que je m'étais « écarté » ; au revoir, je pars pour le deuxième tour.»

Ouf ! Quelle foule ! Et l'on dit qu'il n'y a plus de catholiques en France !

CROQUIS CANADIENS

TEMPÊTE DE NEIGE

Paris, 14 janvier 1912.

Je mordillais mon porte-plume avec perplexité, me demandant ce que je pourrais bien raconter cette semaine aux aimables lecteurs des « Croquis », lorsqu'on m'apporta une lettre arrivée à l'instant de Québec, et que je reconnus comme venant d'un bon ami à moi, homme d'affaires éminent, doublé, comme on verra, d'un appréciateur délicat et éloquent de la nature canadienne. Aussi, au risque d'encourir sa colère, je vous transcris textuellement la jolie description qui commence sa lettre et qui dépasse tout ce que je pourrais vous dire sur le même sujet :

« Je vous écris aujourd'hui pendant une tempête de neige bien canadienne. Les flocons descendent du ciel en titubant, en zigzaguant, en tournoyant, bousculés d'ici, de là, poussés en haut, tirés en bas, par le vent qui dégringole des hauteurs de Charlesbourg et de Beauport pour escalader en une charge furibonde le rocher altier de Québec. Oh ! le « noroît » qui secoue les vitres, qui ulule dans la cheminée, qui cogne aux portes, qui pâme le passant, l'aveugle, le renverse... et passe, que de charmes n'a-t-il pas pour un cœur canadien !

Et lorsqu'on lutte au coin d'une rue à savoir qui vaincra, du vent ou de l'homme, lorsque la neige nous fouette le visage, nous englaçonne la moustache et les yeux, ne croyez-vous pas que la joie secrète que nous éprouvons à combattre ainsi les éléments, à tenir tête obstinément au vent armé, nous vient, par un long atavisme, de nos grands-pères les trappeurs, les coureurs des bois, les guerriers, les découvreurs, les martyrs du Nouveau-Monde qui parcoururent héroïquement, la hache et le chapelet à la main, ces « quelques arpents de neige » ? Voilà ce que je me demande en cette confortable après-dînée où, de mon cabinet de travail, je m'efforce de distinguer au plus haut du ciel un flocon de neige que je suivrai ensuite en sa funambulesque carrière jusqu'au sol immaculé où l'attendent le repos, l'anonymat, l'oubli, la disparition complète, discrète, attristante, mais utile ! Et mon esprit se reporte vers vous, dans la capitale universelle où vous vous délectez de tout, sauf des beautés incomparables de l'hiver canadien. Et je pense qu'il est bon de vous en rappeler la mémoire, parce que, tout Parisien que vous soyez devenu, vous devez encore allégeance, au moins par le souvenir, à la bise, à la neige, aux frimas, au verglas, aux glaçons canadiens ! »

Brrr !

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

DERNIÈRE LETTRE PARISIENNE. — PLUS DE CANADIEN ERRANT A PARIS. — RETOUR AU PAYS. — M. FALLIÈRES S'ARRANGERA COMME IL POURRA. — M. LÉON DAUDET AUSSI.

Paris, juin 1912.

J'ai rencontré, rue Bonaparte, mon ami le Canadien Errant qui déambulait d'un air songeur dans la direction de Saint-Germain-des-Prés.

— Qu'a donc aujourd'hui notre chroniqueur ? lui ai-je demandé. Et que veulent dire cet air absorbé et cette démarche indécise ?

— Ah ! mon pauv' vieux, m'a répondu le Canadien Errant, cela veut dire la pire des choses, au point de vue parisien. Car qu'y a-t-il de pire pour un Parisien que de quitter Paris définitivement ? Et c'est mon cas, tel que tu me vois. Je vais quitter Paris à tout jamais. Je ne verrai plus le clocher poussiéreux de Saint-Germain, les tours grises de Notre-Dame domineront fièrement la Cité sans que je les voie ainsi par un soir de septembre, et le Congrès diocésain aura lieu sans moi l'hiver prochain. C'est incroyable autant que pénible, et je me demande vraiment comment Pierre l'Ermite pourra prononcer son discours au Congrès de la Bonne Presse si je ne suis pas là pour l'encourager par ma présence.

— Mais enfin, ai-je dit, me diras-tu ce que signifient ces doléances et comment il se fait que toi, le

plus Parisien des Canadiens, tu aies ainsi renoncé, si j'ose dire, aux délices de Capoue ?

— D'abord, me rétorqua mon ami avec humeur, les délices de Capoue, si elles ne valaient pas mieux que les délices de Paris, je t'avouerai que je ne vois pas pourquoi on leur a fait une telle réputation. Je ne veux pas dire qu'on ne rencontre pas à Paris la satisfaction de tous ses goûts intellectuels, qu'on n'y admire pas à chaque instant des chefs-d'œuvre de tous les arts. Mais à côté de ces jouissances, que de fatigues et que de désagréments ! Ainsi, les Champs-Élysées sont sans doute le plus beau jardin du monde, mais croiras-tu qu'en trois années presque de séjour à Paris je n'ai jamais trouvé le moyen d'y aller passer une heure ? C'est trop loin, mon vieux, et il y a trop d'autres choses également intéressantes qu'on voudrait voir en même temps. Le Musée du Louvre, où l'on voit de si beaux tableaux, de si antique et si belle sculpture, eh bien ! il n'est pas ouvert tous les jours depuis le vol de la « Joconde ». Supposons toutefois le cas où l'on puisse le visiter, qu'est-ce qui se produit ? Il y en a tant, de ces images, qu'on se rentre littéralement les jambes dans le corps à défiler devant elles sur un parquet de pierre, durant des heures et des heures. Et l'on en sort si fatigué qu'on se jure de n'y plus mettre les pieds. Même chanson si l'on va à Versailles ou à Fontainebleau. Le voyage d'abord, dans la foule, puis les marches insensées dans des jardins admirables, mais interminables ; et après, pour se reposer, défiler les pieds douloureux et la migraine en tête, dans la chambre à coucher de Joséphine ou le petit cabinet de l'Empereur, sans parler des appartements de

Louis XIV ou d'Henri IV, est-ce que je sais, moi ? Quelles fatigues, grand Dieu ! Et à Paris, maintenant ! C'est très joli d'aller visiter le Musée Carnavalet ou le Jardin du Luxembourg, en passant par le Musée de Cluny ! Mais pour cela, que de trimballages dans les omnibus, de courants d'air dans le Métro, d'alertes au milieu d'une rue peuplée de mille véhicules. Et quel bruit !

J'interrompis mon ami :

— Non, mais des fois ! m'écriai-je, me servant d'une familière expression parisienne, qui est-ce qui m'a ainsi changé mon Canadien Errant, amoureux de Paris comme feu Coppée lui-même, abonné au Boulevard, amant de la Seine, connu à Saint-Cloud comme à Suresnes, salué à Auteuil par le marchand de marrons et populaire parmi les bouquinistes du Quai des Grands-Augustins ! Mais la place Saint-Sulpice ne te dit donc plus rien, et tu peux maintenant te trouver sans émotion à dix arpents des tours de Notre-Dame ? Quel cataclysme a pu ainsi te changer ?

— Ce n'est pas un cataclysme, m'a répondu mon ami, devenu très sérieux. Tout simplement, c'est la vie, c'est le destin, c'est la Providence. Et tu verras que le fait de quitter Paris n'est pas ce qu'il y a de pire dans les événements actuels. Il arrive ceci, qu'au cours d'une vacance que je viens de faire au Canada, avec la chère compagne de mon existence, celle-ci s'est trouvée très fatiguée de ce voyage ; que la science, consultée, a prescrit un repos complet de plusieurs mois, au sein de la famille si possible. Pouvais-je hésiter une seconde ? Des chefs bienveillants m'ont arrangé les choses en un

clin-d'œil, et voilà pourquoi et comment, mon cher ami, j'arpente en ce moment pour la dernière fois l'asphalte parisien; voilà comment les populations parisiennes s'arrangeront maintenant comme elles le pourront; voilà comment il n'y aura plus de Canadien Errant pour encombrer les colonnes hospitalières de *l'Action Sociale*, et pour ennuyer par intermittences quantité de fidèles et indulgents lecteurs, auxquels il s'était déjà attaché au point qu'il lui peine de les quitter comme s'il les connaissait tous personnellement.

***

Et le Canadien Errant marchait silencieusement dans cette pittoresque rue Bonaparte, théâtre de ses premières impressions parisiennes. Je voulus le remonter un peu, je le félicitai de la chance indiscutable qu'il avait de pouvoir rentrer au pays, surtout dans sa famille, au Lac Saint-Jean qu'il a toujours idolâtré, dans ce joli Roberval qu'il aime encore plus que Paris. « Au fait, ajoutai-je, qu'est-ce qui t'obligerait à quitter entièrement les lecteurs des « Lettres Parisiennes » ? Tu en serais sûrement chagrin, et peut-être certains d'entre eux le regretteraient-ils également ? N'auras-tu pas de souvenirs parisiens à leur raconter, durant les longues soirées de l'automne canadien ? Et n'y a-t-il rien dans, cette grande région du Lac Saint-Jean, qui mérite d'être décrit ou raconté à la grande famille de *l'Action Sociale* ?

J'ai quitté le Canadien Errant là-dessus. A-t-il cessé d'exister, le Canadien Errant, ou aurons-nous encore de ses nouvelles ? L'avenir seul pourrait le dire,et l'avenir est à Dieu.

CARNET D'UN PARISIEN

DÉPART

Août 1912.

Le jour tant attendu du départ est enfin arrivé. Ce matin, nous nous sommes levés plus tôt qu'à l'ordinaire, dans notre petit « appartement » coquet et intime. Déjà celui-ci nous semble différent, de ne pas entendre dans la cuisine les mouvements discrets de la « bonne », et de ne pas trouver tout prêts sur la table nos deux tasses de chocolat et nos quatre petits « croissants » de pain. C'est que la bonne est partie hier soir pour sa Bretagne, où elle attendra dans sa famille notre retour d'Amérique. Et, nous voilà tout seuls, dans la petite salle à manger assombrie par les volets, qu'on a fermés hier soir. Seuls y passent quelques rayons effrontés du beau soleil qu'il fait dehors, et le bruit familier des trains de l'Ouest-État qui se rencontrent sous nos fenêtres. Pendant deux mois nous cesserons d'entendre ce bruit de ferraille et de sifflets aigus : ce n'est pas de cela que nous nous ennuierons le plus !

Fini, le gentil — le dernier — repas parisien. Nous faisons du regard un inventaire un peu ému de toutes les chères petites choses qu'il faut quitter et auxquelles nous nous sentons tout à coup très attachés :

« Adieu notre petite table
Qui nous réunit si souvent. »

Les portraits de parents, suspendus aux murs, paraissent déjà délaissés et solitaires, nos livres préférés boudent derrière la porte vitrée fermée à clef, et la grande photographie de Québec, que tant de bons amis vinrent contempler aux heures de nostalgie, nous semble aujourd'hui indifférente et vague. Derrière nous, notre belle horloge frappe la demie de sept heures, d'une note grave et lente, qui sonne comme un reproche.

Le dernier tour de clef donné, nous nous sommes trouvés dehors. Un adieu pressé aux concierges obséquieux, qui guettent le pourboire du coin de l'œil, un signe à un chauffeur qui passe, et nous dévalons bientôt la rue de Rome vers la gare Saint-Lazare. Combien de fois n'avons-nous pas fait ce même trajet pour aller reconduire des amis qui s'en allaient ! Ceux-là partaient pour ne pas revenir, mais nous, plus heureux, nous reviendrons dans deux mois... si Dieu veut.

Arrêt à la consigne, formalités, pourboires et lenteur. On en vient à bout, cependant, et le grand escalier qui nous connaît si bien, à cause des petits voyages en banlieue, nous voit aujourd'hui nous diriger vers la grande ligne du Hâvre. Installation accidentée, poignée de mains aux Canadiens qui sont à bord — dans tous les trains du monde il y a toujours des Canadiens à rencontrer — poignée de mains aussi aux personnes aimables qui sont venues nous saluer et : « En voiture, le Hâvre », nous voilà partis.

Nous avons quitté Paris. Dans notre petite maison parisienne, la haute pendule continue d'égrener régulièrement les minutes, nos statuettes se

regardent placidement dans les glaces, et les meubles nous attendent avec sérénité. Seulement, là-haut, tout là-haut dans le ciel bleu, l'ange des destinées a ouvert notre Livre à la page « Séjour à Paris », et, avec un soupir compatissant, il a tourné définitivement cette page, qu'une page blanche remplace maintenant...

Inconsciemment, mais irrévocablement, nous avons quitté Paris.

CROQUIS CANADIENS

VIE NOUVELLE

3 novembre 1912.

Va dire à mes amis...

Je vous envoie ces lignes du pays même que j'essayais de vous décrire l'année dernière : le lac Saint-Jean, dans la province de Québec, au Canada. Parisien depuis deux années lors de mes derniers «Croquis», je croyais l'être pour longtemps encore. Mais l'homme propose... Rappelé subitement au pays natal par un décret inattendu de la Providence, j'y suis revenu le cœur plein de précieux souvenirs et riche de chères amitiés. Comment, en effet, pourrais-je oublier l'accueil tout fraternel qui m'a été fait dans les quelques groupes d'A. C. J. F. où j'ai eu la bonne fortune de pénétrer, comment ne pas me souvenir des amis très chers que j'y ai laissés, à commencer par « notre » cher Gerlier pour ne nommer que celui-là ? Et comment, encore, ne pas me rappeler qu'on a bien voulu, en certains qaurtiers, lire avec un indulgent intérêt mes modestes notes sur la vie canadienne et m'encourager à les continuer ? C'est donc avec un plaisir ému que je viens reprendre, parmi le bataillon distingué des collaborateurs de la « Vie Nouvelle », une place dont je me sens bien indigne et que je tâcherai de faire

aussi petite que possible, afin de ne pas abuser des colonnes aimées de « notre » vaillant journal, et aussi pour ne pas ennuyer outre mesure mes chers amis — connus et inconnus — de l'A. C. J. F.

Aussi bien n'ai-je pas tout dit, l'hiver dernier, dans ces rapides articles, écrits au bruit peu inspirateur des trains criards de l'Ouest-Etat qui se rencontraient sans cesse sous les fenêtres de mon cher petit appartement de la rue de Rome. Je n'ai pas dit, par exemple, la beauté particulière de l'automne canadien...

Comment rendre le charme très mélancolique de l'heure où je vous écris ? Sous un ciel bas et gris que n'agite aucun souffle, la petite ville s'étend le long du vaste Lac, dont les eaux très calmes se parent aujourd'hui des reflets argentés qu'elles n'ont ainsi qu'à l'automne, aux jours de froid, et qui font pressentir les reflets d'acier de la glace qui les recouvrira bientôt de son immobilité bleuâtre. En arrière, aux champs, moissonneurs attardés et troupeaux mugissants errent dans la verdure indécise, et tout ce paysage automnal est étrangement solennel, immobile, silencieux et impressionnant. Il semble que la nature, saisie par les premières atteintes du grand froid qui s'avance,

« Ecoute avec stupeur et se tait devant Dieu ».

Seules, les feuilles dorées de la forêt canadienne bruissent par instants, sous l'effort discret de quelque souffle passager. Il y a quelques jours, elles étaient toutes vertes encores, mais la gelée sournoise a passé, qui leur a fait parcourir par degrés toute la gamme des plus vives couleurs. Aujourd'hui, les voici toutes jaunes, de ce jaune définitif et comme parcheminé qui annonce qu'elles sont maintenant frappées à mort et que demain elles joncheront le sol. Et ce sera le signe

que bientôt l'hiver, l'hiver terrible et blanc, sera à nos portes une fois de plus. Brrr ! il est grand temps que je m'assure si mon « casque » en mouton de Perse m'a bien attendu durant ces trois années, si mon « capot de chat » est encore là, et si mes bonnes mitaines de laine canadienne ont bien conservé leur chaude souplesse.

O mes pensives promenades en paletot léger, boulevard des Batignolles et place Clichy, où êtes-vous allées ? « Mais où sont les neiges d'antan ? »

ET LES VERS S'Y SONT MIS... MAIS SI PEU !

A UN ORGANISTE

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ AU RÉV. M. THS.-V. MARCOUX, PTRE,
ORGANISTE A ROBERVAL

Laudate eum in tympano et choro,
Laudate eum in chordis et organo.

Ah ! comme votre sort est plus doux que le mien,
Vous êtes organiste !
Vous faites éclater des fanfares, ou bien
Soupirer un air triste.

Vous savez évoquer tous les chants d'autrefois,
O puissance magique !
Vous faites, en rêvant, vibrer toutes les voix,
Et toute la Musique.

Vous pouv[illegible] imiter le babil des oiseaux
Jasant dans le feuillage,
Les doux soupirs du vent, la plainte des roseaux,
Le fracas de l'orage !

Car tous les instruments sont là sous votre main :
Le luth et la cithare !
Le violon langoureux à l'accent surhumain,
L'amoureuse guitare ;

La clarinette, au son doux et grave à la fois,
Organe de mystère
Semblable aux chalumeaux qu'écoutait dans les bois
La pensive bergère.

La trompette sonore évoquant des tableaux
De vaillance et de gloire ;
Et les cors triomphants, que sonnaient des hérauts
Proclamant la victoire !

....

Ou bien, si vous voulez, vous faites naître au loin
Quelque tendre harmonie,
Et votre âme se plaît à planer sans témoin
Dans l'église endormie.

Et ce sont des accents mélodieux et purs,
Qui montent vers la voûte,
Cependant que, drapée en son manteau d'azur,
La Vierge vous écoute...

....

Ah ! quel art noble et grand ! Vous faites parler Dieu
De sa voix de tonnerre,
Et vos larges accords font vibrer le Saint Lieu
D'une ardente prière.

....

Aussi, lorsque viendra pour vous le dernier jour,
La minute suprême,
Je sais bien que le Christ en son divin séjour,
Vous attendra lui-même.

Qu'il aura convoqué tous les célestes Chœurs,
Composés de ses anges,
Qui vous entoureront de palmes et de fleurs,
Et diront vos louanges ;

Et qu'au trône mystique où vous serez alors
Transporté par leurs ailes,
Vous ferez retentir de sublimes accords
Les orgues éternelles !

Paris, Sainte Cécile, 1911.

TABLE DES MATIÈRES

CINQUIÈME LETTRE

SIXIÈME LETTRE

SEPTIÈME LETTRE

HUITIÈME LETTRE

NEUVIÈME LETTRE

DIXIÈME LETTRE

ONZIÈME LETTRE

DOUZIÈME LETTRE

VINGT-UNIÈME LETTRE

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

VINGT-TROISIÈME LETTRE

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

VINGT-SIXIÈME LETTRE

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

VINGT-HUITIÈME LETTRE

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

CROQUIS CANADIENS

GRAVURES
